



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

AKEDYSSÉRIL

ILLUSTRATIONS DE G. ROCHEGROSSE



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

1906

LA CONCEPTION DU DOUBLE chez Villiers de l'Isle-Adam

par Irène Mainguy

A la suite d'*Azraël*, ou conte de *l'Amour Suprême*, nous allons poursuivre ici l'étude du sens initiatique d'un autre conte intitulé *Akëdysséril*. Selon la classification de Maria Deenen, ce conte poursuit le cycle « villérien » qualifié d'archéologique (1). Ce récit d'inspiration hindoue se déroule à Bénarès, au bord du Gange, lieu mythique où Villiers y dépeint son orient idéal, fait de mirages, de féeries et d'excès. (Voir les deux précédents articles sur Villiers de l'Isle-Adam parus dans *l'Esprit de Choses* N°27 et N°29).

Ce conte d'une cinquantaine de pages fut publié pour la première fois dans un numéro de la *Revue Contemporaine*, du 25 juillet 1885, puis en 1886 chez l'éditeur Brunhoff qui avait commandé un roman à Villiers de l'Isle-Adam. L'écrivain, méprisant ce genre littéraire avait proposé de publier à la place une longue nouvelle qu'il mit six mois à rédiger. C'est ainsi que naquit *Akëdysséril*.

Villiers disait sur ce sujet : *je suis depuis longtemps, obsédé dans mes rêves par la vision précise, hallucinante, d'une ville orientale, étagée sur le Gange : Bénarès. Cette ville, je veux la peindre telle que je la vois, telle que réellement elle exista dans le passé ; ce sera une peinture directe et saisissante et non une reconstruction livresque comme Salammbô.*

Dans une autre publication, et chez un autre éditeur *Akëdysséril* achève une série de contes regroupés sous l'appellation de *l'Amour Suprême*.

AVIS CONTRASTES SUR LA VALEUR DE L'OEUVRE

Très critique, Max Daireaux décrit en ces termes le conte d'*Akëdysséril* : *Sincère dans sa conception, mais son style ne l'est point. Il est volontairement fabriqué, avec des éléments sonores et voyants, mais dont les sons et les couleurs détonnent. Il est incorrect et se pare d'une fausse somptuosité de commande faite pour étonner. Ainsi Akëdysséril, œuvre faussée, dont la substance est belle et la chair émouvante, nous échappe, à cause même de cette armure de clinquant qui la revêt et dont elle prétend nous éblouir* (2).

Alan Raitt qualifie *Akëdysséril* de *texte prolixe et prétentieux, dans la tradition de l'Annonciateur*, où Villiers aurait transposé dans un rutilant décor indien le thème wagnérien du Liebestod, de la mort par amour (3).

A ces reproches, les contemporains de Villiers répondent, tel Léon Bloy : *Akëdysséril est une des choses les plus belles et les plus grandissimes belles de*

(1) Deenen Maria : *Le merveilleux dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Librairie Georges Courville, 1939.

(2) Daireaux Max : *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; pp. 386 à 400.

(3) Raitt Alan : *Villiers de l'Isle-Adam, exorciste du réel*, Paris, Librairie José Corti, 1987 ; p.291-292.

ce siècle (4). Victor-Emile Michelet considère que *c'est dans les œuvres de sa forte maturité, surtout dans Akëdyssëril, l'Eve Future et dans Axël que les phrases deviennent par delà leur sonorité profonde, par delà leur signification première et apparente, lourdes de significations latentes et de mâle certitude* (5) ou encore Stéphane Mallarmé qui dans une correspondance avec Villiers s'exprime ainsi : *Quel éblouissement qu'Akëdyssëril : je ne sais rien de plus beau et ne veux plus rien lire après cela* (6), et peu après, encore plus dithyrambique, déclare : *je ne connais rien, dans tout ce qu'ont écrit ceux du passé, nos maîtres, que ne dépasse ce prestigieux morceau* (7).

Maurice Maeterlinck considère que c'est *la plus éclatante, la plus sonore prose française qu'on ait écrite depuis les Oraisons funèbres de Bossuet et les grandes pages de Chateaubriand* (8). Camille Mauclair a déclaré que *les cinquante premières pages d'Akëdyssëril dépassent tout ce que Flaubert a écrit* (9), et enfin, Paul Valéry a préféré à *Salambô* ce conte : *d'antiquité fabuleuse toute libre* (10).

De ces concerts de louanges aux critiques les plus acerbes il est nécessaire de faire la part des choses. Néanmoins, en Akëdyssëril on peut considérer, tant par les conceptions philosophiques qui y sont développées et la manière dont y est aménagé le suspens, qu'on doive reconnaître là un chef-d'œuvre. On sait que les héros secondaires doivent mourir, mais tout est dans l'art et la manière d'y parvenir, ce en quoi se tisse tout le suspens du récit.

L'AMOUR ET LA MORT DANS AKËDYSSERIL

Si l'amour absolu était possible un seul moment, les deux mortels qui l'auraient éprouvé quitteraient la terre à l'instant même sous le choc fulgurant de cette foudre bienfaisante. Ainsi se résume le captivant poème d'Akëdyssëril où sont confrontés le drame de l'amour spirituel et la soif du pouvoir temporel.

Ce thème s'apparente à la conception de l'amour et de la mort dans *Tristan et Yseult* de Wagner pour lequel Villiers avait la plus grande admiration et qu'il a eu l'occasion de rencontrer en 1869 et 1870 à Tribschen. On peut penser qu'il a subi là à sa manière l'influence romantique de son époque.

Villiers oppose une veuve nommée Akëdyssëril, avide de conquête et de pouvoir, ayant détourné à son profit l'héritage de la couronne, au prince héritier, Sedjnour et sa fiancée Yelka, épris l'un de l'autre, indifférents aux fastes du pouvoir. Pour ne pas mettre en péril les prérogatives de la souveraine, les deux adolescents sont impitoyablement condamnés à mort, mais, dans une noble et royale pitié, la reine Akëdyssëril, cette ambitieuse fille de berger, a demandé

(4) Villiers de l'Isle-Adam, *Œuvres complètes*, Ed. Gallimard, col. La Pléiade, 1986. T.II, p.1123.

(5) Michelet Victor-Emile, *Villiers de l'Isle-Adam*, Librairie Hermétique, 1910, p.50 et 51.

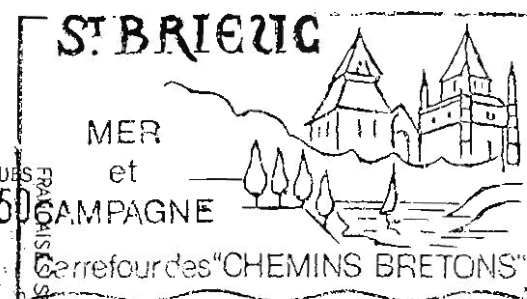
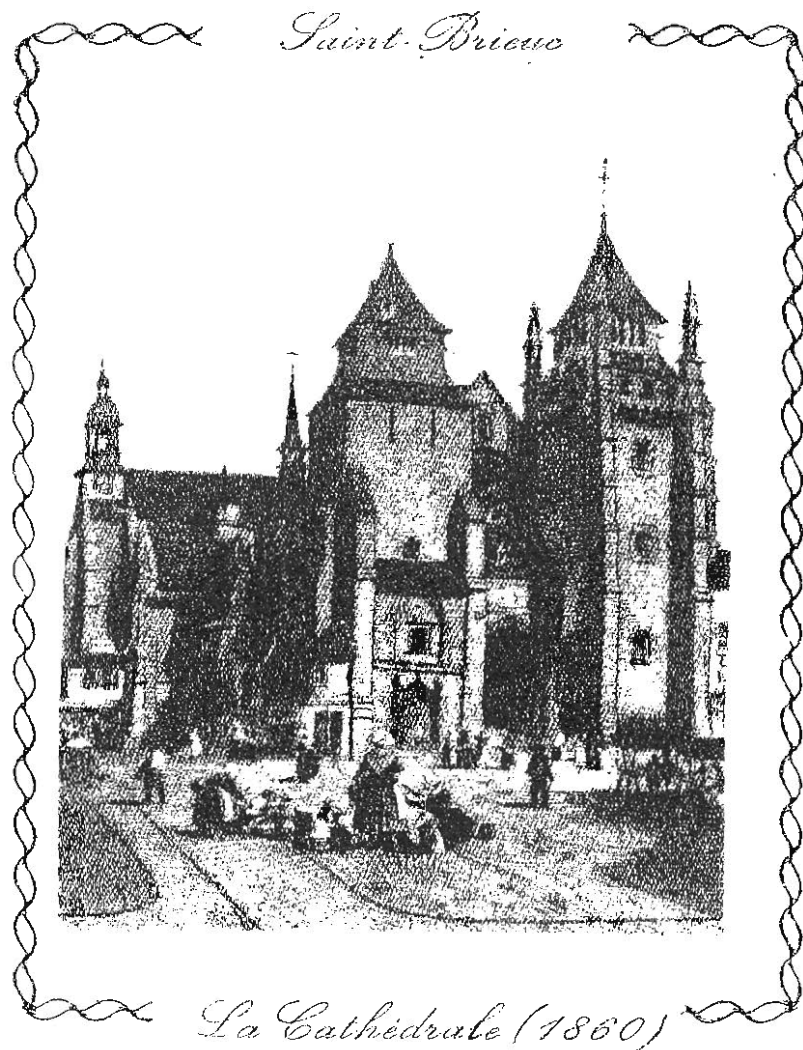
(6) Mallarmé, *Correspondance*, T.II, p.293.

(7) *Ibid*, T.IV, p.497.

(8) Maeterlinck Maurice, *Bulles bleues*, Monaco, éditions du Rocher, 1947, pp.198-199.

(9) *La revue*, 15 avril 1907.

(10) Valéry Paul, *Œuvres*, Paris Bibliothèque de la Pléiade, 1957, T.1, p. 615.



PREMIER JOUR
D'EMISSION
FIRST DAY COVER

Saint-Brieuc – Ville natale de
VILLIERS de l'ISLE-ADAM

au prêtre de Shiva qu'ils meurent d'une joie si absorbante que la mort leur semblât préférable à la vie. Peu avant que ne se réalisent ses noirs desseins, la Reine doit quitter Bénarès un certain temps pour guerroyer et laisse au Grand Pontife le soin d'accomplir cette funeste besogne. Lorsqu'elle revient dans sa capitale, Akëdysseril se sent trahie en apprenant la manière dont est mort le couple princier. Elle se rend dans le temple de Shiva en fureur pour invectiver le Grand Pontife. Celui-ci demeure impassible, il est décrit comme pareil à *un squelette qui n'est plus qu'une parole vivante*. Elle lui demande pourquoi il a désobéi à Shiva en faisant souffrir les deux fiancés et en les empêchant de s'unir.

Akëdysseril avait parlé de mort céleste comme seule fin heureuse et issue possible pour le couple de princes fiancés. Sa volonté bafouée, elle se dresse, debout, dans une immense colère, menaçant de venger les deux enfants en anéantissant le temple, puis de passer sur ses ruines avec son armée.

ENTRE ASCETISME ET PASSION

Le prêtre de Shiva, sage ascète, ne se laisse perturber par aucun sentiment humain. Il laisse Akëdysseril se répandre en torrents de colère auxquels il objecte, à la menace de destruction du temple :

L'Esprit qui anime et pénètre ces pierres est le seul temple qu'elles représentent : lui révoqué, le temple en réalité n'est plus. Tu oublies que c'est lui seul, cet Esprit sacré, qui te revêt toi-même, de l'autorité dont les armes ne sont que le prolongement sensible (11).

Villiers décrit dans ce prêtre de Shiva un être lucide, détaché de tout, en quelque sorte un « délivré vivant », semblable au *Maître Janus* d'*Axël* ; voici son portrait:

La géante nudité de ce vieillard aux reins ceinturés d'un haillon sombre, - et dont l'ossature décharnée, flottante en une peau blanchâtre aux bruissantes rides, semblait lui être devenue étrangère, - se détachait sur l'ensanglantement des lourdes draperies.

L'impassibilité de cette face, au puissant crâne décillé, imberbe et chauve, qu'effleurait en cet instant, sur le fuyant d'une tempe, le feu d'une tache solaire, imposait le vertige. Au creux de ses orbites, sous leurs arcs dénudés, veillaient deux lueurs fulgurales qui semblaient ne pouvoir distinguer que l'Invisible.

Entre ces yeux se précipitait un ample bec d'aigle sur une bouche pareille à quelque vieille blessure, devenue blanche faute de sang - et qui clôturait mystiquement la carrure du menton. Une volonté brûlait seule en cette émaciation qui ne pouvait plus être appréciablement changée par la mort, car l'ensemble de ce que l'Homme appela la Vie, sauf l'animation, semblait détruit en ce spectral ascète (11).

(11) Villiers de l'Isle-Adam, *Oeuvres complètes, Akëdysseril*, ed. établie par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex avec la collaboration de Jean-Marie Bellefroid, Ed. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, Vol.II, pp.101 à 127.

Loin d'accomplir sa promesse, et de conduire le couple princier Yelka et Sedjnour par les chemins de l'Amour vers cette éternité de bonheur qui se résout dans la mort, le prêtre « les a fait saigner à n'en plus guérir ». C'est par des paroles, suivies d'affreux silences, qu'il les a inquiétés, troublés exaspérés. Les tenant séparés l'un de l'autre, tour à tour, il les a fascinés, éblouis, insinuant dans leur cœur la trahison et le doute, ne suscitant en eux l'espoir que pour les décevoir. Il a eu l'art de leur infliger, à sa manière, cette *torture par l'espérance*, dont Villiers dans un autre conte sut décrire, avec toute la subtilité voulue, les supplices raffinés dans les cachots de l'inquisition où était retenu prisonnier un malheureux juif (12). Enfin, le prêtre suscita en eux la souffrance de la jalousie et meurtrit leur tendresse, jusqu'au jour où, ne pouvant plus endurer les affres de cette terrible agonie, ils se donnèrent la mort de désespoir.

Le Pontife resté impassible répond à Akëdysséril que si son amour nuptial fut étoilé, il ne fut pas divin : les choses contingentes la troublant en lui ôtant tout caractère d'absolu ; il lui dit en ces termes : *rappelle-toi, - déjà favorisée d'un sceptre, l'esprit troublé d'ambitieuses songeries, l'âme disséminée en mille soucis d'avenir, il n'était plus en ton pouvoir de te donner toute entière. Chacune de ces choses retenait, au fond de ta mémoire, un peu de ton être et, ne t'appartenant plus en totalité tu te ressaisissais obscurément et malgré toi - jusqu'en ce conjugal charme de l'embrassement - aux attirances de ces choses étrangères à l'Amour. ?... Pourquoi, dès lors, t'étonner, Akëdysséril, de survivre au péril que tu n'as pas couru ?... Comment la possession t'aurait-elle tuée, d'un être - dont la perte même te voit vivre ?...*

Au moment où Akëdysséril ne se maîtrisant plus, veut mettre ses menaces de mort à exécution, le prêtre écarte les tentures et lui montre un lit de marbre noir sur lequel le couple enlacé repose dans la pose amoureuse où la mort les surprit. Sur leurs visages une profonde extase est peinte, telle, qu'ils semblent incarner « le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels », et les tourments du doute et de l'attente où se rejoignent les abîmes de douleur et de joie lorsqu'ils eurent la possibilité de se rejoindre. Le supplice eût été pour eux de survivre à « la joie dont la soudaineté les avait foudroyés ».

Le prêtre explique ainsi le résultat de son œuvre : *une loi des dieux a voulu que l'intensité d'une joie se mesurât à la grandeur du désespoir subi pour elle : alors seulement cette joie, se saisissant à la fois de toute l'âme, l'incendie, la consume et peut la délivrer... Tu regardes un but et ne t'inquiètes point de l'unique moyen de l'atteindre. Tu demandas s'il était au pouvoir de la Science divine d'induire deux êtres en ce passionnel état des sens où telle subite violence de l'Amour détruirait en eux, dans la lueur d'un même instant, les forces de la vie ?... C'est en ce vide seul que l'Amour, enfin, peut librement pénétrer les cœurs et les sens et les pensées au point de les dissoudre en lui d'une seule et mortelle commotion !*

(12) Ibid, *la Torture par l'espérance*, Vol.II ; pp.361 à 366.



Villiers de l'Isle-Adam.

Par F. Valloton.

(Remy de Gourmont, *Le Livre des Masques*,
édit. du *Mercure de France*.)

... Ils gardaient l'attitude, encore où la Mort – que , sûrement, ils n'avaient point remarquée – était venue les surprendre effleurant leurs êtres de son ombre. Ils s'étaient évanouis , perdus en elle, insolitement, laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'un amour – que nul autre couple vivant n'aura jamais connu.

Et ces deux mystiques statues incarnaient ainsi le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels.

... Oui, la résurrection, trop subitement délicieuse, de tant d'inespérées et pures ivresses, le contrecoup de cette effusion enchantée, l'intime choc de ce fulgurant baiser, que tous deux croyaient à jamais irréalisable, les avaient emportés, d'un seul coup d'aile, hors de cette vie dans le ciel de leur propre songe. Et certes, le supplice eût été, pour eux, de survivre à cet instant non pareil !(13).

LA VANITE DES SENTIMENTS ORDINAIRES

Villiers ne croit pas à la durabilité de l'amour humain sur cette terre, l'amour- passion est selon ses termes « vanité sur mensonge, illusion sur inconscience, maladie sur mirage ». L'amour réel est l'amour du divin et de ses reflets : le beau et l'idéal.

Ils s'étaient évanouis, perdus en elle insolitement laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'amour... . La fin d'Axël, sombre tragédie qui met en scène la lutte entre la spiritualité et la passion, propose une vision identique. L'héroïne Sara renonce à l'amour pur de Dieu en refusant la Lumière, l'Espérance et la Vie, elle reste au seuil du monde religieux. Parallèlement Axël doutant de la parole de Maître Janus renonce aussi à la Lumière, l'Espérance et la Vie, refusant de franchir le seuil du monde occulte qui correspond au seuil de l'initiation selon la conception de Villiers. Le renonciateur et la renonciatrice se retrouvent unis dans le monde passionnel un court moment, préférant poursuivre cet instant, l'immortalisant en instant d'éternité, ce qui fait dire à Sara : « maintenant, puisque l'Infini seul n'est pas un mensonge, enlevons-nous, oublieux des autres paroles humaines, en notre même infini ! ».

LA QUETE DE L'AUTRE PAR LA REALISATION DE L'ANDROGYNE

L'auteur de *l'Eve Future* songe t-il à la reconstitution de l'androgynie mystique du couple primordial qui, lorsqu'il est reconstitué, n'a plus de raison de poursuivre son itinéraire en ce monde, tel Galaad, qui après avoir vu la coupe du Graal demande à passer de la chevalerie temporelle à la chevalerie spirituelle ?

(13) Villiers de L'Isle-Adam, *Akēdysséril et autres contes*, Ed. d'aujourd'hui, 1978, pp.197 à 250.

Villiers développe souvent cette idée d'un itinéraire à parcourir jusqu'à un point idéal, qui, lorsqu'il est franchi, propose et exige pour accéder à une autre dimension, la nécessité de mettre un terme à la vie immédiate. Le franchissement de la mort s'impose dès lors comme l'apothéose d'un idéal qui se réalise, notamment lorsqu'il s'agit de la reconstitution du couple parfait. «La mort des amants» par delà le parfum d'un exotisme littéraire pourrait bien s'inspirer de la vie des époux célestes qu'engendrent l'amour et la sagesse selon Swedenborg, en aboutissant à la perfection, par l'unité de deux « demi-hommes » (14).

ENTRE LE RELATIF ET L'INFINI

On voit décrit dans ce conte la relativité des passions, et l'Amour vrai qui lui ne peut trouver une issue que dans un au-delà qui dépasse les couples d'amants. Ainsi dans tel ouvrage, la mort sépare *Véra* et son époux et la clef reste comme un gage d'espérance (15). Lysiane d'Aubelleyne devient la Béatrice de Dante pour le narrateur à partir du moment où sous le voile mortuaire elle a prononcé ses vœux (16). Dans *l'Eve future*, un naufrage engloutit Hadaly, dont il ne subsiste que le souvenir (17).

Axël et Sara marchent à la mort pour trouver l'Infini. Il semble bien aussi que dans cet esprit, la mort soit comme l'épée placée entre Tristan et Yseult sur leur couche.

La vision radicale de Villiers amène à se poser les questions suivantes : Ici-bas, l'accord est-il destiné à être brisé et toujours limité ? Pourquoi ? L'Infini donne-t-il cet accord parfait ? De quelle manière ? Quel est cet Infini pour Villiers ? Cet Infini, idéal qui ne serait accessible que par une rupture avec toute attache terrestre, intervient de façon inéluctable et mystérieuse dans le dénouement du drame (dans *Axël*, *Akëdysséril*, etc.). En ce qui concerne *Véra*, l'approche de l'Infini est très pragmatique, Villiers dit au sujet de ses deux héros : *par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'infini, de Dieu même, étaient comme voilées à leur entendement. La foi d'un grand nombre de vivants aux choses surnaturelles n'étaient pour eux qu'un sujet de vagues étonnements.*

L'Universel chez Villiers est assimilable à L'Infini et l'individuel au fini. L'Infini contient tout et ne laisse rien en dehors du Soi. Il fustige sans pitié les travers de l'homme ordinaire, fini, dont l'action se situe entièrement au plan humain, sans aspirations vers le ciel. Il en a forgé le prototype caricatural dans Le personnage de Tribulat Bonhomet que l'on retrouve dans son récit intitulé *Claire Lenoir*. Seuls les héros villériens, que nous venons de citer plus haut, recherchent cet Infini qui exclut toutes limitations quelles qu'elles soient et ne

(14) Arnold : *l'Esotérisme de Baudelaire*, Librairie philosophique Vrin, 1972, pp.162-163.

(15) Œuvres complètes, ibid, *Véra*, vol.I, pp.1346 à 1348.

(16) Ibid, vol.II, *l'Amour Suprême*, p.3.

(17) Ibid, Vol.I, *L'Eve Future*, pp.1429 à 1554.

laisse rien en dehors du Soi. Par le biais d'une rencontre, Villiers met en scène deux entités homme/femme qui devaient se retrouver de toute éternité, réalisant l'Homme Universel qui s'identifie à l'Infini.

QUETE D'UNITE DANS L'AMOUR IDEAL

On retrouve dans l'œuvre de Villiers l'Idéalisme et le réalisme de Platon.

On dit d'une personne qu'elle est idéaliste si elle s'attache à un idéal au dessus de la réalité habituelle. A l'inverse, un réaliste vit dans le monde quotidien et s'en arrange. Dès lors, on peut considérer que Villiers, à la manière platonicienne, est à la fois idéaliste et réaliste, puisqu'il affirme la Réalité suprême des Idées.

Villiers a la nostalgie de l'unité perdue, de cette unité qu'il pressent si fort intérieurement. Ses héros, sortes d'élus, reflets de son idéal élevé, cherchent à combler ce manque qu'ils ressentent en eux par la réalisation de l'amour, en se projetant dans un au-delà idéal qui permet de se dépasser soi-même.

Ainsi, dans le conte intitulé l'Amour Suprême, l'héroïne Lysiane d'Aubelleyne, retourne une dernière fois dans le monde avant de prendre définitivement le voile. Spectatrice d'un bal, à la veille d'un choix irréversible, cette « anti Sara d'Axël », défend son choix irréversible en ces termes :

Voyez, continua-t-elle ; certes, ils sont beaux et séduisants, les sourires, les regards de ces vivants qui tourbillonnent sous ces lustres ! – Ils sont jeunes, ces fronts, et fraîches sont ces lèvres ! Pourtant, que le souffle d'une circonstance funeste passe sur ces flambeaux et brusquement les éteigne ! Toutes ces irradiations s'évanouissant dans l'ombre cesseront, momentanément, de charmer nos yeux. Or, sinon demain même, un jour prochain, sans rémission, le vent de la Nuit, qui déjà nous frôle, perpétuera cet effacement. Dès lors, qu'importent ces formes passagères qui n'ont de réel que leur illusion ? Que sert de se projeter sous toute clarté qui doit s'éteindre ? Pour moi, c'est vivre ainsi qui serait désert. Mon premier devoir est de suivre la Voix qui m'appelle. Et je ne veux désormais baigner mes yeux que dans cette lumière intérieure dont l'humble Dieu crucifié daigne, par sa grâce ! embraser mon âme. C'est à lui que j'ai hâte de me donner dans toute la fleur de ma beauté périssable ! – Et mon unique tristesse est de n'avoir à lui sacrifier que cela.

Là encore dans ce récit il y a une rencontre entre Lysiane d'Aubelleyne et le conteur, lequel n'est pas un homme ordinaire, car il conclut après avoir répondu à son invitation de prise de voile au Carmel (ce conteur, sans nom, est probablement Villiers lui-même qui rêve tout haut): *le sublime adieu de cette grande ensevelie avait consumé désormais l'orgueil charnel de mes pensées. Et, depuis, grandi par le souvenir de cette Béatrice, je sens toujours, au fond de mes*



+ Le Théâtre Libre +

SIXIÈME SPECTACLE DE LA SAISON 1893-1894

ELÈN

Drame en trois actes

De VILLIERS DE LISLE ADAM

MUSIQUE DE M. AUGUSTE CHAPUIS

Décor de M. de Peure. — Orgue de la Maison Alexandre.

Samuel Wissler. M ^{re} LARICHELLE.	Elèn M ^{lle} LAURENT ROAULT
Andréas de Rosenthal DUHARD	M ^{re} de Walburg... BRIENNE.
Götz SEVERIN-MARS	Grète JANE HELLER
Tannocio..... M ^{lle} BAILLY.	Teresa..... BECCOURT.
Un Laquais..... * * *	Cécilien D'ARTIGNAN.

ETUDIANTS MASQUES BEIGNEURS DAMES DE DRESDE etc

Fac-similé du programme d'Elèn.

prunelles, ce mystique regard, pareil sans doute à celui qui, tout chargé de l'exil d'ici-bas, remplit à jamais de l'ardeur nostalgique du Ciel les yeux de Dante Alighieri (18).

VIE ET MORT OU DEUX ASPECTS DU DOUBLE

Dans *Claire Lenoir*, Villiers développe ainsi abondamment sa conception de la mort : *La Mort, c'est l'Impersonnel ; c'est la réalité de ce qui maintenant n'est que vision. Il est certain, pour moi, que nos actions y deviennent un second corps et que le passé se réaffirme dans la Mort comme de la chair. Le Passé est une ombre, et nous sentons bien, d'instinct, que la Mort est le domaine des ombres. – La Mort et la Vie ne sont que de rigoureuses conséquences de la dialectique éternelle ; et, par cela même que ce sont des nécessités, constituant la double face de l'Existence, elles trouvent, comme le reste, en effet, leur essence dans l'Esprit. La Pensée étant donnée, la Mort est donnée par cela même ! a dit le Titan de l'esprit humain : et c'est cela seul qui peut prouver l'Immortalité. Supprimez la Pensée, il restera des substances qui pourront tout au plus être éternelles, mais qui ne seront pas immortelles ; car la Mort ne commence que là où s'éteint et disparaît la Pensée. La Mort, créée par l'Esprit comme la Vie, relève de l'Esprit.*

Et ce que nous appelons la Mort, n'est, en effet que le moyen terme, ou, si vous préférez, la négation nécessaire, posée par l'Idée pour se développer jusqu'à l'esprit, à travers la Pensée (19).

DE L'AMOUR TERRESTRE A L'AMOUR IDEAL

Deborah Conyngham distingue deux catégories d'élues : *Les femmes qui reconnaissent la nécessité de choisir entre l'amour terrestre et l'amour idéal, quelques-unes choisissant l'amour de Dieu (telles Lysiane d'Aubelleyne de l'Amour Suprême, Sione de Saintos du prétendant) et les autres ayant préféré l'amour d'un homme élu, finissent par choisir la mort comme le seul moyen d'éviter le désenchantement et de toucher l'idéal qu'elles ont entrevu. Les premières choisissent la mort symbolique, et Villiers souligne toujours cet aspect de la prise de voile ; les autres, comme Sara d'Axël et Morgane du Prétendant, se sacrifient aussi, mais dans un véritable suicide héroïque (20).*

(18) Ibid, vol. II, *l'Amour Suprême*, pp. 3 à 13.

(19) Ibid, vol II, *Claire Lenoir*, p.195.

(20) Conyngham Deborah, *Le silence éloquent*, Paris, Corti, 1975, p.68.

Le thème de la religieuse se retrouve plusieurs fois dans l'œuvre de Villiers. L'entrée en religion et la mort sont deux idées qui semblent conjointes dans sa conception. Outre les exemples déjà cités, on retrouve dans les dernières scènes de *Morgane* (parue en 1886) une mise en scène où le dialogue de Sione et de Morgane a les mêmes premiers accents que ceux de l'entretien de sœur Aloyse et de Sara au couvent. Dans *Duke of Portland*, Miss Helena convertie à la religion orthodoxe a pris le voile. *Sœur Natalia* (paru dans le *Gil Blas* en 1888) est franciscaine du Tiers-Ordre, séduite par un certain Juan avec lequel elle s'enfuit durant six mois, abandonnée, elle revient désespérée à son couvent et par miracle récupère la clé de sa cellule et son voile confiés à la statue de la Madone avant de partir ; celle-ci avait pris sa place, au point que personne ne s'était aperçu de son absence. Dans *Le meilleur amour* (paru dans le *Figaro* en août 1889) Yvaine avait juré à Guilhem que s'il était tué à la guerre, elle se consacrerait à Dieu. Mais depuis longtemps, elle est infidèle à cette promesse. Dans *L'Enjeu* (paru dans le *Gil Blas* en juin 1888) on voit le diacre Tussert abandonner sa vocation pour se livrer au jeu et dans le *Nouveau Monde*, Ruth Moore fuit pour ainsi dire le cloître, le château et la mort, etc. .

Entre l'amour et la mort, Villiers semble ne pas choisir et donner raison aux deux formes de sacrifice comme dans les deux premiers paragraphes introductifs de *l'Amour Suprême*:

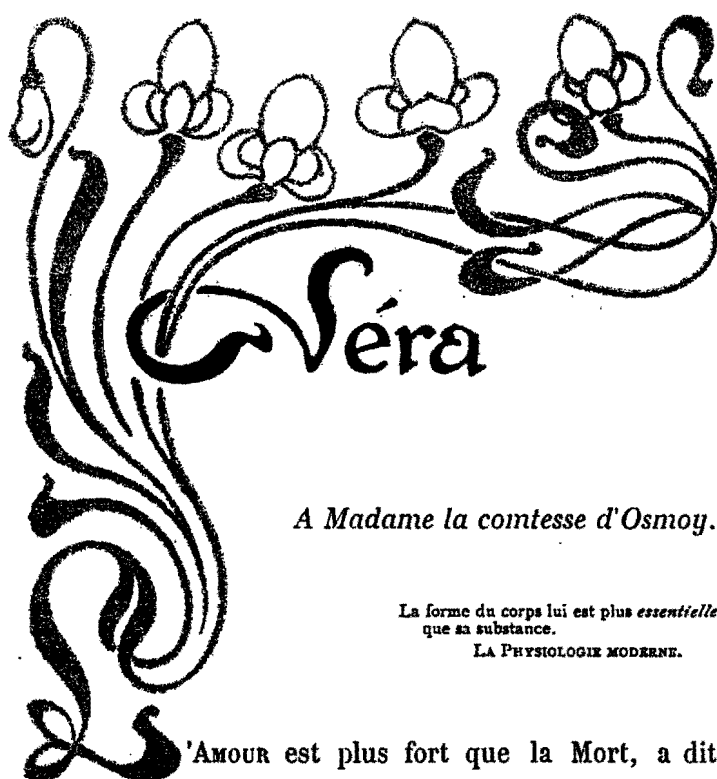
Ainsi l'humanité, subissant, à travers les âges, l'enchantement du mystérieux Amour, palpite à son seul nom sacré.

Toujours elle en divinisa l'immuable essence, transparue sous le voile de la vie, - car les espoirs, inapaisés ou déçus que laissent au cœur humain les fugitives illusions de l'amour terrestre lui font toujours pressentir que nul ne peut posséder son réel idéal, sinon dans la lumière créatrice d'où il émane

Et c'est aussi pourquoi bien des amants – oh ! les prédestinés ! – ont su, dès ici-bas, au dédain de leurs sens mortels, sacrifier les baisers, renoncer aux étreintes et, les yeux perdus en une lointaine extase nuptiale, projeter, ensemble, la dualité même de leur être dans les mystiques flammes du Ciel. A ces cœurs élus, tout trempés de foi, la Mort n'inspire que des battements d'espérance ; en eux, une sorte d'Amour -phénix a consumé la poussière de ses ailes pour ne renaître qu'immortel ; ils n'ont accepté de la terre que l'effort seul qu'elle nécessite pour s'en détacher (21).

Villiers vit dans la conscience permanente de l'aspect transitoire de l'existence. Toute tentative de prolonger un moment idéal où l'amour est partagé entre deux êtres est pour lui une illusion. Il démontre à plusieurs reprises qu'à ses yeux le seul moment de la vie qui peut perdurer en est le dernier. La mort permet d'éterniser le dernier instant de la vie, c'est pourquoi il doit être le plus beau et le plus noble possible, c'est ce qu'il expose entre autre dans *Akëdysséril* et *Axël*.

(21). *ibid.*, *L'Amour suprême*, vol .II, p.3.



A Madame la comtesse d'Osmoy.

*La forme du corps lui est plus essentielle
que sa substance.*

LA PHYSIOLOGIE MODERNE.

L'Amour est plus fort que la Mort, a dit Salomon : oui, son mystérieux pouvoir est illimité.

C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées déjà, roulaient, attardées, après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jar-

Par ailleurs dans le conte intitulé *Véra*, Villiers commence par faire dire à Salomon que *l'Amour est plus fort que la mort et que son mystérieux pouvoir est illimité* (22). Le comte d'Athol refuse la réalité de la mort de son épouse et continue à vivre comme si elle demeurait présente à ses côtés. Pendant un an il poursuit les gestes quotidiens avec la compagnie imaginaire de sa femme *Véra*. *Il vivait double, en illuminé*. Il se souvient et réalise alors qu'elle est morte. L'illusion évanouie, désespéré, il la supplie en ces termes : *Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi ? Indique-moi le chemin qui peut conduire vers toi !*... En guise de réponse, il reçoit la clef du tombeau pour rejoindre sa bien-aimée.

L'AMOUR OUVRE SUR L'INFINI

On peut considérer que Villiers divise l'existence en trois sphères :

- 1) la sphère du divin, ou de l'Infini (terme qui revient souvent sous sa plume).
- 2) La sphère intermédiaire appelée par certains «des âmes sans corps, des esprits désincarnés, celle des visions qui deviennent réelles.
- 3) La sphère d'ici-bas, du monde corporel.

Dès ses premières poésies de jeunesse, Villiers développe déjà ce thème de l'amour associé à l'absolu dans une vision très idéaliste :

*L'amour, c'est l'absolu. Par sa poignante joie,
Un baiser que je donne au baiser me foudroie,
Comme un éclair divin dans l'ombre de mon cœur,
Il ébranle en moi-même une sorte d'abîme,
Où la création se dévoile, sublime,
Dans un spectacle intérieur* (23).

Dans *l'Eve Future*, Villiers définit ainsi sa vision du monde intermédiaire de l'âme : *Je ne pouvais oublier qu'en tout être vivant il est un fond indélébile, essentiel qui donne à toutes les idées, mêmes les plus vagues, de cet être et à toutes ses impressions versatiles ou stables – quelques modifications qu'elles puissent extérieurement subir, - l'aspect, la couleur, la qualité, le caractère, enfin, sous lesquels, seulement, il lui est permis d'éprouver et de réfléchir, appelons ce substrat l'âme si vous voulez* (24).

(22) *ibid.* *Véra*, vol. I, pp.1264 à 1268.

(23) Villiers de l'Isle-Adam, premières poésies, Œuvres complètes, Paris, le Mercure de France T.IX, p.89.

(24) *Ibid.*, Vol. I, *L'Eve Future*, pp.1465 à 1508.



Frontispice de Chez les Passants (éd. 1890), par Félicien Rops.

C'est dans la bouche de Claire Lenoir que Villiers fait un portrait particulièrement corrosif de l'âme ordinaire, sans aspiration, ni entendement : *Il est des êtres ainsi constitués que, même au milieu des flots de lumière, ils ne peuvent « cesser » d'être obscurs. Ce sont des âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences, et qui passent murées, dans le sépulcre de leurs sens mortels* (25). Ainsi dans *Claire Lenoir* une extraordinaire conversation, en forme « de dialogue de sourds » s'engage entre ces trois entités personnifiées par :

- 1) le sens commun chez Tribulat Bonhomet
- 2) la science et la philosophie chez le Docteur Lenoir
- 3) La foi chez Claire Lenoir

Bonhomet fait l'apologie du sens-commun en ces termes :

Inclinons-nous devant ce divin Sens commun, qui change d'avis à tous les siècles, et dont le propre est de haïr, natalement, jusqu'au nom même de l'âme. Saluons, en gens « éclairés », ce Sens-commun, qui passe, en outrageant l'Esprit, tout en suivant le chemin que l'Esprit lui trace et lui intime de parcourir. Heureusement l'Esprit ne prend pas plus garde à l'insulte du sens-commun que le Pâtre ne prend garde aux vagissements du troupeau qu'il dirige vers le lieu tranquille de la Mort ou du sommeil (26).

Lenoir philosophe scientifiquement et rationnellement sur tout ce qu'il peut cerner : *Où voyez-vous des « bornes » dans l'esprit ? Je suis prêt à prouver que l'entendement de l'Homme, s'analysant lui-même, doit découvrir, en et par lui seul, la stricte nécessité de sa raison d'être, la loi qui fait apparaître les choses et le principe de toute réalité. Bien entendu, je ne parle qu'au point de vue de ce monde, sous toute réserve (s'il en est un autre) de ce que mes sens ne me révèlent pas* (27).

Claire Lenoir objecte au rationalisme froid et scientifique de son époux un idéalisme spiritualiste : *Quand je pense la notion de Dieu, quand mon esprit réfléchit cette notion, j'en pénètre réellement l'essence, selon ma pensée : je participe enfin, de la nature même de Dieu, selon le degré qu'il révèle de sa notion en moi, dieu étant l'Etre même et l'idéal de toutes pensées. Et mon Esprit, selon l'abandon de ma pensée vers Dieu, est pénétré par Dieu – par l'augmentation proportionnelle de la notion vive de Dieu. Les deux termes, au bon vouloir de ma liberté, se confondent en cette unité qui est moi-même : - et ils se confondent sans cesser d'être distincts* (28).

(25) Ibid, Vol. .II, Claire Lenoir VII , p. 169.

(26) Ibid, Vol. .II, Claire Lenoir X, p.183.

(27) Ibid, Vol. .II, Claire Lenoir IX, p. 176.

(28) Ibid, Vol. .II, Claire Lenoir XII, p.189.

Pour résumer tout ce qui a été dit précédemment, on peut tracer un schéma de quelques-uns des héros et héroïnes de Villiers qui illustre bien cette conception du double. Les personnages de Villiers ne sont pas isolés. Ils ne se laissent comprendre que par rapport à d'autres et dans un ensemble ou dans une organisation inter-réactionnelle, sorte de processus de face à face des personnages.

Schéma des héros et héroïnes de Villiers **du sens commun à l'Infini**

INFINI

Messagers de l'Infini :

Le Prince Forsiani (*Isis*), ébauche de M^{re} Janus
Helcias (*l'Annonciateur*)
Prêtre de Shiva (*Akëdysseril*)
Maître Janus (*Axël*)

Héros

Héroïnes

Aspect sombre	Aspect lumineux	Aspect sombre	Aspect lumineux
Césaire Lenoir-----			Claire Lenoir
Axël-----	Axël-----	Sara-----	Sara
		Akëdysseril-----	Akëdysseril
	Sedjnour-----		Yelka
	Comte d'Athol-----		Véra
			Elisabeth (<i>la Révolte</i>)

Témoins malgré eux de l'invisible
(aspect sombre et négatif)
positivisme-sens commun
caricatures du matérialisme
du bourgeois épais, dépourvu
d'honneur et profondément
égocentrique :

Félix (*la Révolte*), ébauche de Bonhomet
Kaspar d'Auërsperg (*Axël*)
Tribulat Bonhomet

PROTOTYPE DU SENS COMMUN

Tribulat Bonhomet n'est pas seulement une caricature, mais le prototype de l'homme ordinaire, du vulgum pecus. Dans *Claire Lenoir*, il revêt une certaine dimension tragique, car il devient celui qui, malgré lui, doit constater scientifiquement un fait qui dépasse les limites de son entendement. Il est témoin de l'Invisible.

En conclusion, on peut considérer l'œuvre de Villiers comme marquée par un éternel désir inassouvi, sorte de mythe de l'inaccessible où la possession détruit l'illusion. Du point de vue où il se place, la connaissance et l'éveil de la conscience génèrent une mélancolie existentielle, parce qu'elle permet nécessairement de se rendre compte de la vanité du monde et de ses apparences, mais aussi de l'impuissance à être, car tout concourt à constater ses limites face à l'Infini et à l'Inconnaissable. De même, dans la fable antique de *l'Amour et Psyché*, l'âme cherche à pénétrer le mystère qui enveloppe l'amour, sans pouvoir comprendre que ce mystère a pour secret sa propre substance.



Tombeau de Villiers de l'Isle-Adam, au Père-Lachaise.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOLD : *l'Esotérisme de Baudelaire*, Librairie philosophique Vrin, 1972.
- BORDEAUX Henry : Villiers de L'Isle-Adam, Gand, 1891.
- BORNECQUE Jacques Henry : *Villiers de l'Isle-Adam, créateur et visionnaire , avec des lettres et documents inédits*. Ed. Nizet 1974.
- CASTEX Pierre-Georges: *Autour du symbolisme, Villiers- Mallarmé-Verlaine- Rimbaud*, Librairie Corti, 1955.
- CONYNNGHAM Deborah, *Le silence éloquent*, Paris Corti, 1975.
- DAIREAUX Max : *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre*. Ed. Desclée de Brouwer, 1936.
- DEENEN Maria : *Le merveilleux dans l'œuvre de Villiers de L'Isle-Adam*, Paris, G.Courville, 1939.
- DROUGARD : *Les trois premiers contes : Claire Lenoir, l'Intersigne, L'Annonciateur*, Ed. critique, Tome I et Tome II, Puf, 1931.
- GOUREVITCH : *Villiers de L'Isle-Adam ou l'univers de la transgression*, Ed .Seghers, 1971.
- HENNEBICQ José : *Le prince des Lettres françaises : Villiers de l'Isle-Adam*, Ed.Vanier, 1896.
- LA REVUE*, 15 avril 1907.
- LEBOIS : *Villiers de l'Isle-Adam : Révélateur du verbe*. Ed. Messeiller, 1952.
- MAETERLINCK Maurice : *Bulles bleues*, Monaco, éditions du Rocher, 1947.
- MALLARME Stéphane : *Les Miens : Villiers de l'Isle-Adam*. Bruxelles : Lacomblez, 1890.
- MALLARME Stéphane : *Correspondance*, T.II.
- MICHELET Victor Emile : *Les compagnons de la Hiérophanie: souvenirs des mouvements hermétistes de la fin du XIXème siècle*. Belisane : 1977.
- MICHELET Victor Emile : *Nos Maîtres : Villiers de l'Isle-Adam*. Lib. Hermétique, 1909.
- PIERREDON, Georges : *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*. Ed. Albert Messein, 1919.
- RAITT Alan : *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste*. Ed. José Corti, 1965.
- RAITT Alan : *Villiers de l'Isle-Adam, exorciste du réel*. Librairie José Corti, 1987.
- ROUGEMONT (de) Emile : *Villiers de l'Isle-Adam*. Ed. Mercure, 1910.
- THOMAS Louis : *Le vrai Villiers de l'Isle-Adam*. Ed : Aux armes de France, 1944.
- VALERY Paul : *Œuvres*, Paris Bibliothèque de la Pléiade, 1957, T.I.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouvelles reliques*, Librairie José Corti, 1968.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Œuvres complètes* en 2 volumes, établies par Alan Raitt et P.G.Castex avec la collaboration de J.P.Bellefroid. Ed .Gallimard : Bibliothèque de la Pléiade, 1986, 1696 p. et p.1780.
- WATTHEE-DELMOTTE Myriam : *Villiers de l'Isle-Adam et l'hégélianisme, étude textuelle de Véra*. Ed Louvain-la-Neuve, 1984.

LA MERE ARCHAÏQUE

par
Claude Bruley

Un Juif nommé Nicodème, impressionné par les miracles dont il avait été témoin, vint un jour trouver Jésus reconnaissant en lui un envoyé de Dieu. Au cours de l'entretien qui suivit ce maître lui dit : "Si un homme ne naît une nouvelle fois il ne peut voir le Royaume de Dieu." Ces paroles plongèrent Nicodème dans un abîme de réflexion. "Comment peut-on en effet entrer une seconde fois dans le ventre de sa mère?" Jean 3.1-4.

A un autre moment, d'autres Juifs s'approchèrent également de lui. Mais cette fois c'était pour le voir faire un miracle. Jésus leur dit alors ces paroles énigmatiques : "Vous n'aurez d'autre miracle que celui du prophète Jonas. Car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, de même le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre." Matthieu 12. 38-40.

Quel peut-être ce ventre dans lequel nous devons entrer impérativement pour connaître une seconde naissance, soit sur terre soit ailleurs? Quelle est cette mère que nous devons retrouver pour cela? Sinon notre inconscient, cette seconde partie de nous mêmes, ultime découverte de l'Ere des poissons au sein de laquelle sont enregistrés, l'ordinateur nous permet maintenant en toute logique de croire cela, non seulement nos faits et gestes depuis notre enfance, mais encore nos vies antérieures, celles de la famille, de la race à laquelle nous appartenons, mais enfin celles des autres races; bref de l'évolution humaine depuis qu'une conscience a pu s'en rendre compte et l'enregistrer.

Cette seconde nature, qui nous apparaît plus facilement après notre mort dans le monde de la résurrection, (ce fameux jugement dernier symbolisé par les trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson), peut se révéler à nous dans des conditions particulières avant ce trépas.

Ce ventre mythique, qui tient un rôle capital dans la Psychologie des Profondeurs, est bien réel. La preuve? Un témoignage de Jung tiré de son auto-biographie:

Ma mère fut pour moi une très bonne mère. Elle était très corpulente et il émanait d'elle une très grande chaleur animale. Extrêmement aimable et sociable, elle cuisinait admirablement. Elle savait écouter les autres, mais elle aimait aussi parler, et quand elle bavardait, sa voix rieuse tintait comme le gazouillis d'une fontaine.

Elle possédait un don littéraire très marqué, avait du goût, de la profondeur. Mais toutes ces qualités restaient cachées sous son apparence de charmante grosse dame hospitalière et pleine d'humour.

Mais si en société elle se pliait docilement à toutes les conventions sociales imaginables de son époque, et acceptait tous les principes fondés sur les valeurs chrétiennes, elle ne s'en comportait pas moins, de temps à autre, d'une manière si étrangement opposée que l'on découvrait en elle deux personnes.

Une personnalité inconsciente perceait parfois à l'improviste et faisait craquer sa carapace de mère conformiste. Elle s'érigait alors en une sombre figure, imposante, d'une autorité incontestable et invincible. Cette seconde personnalité, qui se manifestait rarement, faisait peur. Chaque fois l'événement était inattendu et terrifiant : elle parlait alors comme pour elle-même, mais ce qu'elle disait m'était destiné, me touchait au plus profond de mon être et me frappait de stupeur."

Il faut préciser ici qu'avant de trouver chez sa mère cette double personnalité, Jung l'avait déjà découverte en lui-même.

"Au fond, dit-il, j'ai toujours su que j'étais deux. L'enfant que je connaissait bien, fils de ses parents, et un adulte vieux, sceptique, méfiant, loin du monde des humains, qui avait un contact étroit avec la nature et avec celui qui connaissant les secrets de la vie, jugeait dans une clarté impitoyable le comportement de l'enfant."

Comme si, pour obéir aux lois, us et coutumes de la société à laquelle nous appartenons, nous devons soigneusement dissimuler notre nature profonde, authentique. Ce qui voudrait dire, dans le cas de cette mère au double comportement, qu'il y avait chez elle, quand elle pouvait s'exprimer, une sagesse, une intelligence concernant la conduite de l'existence en général et de son fils en particulier, à laquelle elle n'avait généralement pas consciemment accès.

En réalité une grande Mère à la mémoire prodigieuse, capable, dans une situation identique, d'apporter la solution adéquate. Notons que ceux qui ne désirent pas aller plus loin dans l'identification de ce donné inconscient appellent cela l'instinct.

Nous, nous allons, comme l'Evangile le propose, considérer cette seconde nature, en fait la première qui ait vu le jour, comme une véritable matrice qu'il s'agit de solliciter, de reconstituer avant de prétendre à une seconde naissance. Car c'est dans cette matrice que le germe de notre véritable individualité trouvera les aliments nécessaires pour sa gestation.

Cette matrice, que nous avons schématisée à la fin de cette étude nous l'appellerons un mandala. Cette figure retrace tout notre parcours évolutif depuis, nous l'avons dit, qu'une conscience fut capable d'enregistrer ses expériences. Elle est appelée dans la Tradition : maximus Homo; macrocosme; Puruscha; ou bien encore, dans la Psychologie des Profondeurs : le Soi. Ce soi définissant tout ce que nous portons en nous-mêmes et qui, généralement nous possède jusqu'à ce que nous en prenions conscience.

Ce zodiaque, une autre façon d'appeler ce Soi, après avoir tourné de gauche à droite, mouvement qui traduit une dynamique évolutive, a depuis dix mille ans environ, inversé sa marche.

L'humanité, représentée par cette race blanche que nous avons déjà évoquée, devait revenir sur ses pas, revenir sur son passé, interroger la grande mère, gardienne de cette immense mémoire, pour comprendre la signification de cette terrifiante catastrophe que fut le grand déluge, dont ces Aryens gardaient le souvenir d'abord dans leur coeur puis gravé dans la pierre sous la forme des deux lions opposés, puisque ce cataclysme eut lieu alors que le signe du lion atteignait son apogée.

Il fallait pour un temps tourner le dos à la vie, (A-Rhéa), à l'engagement, aux créations nouvelles. Revoir ce passé, explorer ce ventre, ces abysses qui avaient brutalement surgi et emporté ce qui n'était plus viable. Cinq jours et cinq nuits, en fait cinq grandes civilisations pour venir à bout de cet examen.

cinq jours et cinq nuits pour connaître sa mère, pour mener à bien cette régression, considérée encore aujourd'hui dans les milieux religieux comme un horrible inceste; inceste décrété tabou par une société encore résolument patriarcale qui ne voulait laisser à la femme que les fonctions dans lesquelles la mère de jung excellait quand sa seconde nature n'intervenait pas.

Pour mener à bien cette tâche difficile les Aryens forgèrent une épée que nous retrouvons dans la légende du Graal: "excalibur" l'épée du jugement capable de séparer -elle a un double tranchant- l'esprit de l'âme et l'âme de son corps actuel. Cet outil redoutable, nous l'avons reconnu c'est l'entendement. La raison, la logique réflexive, comparative, intellectuelle, objective. Ce qui veut dire, sans autre engagement que de tout mettre en oeuvre pour comprendre cette nature physique, psychique et spirituelle qui a participé à l'effondrement d'une extraordinaire civilisation. Car si nous n'en comprenons pas les causes, nous pouvons être soumis périodiquement aux mêmes effets.

Cet outil, cet intellect est un outil dangereux s'il est dévoyé, s'il est utilisé dans un autre but que celui de discerner dans ce passé les raisons de cet effondrement. Car s'il excelle pour séparer, diviser, juger froidement des passions auxquelles les humains se sont adonnés, il ne peut, dans ces conditions, rien créer de viable. Il ne peut mettre au monde des formes nouvelles car pour cela il doit laisser la place à une nouvelle forme d'intelligence non plus intellectuelle, et de ce fait diabolique, mais symbolique, qui après avoir connu sa mère, reconstitué la matrice indispensable pour concevoir, met au monde des formes de vie nouvelle.

Dans ce travail de résurrection de cette mère archaïque, de cet inconscient collectif, de cette divine sagesse, pour employer un terme cher à Swedenborg, trois écueils peuvent se présenter à nous. Le premier est, nous l'avons dit, le Dieu mâle, auquel le Christianisme dévoue son existence, qui interdit tout commerce avec cette mère là (en réalité la sienne également), comparant cette pénétration à un inceste qui doit être puni de mort. Le second écueil - tentation très orientale - se présente quand nous succombons aux charmes de cette mère qui peut nous fasciner, nous réinsérer dans ce passé en réveillant en nous la nostalgie du jardin d'Eden, de l'existence au bord d'heureux rivages où l'essentiel consiste à exalter l'existence corporelle, à retrouver les dieux, leurs fastes et leur vie facile.

Le troisième écueil consiste à pénétrer cette mère sans comprendre vraiment ce qu'elle représente, ce dont elle est chargée. D'ignorer son pouvoir de nous relier à des âmes qui sont loin d'être de simples projections mentales comme bien des psychologues actuels semblent le penser, âmes capables, subtilement, de nous posséder.

Voilà ce qui nous semble au départ indispensable à connaître avant d'entreprendre ce voyage au Royaume des Mères, si nous voulons constituer la matrice qui nous sera nécessaire pour connaître une vie nouvelle.

Pour entreprendre ce voyage aventureux, les Aryens, nous l'avons dit, ont bénéficié d'un ciel purifié de toutes les projections qu'eux mêmes ou les dieux habitant des autres mondes, entretenaient jusqu'alors, empêchant ce beau ciel étoilé d'apparaître. Il faudrait, de la même façon, pour commencer, que nous libérions notre ciel mental de ces mêmes projections que depuis notre petite enfance, grâce à l'éducation reçue, nous entretenons.

Par exemple, quand nous pensons à nos origines possibles, faire disparaître l'image de ce Dieu dont la puissance commande aux éléments. Abandonner l'idée de cette Genèse féérique où un esprit dans toute sa perfection immuable dit, commande à une nature entièrement soumise, les formes qu'il désire voir paraître.

Car cette nature, si nous nous référons à celle que nous avons sous les yeux, ne semble pas répondre à ce critère de bienveillance innée. Pour tout dire, elle ne nous semble pas initialement bonne, ni désireuse de répondre instantanément à nos sollicitations. Si sa propre origine plonge dans un inconscient que nul, pas même elle, ne saurait percer, nous pouvons comprendre qu'il lui faudra passer par l'éducation pour répondre éventuellement à ce critère de bonté.

Sachant cela, nous serions pour celà enclins à dire que non seulement cette mère originelle, archaïque, n'est pas initialement bonne, mais encore aveugle et à priori amoral. La divine sagesse est une qualité qu'elle acquèrera plus tard quand les formes émanées d'elle, devenues des consciences, agiront en son sein.

Ne voyons-nous pas, aujourd'hui encore, les formes élémentaires de cette création logiquement inconscientes, égoïstes, cherchant essentiellement à croître, à se développer au dépend de leur environnement?

Nous conservons en mémoire une interview de Koestler, prix nobel de physique, qui, interrogé sur son athéisme, répondit qu'il n'était pas heureux de l'être, mais voyant que depuis le protozoaire jusqu'à l'être humain, le meurtre était nécessaire à leur survie, si lui Koestler, avait été Dieu, il s'y serait pris autrement..

Bien sur il y avait là encore beaucoup de naïveté concernant la croyance en un Dieu "ex machina", mais le fait par lui-même existe : la nature sauvage en chacun est encore à l'oeuvre.

Donc, pour conserver notre thème de réflexion, ne demandons pas à cette première matrice de nous informer sur sa propre origine. Elle n'en sait rien.

Vous voyez comme nous devons être vigilants. Ayant abjuré la foi en un Père, un Dieu créateur, nous ne devons pas pour autant immédiatement le remplacer par une Mère tout aussi consciente, tout aussi sage, une déesse en quelque sorte. Ceci équivaldrait à continuer à nous comporter comme des enfants qui ne voudraient en aucun cas être tenus responsables des conséquences dramatiques qu'ils ont eux-mêmes provoquées.

Nous devons redonner à l'éternité ses lettres de noblesse, concevoir nos origines sans qu'aucune limitation ne vienne aussitôt borner notre regard. Voilà le mérite de ces Aryens que les premiers écrits en notre possession relatent; Les Vedas, de vid, voir de ses yeux cette voie lactée, premier symbole maternel.

Le piège qui eût consisté à remplacer un Dieu, père créateur, par une Déesse, mère créatrice. (tentation de l'âme enfant qui déçue par un père autoritaire, cherche la consolation auprès d'une mère compréhensive, douce, aimante, compatissante, consolante) fut évité par les anciens Aryens, ces "Ritchis" profondément impressionnés par la voute étoilée, immense ventre tapissé d'étoiles, de germes de vie qui ne demandent qu'à éclore quand les circonstances le permettent.

Ces Ritchis discernèrent, au sein de cette nature, qu'ils appelèrent "brahman", (ne pas confondre avec Brahma, le Dieu des Brahmanes, ces Aryens revenus insuffisamment en arrière) un désir obscur d'accéder à la conscience, de se connaître, en projetant des formes de plus en plus diversifiées, de plus en plus conscientes d'elles-mêmes, dont l'humanité, ici-bas, représente le développement le plus significatif.

Nous retrouvons ce concept fondamental dans "les sept Sermons aux Morts" de Jung, oeuvre inspirée s'il en fut. La conscience, nous dit-il, n'est pas l'apanage du Plérôme (cette nature originelle). Elle naît, n'advient, que lorsque des créatures émanant de cet inconscient, se différencient.

Donc, et pour que ceci soit bien clair dans nos esprits: La nature originelle, impersonnelle, ne prendrait forme, n'existerait, qu'au sein de la création. Il n'y aurait pas au commencement une conscience intelligente face à une création émanée d'elle; création se trouvant d'emblée dans un rapport de dépendance absolue.

L'évolution de ces formes dépendra des conditions de vie rencontrées, du confort, de l'inconfort, des difficultés rencontrées, des souffrances endurées. Une longue évolutions avec des retours en arrière, des abandons de forme pour d'autres mieux adaptées, des mutations pour connaître de nouvelles conditions d'existence etc.. La vie de la planète témoigne de cette recherche, de cette lente poussée de la conscience qui n'aura de cesse, comme Jung le souligne fortement, de connaître une individuation, à savoir une forme originale propre à une conscience particulière.

Ceci, agrémenté, pourrait-on dire, de sacrifices vécus quand cette conscience pressent qu'ils sont nécessaires pour découvrir un autre mode d'existence.

Par exemple: sacrifier momentanément la sensation pure pour accéder au sentiment. Par exemple sacrifier, ce qui est déjà plus difficile, des sentiments pour accéder à la pensée objective. Par exemple, ce qui est plus difficile encore, sacrifier la pensée objective à l'intuition. Ce qui revient à dire: sacrifier l'âme de sensation pour faire naître l'âme de sentiments. Sacrifier l'âme de sentiment pour que naisse l'âme d'entendement. Sacrifier enfin l'âme d'entendement pour voir naître l'âme de conscience de soi.

Moment difficile entre tous auquel va devoir faire face la race humaine arrivée à ce point de l'évolution, quand elle prend conscience qu'une nouvelle terre se constitue dans le cosmos et attend, une fois ^{que} leur mutation sera faite, les âmes il faut bien le dire encore partiellement animales.

Car ce grand organisme, que la Tradition appelle Macrocosme et la psychologie, le Soi, constitué par toutes les âmes vivantes groupées d'abord selon leurs affinités, puis soumises dans des rapports de force complexes que la vie sociale ici bas reflète fidèlement, n'est ni achevé ni parfait. Il semblerait même qu'il ait à se développer, à se perfectionner indéfiniment.

Il en est de même du corps humain qui lui correspond. De nouveaux organes au cours des âges sont apparus, d'autres ont transformé leur fonction, d'autres encore ont proprement disparu. Le nouvel organe qui semble devoir jouer un rôle important dans la mutation en cours et surtout constituer cette matrice indispensable à la nouvelle naissance est le cerveau, désormais enfermé dans une coque solide qui lui permet, momentanément, en grande partie, d'échapper aux sollicitations du corps peu désireux de vivre cette mutation.

Cette tête blindée, minéralisée, nous la devons à l'oeuvre Aryenne. Elle peut nous permettre, si elle est bien faite, si les passions du corps ne la perturbe pas trop, comme un bon sous- marin ou un vaisseau spatial si notre ambition dépasse le cadre de la terre, d'entreprendre, nous l'avons dit, l'exploration de notre inconscient sans risquer de nous y perdre corps et âme.

Une dernière mise en garde s'impose avant de nous efforcer de discerner les lois qui régissent le ventre de notre mère et lui permettent de mettre au monde les formes inconsciemment, puis consciemment désirées.

Soyons attentifs à ne pas déifier ce macrocosme ou ce Soi comme, hélas , le font certains psychologues.

Il ne peut émaner un seul esprit de cette immense forme constituée par des myriades d'âmes très diversifiées sur le plan de l'évolution. Croire en un Esprit universel revient à devenir ou redevenir monothéiste. Croire qu'un Collège d'Entités, au savoir quasi absolu, préside aux destinées du Cosmos fait partie de la foi Théosophe ou Anthroposophe.

Que des Sages s'efforcent, dans une recherche d'équilibre permanente, d'harmoniser ces sociétés, nous pouvons logiquement l'admettre. Mais un pouvoir centralisé devenant une norme incontestable pour cet Organisme, nous semble à la fois utopique et dangereux pour l'épanouissement de l'individu, dans la mesure où les âmes sont véritablement en recherche de leur réalité propre.

Cela dit, nous pouvons maintenant commencer l'exploration de cet inconscient en reprenant le témoignage de Jung sur ce qu'il avait découvert quant à l'étrange comportement de sa propre mère. D'autant que cette femme, quelques années après son mariage (Jung avait trois ans) , subit une profonde dépression qui justifia un long séjour en maison de repos.

Nous pouvons augurer qu'en elle, une seconde nature chercha à intervenir pour donner à sa fonction de mère de famille une dimension refusée par la société.

Quelle pouvait être cette dimension? A n'en pas douter une fonction que le Christianisme, fidèle au Dieu père, ne pouvait accepter. A l'homme la recherche de la connaissance, et du sens à donner à la vie. A la femme l'amour pour cette connaissance et la mise au monde des formes correspondantes.

Cette distribution des tâches, qui n'est pas propre au Christianisme mais à toute la sagesse antique incontestablement patriarcale, semble à ce point erronée, que les hommes eux-mêmes n'ont pu s'empêcher, poussés par leur propre nature inconsciente, hormis les enfants, de confectionner eux-mêmes les produits dont ils avaient besoin. Montrant ainsi, si l'on continue à se référer au jeu des fonctions antique, une incontestable féminisation.

Nous voyons par ce simple exemple qu'il est nécessaire de nous pencher à nouveau sans plus tarder sur les sexes et les qualités qu'on s'efforce de leur reconnaître. D'autant qu'il semblerait, si l'on prête attention à la pensée ésotérique et aux découvertes psychologiques, que dans notre inconscient nous trouvons le sexe opposé. L'inconscient de la femme, recelant sa polarité mâle; l'inconscient de l'homme recelant sa polarité femelle.

Nous voici donc ramenés à nos origines androgynes, que la religion Chrétienne en particulier et le monothéisme en général, s'efforcent d'oublier, mais dont notre double nature porte témoignage.

Ce qui voudrait dire que lorsqu'une femme et un homme, un Père et une Mère, un père et sa fille, une mère et son fils, échangent leurs sentiments, pour bien comprendre ce qui se passe, les lignes de force, de faiblesse, les conflits qui, immanquablement, se développent au cours de ces échanges, il nous faudrait ne jamais perdre de vue que nous sommes devant un quaternaire à bien des égards crucifiant. En fait la rencontre de deux pôles mâles et de deux pôles femelles. Deux polarités originelles qui se sont, au cours des âges, dédoublées puis multipliées. Avouons que cela vaut la peine d'essayer de voir cela de plus près.

C'est une Genèse oubliée qu'il nous faut maintenant ressusciter. En plaçant au commencement, non pas un Dieu comme l'annonce la Genèse mosaïque, non pas le Logos, comme l'enseigne le récit Johannite, mais le Désir. Sorti, comme l'affirme la mythologie grecque, directement du Chaos, de l'indifférencié.

Dans ce terme nous ne devons pas voir immédiatement les sentiments qui sont à l'origine de notre vie affective, mais un premier mouvement fondamental, que le magnétisme révèle si bien. C'est ce mouvement qui assure, semble-t-il, la cohérence interne du cosmos.

Ce n'est pas un Dieu mais un "daimon", un génie, c'est à dire une force puissante, à jamais impersonnelle, qui n'a et n'aura jamais ni origine ni sexe, ni conscience, en dehors de ceux et celles qui en naîtront et utiliseront ses services.

Les Anciens ont appelé cette première manifestation de la vie, en ce sens "divine", c'est à dire non encore manifestée, incarnée, inexplicable : Eros. Les Grecs, troublés par cette force, qui, au commencement, saisit et entraîne les âmes malgré elles (force que Jung appelle "numineuse"), ont voulu lui donner un père et une mère: Hermès et Aphrodite. Comme si cette force était une conséquence de la rencontre entre un homme et une femme. Mais Eros est sans père, sans mère, sans autres ascendants que Nux l'obscurité et Erèbe l'ombre, avec lesquels il aura toujours beaucoup d'affinité.

Les Grecs ont encore imaginé cette force impersonnelle sous les traits d'un enfant innocent qui se plaît à jeter le trouble dans les coeurs en les enflammant de son feu ou en les blessant de ses flèches. Mais sous ce déguisement ils devinaient à l'oeuvre un puissant démon insaisissable.

Pour ce qui nous concerne, gardons-nous bien de lui donner un sexe, sauf si nous privilégions cette force en repoussant la seconde, cet Anti-éros, Antéros, force jumelle qui, très certainement, comme son nom l'indique, est issue de la première et la contrarie de façon à ce que des formes distinctes puissent apparaître, comme nous allons le voir bientôt.

Cette seconde polarité essentielle est appelée, dans la Psychologie des Profondeurs : Logos. Nous reconnaissons à l'oeuvre dans ce second principe, la fonction individualisante qui tient une place fondamentale dans cette Psychologie. En fait le véritable pôle de conscience dont la vocation consiste, après avoir participé à la mise au monde des formes produites, à s'en distinguer, éventuellement les modifier, les transformer, s'en séparer. Pour ensuite, avec le concours de la première polarité, en mettre d'autres au monde.

Nous pouvons au début imaginer que ce jeu des polarités est pratiqué sans aucune contrainte extérieure, sans aucune arrière pensée mentale ou morale. Une parfaite respiration, harmonieusement alternée, conduit ces formes nouvellement nées à croître en stature et en grâce, pour employer une locution évangélique.

Nous retrouvons bien entendu ici le jeu du Yin et du Yang décrit dans la Sagesse ancienne. Un mouvement, tout d'abord inconscient, conduit l'âme à partir de sensations gustatives, olfactives, tactiles, auditives, visuelles et enfin mentales, à enrichir continuellement l'environnement avec des formes nouvelles. Puis à développer une conscience de soi de plus en plus étendue, jusqu'au moment où cette conscience peut agir volontairement dans ce jeu, en modifier le rythme, privilégier une fonction au dépend de l'autre. C'est ce comportement qui serait à l'origine de la sexualisation qui mit fin à la forme androgyne. Ceci correspondant à la petite enfance de l'âme vivante.

Cette genèse pourrait nous apparaître déconcertante si nous ne prenions soin de ne pas immédiatement confondre polarité et sexe. L'Androgyne n'est pas un Hermaphrodite, c'est à dire l'expression dans un seul être, quand il le désire, d'une sexualité mâle et femelle. Nous sommes d'abord en présence de deux fonctions qui, alternativement, sans rechercher l'union, (ce ne sont pas des sexes) participent au développement de l'âme.

Acceptant cette thèse, il apparaît évident que la modification des comportements se soit d'abord faite insensiblement, pour prendre ensuite un caractère plus rapide, plus spectaculaire.

Du reste, dans toute forme d'évolution, nous pouvons, aujourd'hui encore distinguer un état initial où les différences entre les âmes sont peu marquées. Puis viennent l'adolescence et la puberté qui nous mettent en présence d'êtres nettement sexués.

Il nous faut donc, dans un premier temps, avant toute forme produite, tout jeu de ces polarités qui seront ensuite sollicitées et utilisées avec des préférences qui seront à l'origine de la sexualisation, nous efforcer de discerner les qualités intrinsèques de ces "daimôn", de ces forces initiales à jamais impersonnelles, qui sont à l'oeuvre dans toute la création.

Commençons par l'Eros puisqu'il est tout particulièrement actif dans la fonction mère, sujet de notre étude. Cette fonction essentielle, créée nous l'avons dit, assure la cohésion interne de la création. En plus, elle semble, quand elle agit dans l'âme, transformer instinctivement, inconsciemment, spontanément, en images, en formes, tout ressenti et suivant l'évolution de l'âme: les sensations, les émotions, les sentiments, les pensées. Ces formes projetées constituent peu à peu l'environnement au sein duquel cette âme archaïque prend conscience, d'abord de cet environnement, puis ensuite d'elle-même.

Ce qui fait dire à Jung que nous devrions encore voir ce que nous éprouvons, nos sentiments, nos pensées, comme on voit les animaux dans la forêt. D'où l'idée d'une grande Mère qui s'attache, puis s'identifie aux formes produites. Grande Mère, vierge noire des mythologies, Jungfrau, qui peut devenir terrible quand ces formes sont menacées.

Nous pouvons encore voir dans cette fonction un principe de liaison, d'union, de réunion. Une force puissante qui s'applique en permanence à maintenir, à constituer, à reconstituer, à aggréger ce qui a ainsi été projeté. De faire, quoi qu'il arrive, UN.

Mais aussi, retenons bien cette information, éventuellement, en cas de nécessité pour maintenir cette unité, cette force peut chercher à abolir les distinctions déjà faites. Dans ce cas cette polarité devient un principe de fusion, de confusion, de consommation, de retour à l'indifférencié, à l'inconscient garant ultime de l'unité première parfaite.

Le jeu de l'Evolution partant de l'indifférencié vers l'Un différencié, peut toujours en cas de besoin revenir à l'indifférencié.

Plus tard, au cours de l'évolution, ce principe devenu conscient et par trop privilégié, sera à l'origine de l'âme féminine (processus de sexualisation). Il pourra prendre cet aspect négatif et conduire à des effondrements psychologiques.

Les orgasmes, consécutifs aux jeux érotiques, rappellent cette tendance à l'évanouissement, à la perte de forme, éventuellement pour se ressourcer, dont il faudra toujours tenir compte en cas de défaillance ou de perversion de l'autre polarité.

Nous aurons une autre illustration du côté négatif de ce principe Eros, quand ces mêmes âmes, devenues mères, voyant se particulariser l'enfant mis au monde (dont nous verrons plus loin la signification psychologique), cherchent par tous les moyens à entraver sa croissance à le réintégrer dans une matrice d'où il n'aurait pas dû sortir. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous parlerons des dieux et des déesses et de leurs procréations.

Nous saisissons mieux ce risque si nous pensons à la lune qui est dans la tradition associée à ce principe Erotique, à sa lumière particulière qui unit par indistinction en grandissant ce qui est petit, en abaissant ce qui est grand, en éteignant les couleurs.

Cet amour sans partage, qui traduit un affaiblissement important de la polarité Logos peut, aujourd'hui encore, être observé dans cet attachement qu'éprouvent certaines mères pour leurs enfants au point de les empêcher de croître; cette croissance étant synonyme d'éloignement, de séparation, de remise en question de la joie de vivre du moment. Le mythe du "puer aeternus", de l'éternel enfant si présent dans la mythologie grecque, nous rappelle cette tendance extrêmement préjudiciable à l'âme infantile si l'autre polarité n'intervient pas pour compenser ce mouvement.

Pour clore momentanément la présentation de la fonction Eros, si active dans l'archétype de la Mère, disons que nous avons avec elle l'origine de toutes les participations mystiques, religieuses.

Mais cet Archétype est encore à construire. Nous sommes encore ici aux temps prépubertaires quand les âmes juvéniles, qui ont déjà favorisé le jeu d'une des polarités Eros ou Logos, découvrent leur différence et commencent à rechercher une complémentarité indispensable à leur épanouissement.

Car c'est le choix, de plus en plus délibéré de privilégier une fonction, qui conduit une âme à rechercher auprès d'une autre les services que lui refuse sa polarité occultée. Toutefois le caractère peu accentué des différences sexuelles de ces âmes juvéniles, permet au cours de cette adolescence une grande souplesse dans les échanges. (cf les visions de Swedenborg à ce sujet reproduites dans notre étude sur les Contes à la lumière de la Psychologie des Profondeurs). Les nouveaux sentiments et sensations éprouvés au cours de ces échanges aboutissaient à un acte créatif incluant la mise au monde de formes nouvelles qui enrichissaient les lieux qu'ils habitaient.

Ces couples étaient alors les véritables et authentiques créateurs de la flore et de la faune particulière qui les environnaient et qui leurs permettaient de prendre conscience d'eux-mêmes.

Nous pouvons parler ici d'immaculée conception. Mais encore faut-il ensuite, fonction de la polarité Logos, relier ces formes apparues aux sensations, aux sentiments éprouvés, qui ont donné naissance à ces formes. Il semblerait, d'après la Genèse mosaïque, qu'après avoir nommé, attribué des significations diverses à ces formes, l'âme adolescente ne se connût pas pour autant.

L'appétit de vivre, de jouir de ces formes projetées, poussèrent, semble-t-il, ces êtres à privilégier les jouissances corporelles (tentation propre à l'adolescence) au dépend du signifiant; l'Eros ayant en chacun momentanément éliminé le Logos, mais ce faisant, mis en danger ces formes elles-mêmes.

Vint alors la puberté. Au sens plénier : la séparation des sexes, l'accentuation des disparités polaires permettant aux deux polarités d'oeuvrer désormais plus librement, mais dans des terrains d'élection séparés qui s'efforceront désormais d'exclure ou de limiter le plus possible l'action de la polarité qui n'a pas été choisie.

Ce choix délibéré, quand il est décidé, accentue bien évidemment les différences entre les âmes. Ainsi l'âme masculinisée devient avec le temps de plus en plus mâle, de plus en plus réceptacle du Logos. Ainsi l'âme féminisée devient de plus en plus femelle, de plus en plus réceptacle de l'Eros. Ceci, semble-t-il, de façon à ce que chacune de ces polarités apparaisse à travers un comportement qui soit enfin visible, perceptible, compréhensible, en un mot: conscient.

Sachant cela nous devons éviter de porter un jugement négatif sur cette sexualisation qui deviendra vite passionnelle, tant il semble évident, d'une manière générale, que l'unité initiale doit d'abord se scinder pour que chaque partie constituante prenne conscience d'elle même, de ses qualités, de ses défauts, et oeuvre ensuite en toute conscience pour retrouver cette unité.

Avec cette sexualisation, de plus en plus affirmée, nous entrons dans la phase des unions passionnelles puisque chaque âme projette sur une autre un désir qu'elle ne peut plus seule exprimer. Ainsi l'âme masculinisée, livrée à l'action quasi exclusive de la polarité Logos, ne peut plus produire seule les formes que ses désirs aimeraient connaître. Ainsi l'âme féminisée, livrée à l'action quasi exclusive de la polarité Eros, ne peut que s'attacher aux formes précédemment produites si l'âme masculinisée ne la conduit pas à connaître de nouvelles sensations, de nouveaux sentiments, de nouvelles pensées qui lui permettront de mettre au monde de nouvelles formes de vie.

Le jeu, vécu initialement, inconsciemment par l'âme androgyne au sein de laquelle la force érotique et la force logoïque se succédaient, comme le jour succède à la nuit, la forme au désir et à la compréhension de celle-ci, doit maintenant être vécu consciemment par les couples qui s'unissent pour vivre ensemble la continuation de l'Oeuvre. Ce jeu se trouve désormais inscrit dans l'acte sexuel au cours duquel l'homme manifeste son désir que la femme mettra au monde dans une forme correspondante qu'il aura ensuite à comprendre.

Notons qu'il n'est pas encore question de procréation, à savoir de mettre au monde des enfants qui reflèteront, plus tard, en tout premier lieu, une frustration quant au désir manifesté, des carances affectives graves, des transferts devenus insuffisants, mais encore de création.

L'âme féminisée peut être ici appelée mère archaïque. Car elle présente un pur reflet de la polarité Eros dont la fonction essentielle, nous l'avons déjà dit, est de mettre au monde un environnement végétal et animal conforme aux sensations, émotions, sentiments exprimés.

Ces âmes féminisées, à ce moment de leur évolution, sont symbolisées dans la mythologie grecque sous les traits de Géah, épouse d'Ouranos, dont les enfants mythiques nous rappellent ce premier environnement naturel.

Pensons à Okéanos: l'océan tempétueux; Koïlos: la montagne géante; Krios: le bélier impétueux; Ypérion: l'astre brûlant; Japétos: les rayons ardents de ce soleil; Argès: la foudre; Stéropès: l'éclair; Brontès: le tonnerre assourdissant; Borée le vent violent etc..

Tous ces enfants correspondent aux sentiments tumultueux qui émanaient de ces couples, ces géants qu'ils étaient devenus.

Ces noms, on ne peut plus suggestifs, ont conforté les penseurs matérialistes qui se sont penchés sur cette mythologie, dans leur conviction que les dieux dont il était question n'étaient en réalité que les éléments naturels ou atmosphériques. Avouons que sans la compréhension de ces correspondances, de l'action plastique des vibrations mentales sur des atmosphères encore subtiles, nous pourrions nous aussi nous laisser prendre à cette exposition apparemment primaire.

Ces mères archaïques, encore appelées Vierges noires, et leurs fonctions créatrices, ont, au cours de leur évolution, laissé la place à un autre type de mères que la Tradition a nommées suivant les contrées : Rhéa, Raya, Eve, ou bien encore Demeter, Nout: la mère des dieux. Celle qui procrée.

Mais n'oublions pas que ces mères archaïques sont encore agissantes dans notre inconscient. Elles sont à l'origine des formes oniriques qui, durant la nuit, traduisent nos sensations, nos émotions, nos sentiments de la journée passée ou future.

N'oublions pas que Ces mères archaïques seraient encore agissantes dans l'incarnation qui est la nôtre si l'âme féminisée ne s'était un jour lassée de manifester les formes correspondant aux désirs masculins. Elles seraient encore agissantes si cette forme d'union conjugale qui permettait à l'Eros féminisé et au Logos masculinisé d'agir sans autres entraves que celles émanant du conjoint, n'avait été remise en question par ces créatures féminisées.

Il est vraisemblable que ces femmes s'aperçurent, avec le temps, (Cronos) que cette polarité érotique à laquelle elles s'étaient entièrement livrée, polarité qui les conduisaient à s'identifier complètement à l'objet projeté, aimé, et faisait d'elles des esclaves, consentantes certes, mais sans possibilité d'exprimer un jour un désir propre, devait être réprimée.

Un roman écrit au début de ce siècle et qui eut un grand succès, avait pour titre: " Comment l'esprit vient aux filles!" C'est cet esprit que Géah, Rhéa, Raya, ces mères archaïques, voulurent acquérir en décidant de se débarrasser du joug de plus en plus lourd que faisaient peser sur elles leurs époux mythiques respectifs.

Pour bien comprendre ce moment capital de notre évolution, nous utiliserons la Psychologie des Profondeurs, notamment ce qu'elle nous dit des transferts, en nous souvenant que pour vivre cette première forme d'union conjugale, les âmes, précédemment androgynes, durent repousser dans leur inconscient la polarité qui eût empêché la formation de cette union conjugale. Pour les uns la polarité mâle, pour les autres la polarité femelle. La première donnant l'impulsion, la seconde, exécutant, s'attachant, aux formes émanées ou désirées par la première.

Retenons que cette forme d'union, encore pratiquée de nos jours, reste satisfaisante dans la mesure où la polarité occultée trouve dans ce transfert ce qu'elle désire, ce qu'elle veut vivre.

Mais il suffit que ce transfert devienne insuffisant, décevant- l'aide du temps cronos étant souvent ici déterminant- pour que la polarité féminine Eros, chez ces femmes, vive sa première éducation, sa première prise de conscience. Cette polarité sait désormais ce qui lui arrive quand, privée de la loi de l'alternance, elle se trouve entièrement livrée à l'autre polarité, elle-même sous l'influence d'une autre âme qui contrarie cette alternance.

Cette prise de conscience, chez ces mères archaïques, est bien évidemment l'oeuvre de leur polarité mâle jusqu'alors endormie, car projetée avec succès sur l'homme épousé. Toutefois le réveil de cette polarité ne peut pas immédiatement être consciencialisé. Il doit tout d'abord être projeté. Cette projection, nous l'avons compris, cette forme nouvelle qui portera désormais l'espérance de ces âmes féminisées quant à leur émancipation, sera le FILS, né pour s'opposer au père tout en servant la mère. Une véritable mission sacrificielle, une authentique croisade au cours de laquelle l'Eros maternel et le Logos filial auront beaucoup à souffrir.

Quoi qu'il en soit la procréation est désormais inscrite dans l'évolution de la race. Et si nous suivons cette hypothèse, nous n'aurons pas de peine à comprendre que ce mode de naissance a eu, dans les temps anciens, pour seule origine l'affaiblissement du transfert qui permettait jusque-là à deux âmes, résolument sexuées, de ne pas souffrir de l'occultation de l'une de leur polarité existentielle.

Toujours suivant cette hypothèse, nous aurions tort de lier dans un rapport immédiat de cause à effet, l'acte sexuel et la procréation si c'est bien une carence affective qui conduisit un jour un conjoint à procréer. Un couple, vivant un transfert satisfaisant, ne devait pas vouloir d'enfant.

Dans ce cas il nous faudrait revoir la fin de certains contes de Fée et dire " Ils s'aimèrent beaucoup c'est pourquoi ils n'eurent pas d'enfants!"

Toutefois, toujours dans cet état d'esprit, il peut apparaître évident qu'un couple qui se satisferait totalement, définitivement de ce double transfert s'amputerait du jeu de l'autre polarité sinon à travers l'expérience de l'autre, ce que l'évolution, apparemment, ne désire pas.

LA MERE ARCHAÏQUE.

PLAN DE TRAVAIL. RESUME.

GENESE:

introduction. Jeu des deux polarités: Eros et Logos qui forment un couple oeuvrant alternativement dans un inspir expir harmonieux, pour mettre au monde les premières formes créées.

Ces premières formes traduisent un désir inconscient de la Vie indifférenciée: accéder à la conscience, se particulariser, se différencier.

Ces premières consciences animées sont appelées "psychoïdes", car elles ne peuvent que s'identifier aux formes inconsciemment produites qui forment leur premier environnement.

Ces consciences sont bientôt capables de sympathie ou d'antipathie envers ces formes projetées. Elles deviennent ainsi "psychiques". Ces consciences, désormais en mesure de faire des choix, manifestent une préférence quant au jeu d'une polarité au dépend de l'autre. Elles se sexualisent ainsi et deviennent peu à peu féminines ou masculines, suivant qu'elles privilégient la polarité Eros ou Logos. Ce qui les conduit à altérer en elles la respiration initiale.

Ces altérations produisent tout d'abord des gemellités, les différences étant encore peu marquées. Des relations fraternelles s'établissent. Mais le choix de plus en plus exclusif de la polarité Eros chez la femme et Logos chez l'homme, les rend plus exigeants dans la recherche chez l'autre de la fonction qui fait de plus en plus défaut. L'union conjugale, telle que nous la connaissons, devient nécessaire. L'âme est passée de la fraternité à la conjugalité.

Cette conjugalité qui conduit la femme à devenir de plus en plus féminine et l'homme à devenir de plus en plus masculin, induit des transferts de plus en plus importants. Chacun faisant l'expérience consciente et exclusive de la fonction Eros ou Logos, qui jusqu'alors ayant fonctionné inconsciemment alternativement avec l'autre, doit maintenant attendre du conjoint le jeu de la polarité qui lui fait défaut.

Si ce transfert n'est pas satisfaisant, la polarité occultée, arrêtée dans son développement, manifesterà sa déception en projetant une forme idéale qui devrait remplacer l'époux défaillant. Ainsi naquirent les procréations (créer à la place). On peut imaginer, (la mythologie le confirme) que la première déception vint de la femme, fatiguée de mettre au monde des formes émanant du désir de l'homme. (cf le mythe de Géah et d'Ouranos, de Rhéa et Cronos).

Ainsi vint au monde le Fils, appelé à libérer sa mère de la tyrannie du conjoint. Cette nouvelle projection et le nouveau transfert qui suivra, sera satisfaisant pour la femme en recherche d'émancipation, dans la mesure où le fils répondra à cette aspiration, à ce transfert. Nous pouvons alors parler d'une nouvelle forme conjugale qui, d'une manière ou une autre, arrête la croissance de ce fils qui, autrement, développant sa polarité Logos, demanderait à sa mère ce que l'époux lui demandait..

Cette relation particulière, dans le cas où l'individuation, qui demande au préalable la reconstitution en chacun du jeu harmonieux des deux polarités, semble le but de la création, ne peut être satisfaisante. La polarité logos que le fils doit privilégier, gênée dans son développement, ne peut apporter à la mère qu'une parodie de cette fonction.

Le mythe du "puer aeternus" de l'éternel enfant, que l'on rencontre dans la mythologie grecque, illustre bien cette relation.

INFORMATIONS SUR LE PROCESSUS DE SEXUALISATION.

La sexualisation primordiale a été vécue dans des rapports chastes au cours desquels, essentiellement, la tête, la bouche, la langue, les lèvres, le baiser, constituèrent les bases physiques de ces premières rencontres conjugales. Sans oublier les notions de palais, de chambre nuptiale.. La créature féminine conduisait le jeu sexuel, recherchant dans la bouche de la créature masculinisée la chaleur, le principe fécondant. Elle provoquait ainsi son éveil physique et son intérêt pour les formes environnantes.

La procréation consistait à mettre au monde des idées, des formes nouvelles qui enrichissaient le Jardin d'Eden dans lequel ils se trouvaient; enrichissement psychologique qui se traduisait par le développement d'une flore, d'une faune, abondantes.

Nous pouvons parler ici d'immaculée conception des qualités indispensables à ces êtres pour développer leur individualité. La sexualité était vécue dans la tête, la chambre haute ou, justement, doit naître et croître la fleur du Moi.

La verge, véhicule de la parole divine, la langue, présentait chez l'homme comme chez la femme, une double et complémentaire virilité, une double émission: chez l'un de la chaleur, chez l'autre de la lumière, indispensables à la constitution du Moi individuel. Une double pénétration, un double échange qui conservait ici une manifestation androgynique.

Durant le même temps un autre sanctuaire, une coupe, un vase sacré, se constituait dans le corps. Sanctuaire qui devait sceller la rencontre de l'esprit et de l'âme, quand cette dernière, pleinement consciente d'elle-même, en parfaite intelligence, dans une complète liberté, désirerait s'unir avec ce divin modèle. Swedenborg.

La sexualité humaine n'est pas un prolongement de la sexualité animale, mais le développement d'une impulsion qui n'appartient pas à la sphère biologique. Ce désir physique n'est que la traduction transposée d'un désir psychique.

LA MERE ARCHAÏQUE, APPELEE CHEZ SWEDENBORG : LA TRES ANCIENNE EGLISE.

LES PREMIERS COUPLES.

Les Mariages étaient leurs plus grandes félicités et leurs plus chères délices. Ils assimilaient aux mariages toutes les choses qui pouvaient y être conjointes. Et comme ils étaient des êtres intériorisés ils mettaient leurs plaisirs seulement dans les internes. Ils ne regardaient les externes que des yeux, mais ils portaient leurs pensées sur les choses que ces externes représentaient, de sorte que ces externes ne leur servaient que pour pouvoir reporter leurs idées sur les internes.

Ils appelaient l'entendement le mâle, et la volonté la femelle. Quand ces deux facultés agissaient d'un commun accord ils disaient qu'il y avait mariage. Ils appelaient fructifications tout ce que ce mariage produisait de bien et multiplication tout ce qu'ils produisaient de vrai.

MALRAUX

L'Homme précaire et sa prière

Bien que *L'Homme précaire et la Littérature*, le dernier livre de Malraux, ait été publié il y a 25 ans déjà, il subsiste un malentendu au sujet de ce livre. Un malentendu qui s'alimente d'abord au sens que l'on doit donner à l'adjectif «précaire.» La plupart des lecteurs et des critiques, même universitaires, donnent à cet adjectif le sens qu'il possède dans le langage courant où il sert à qualifier ce qui est incertain, instable, éphémère, passager, provisoire. Ils n'ont pas attaché assez d'importance au fait que Malraux utilise pour la première fois l'expression «l'homme précaire» quelques pages seulement après avoir souligné que notre civilisation n'a pas trouvé sa prière. Malraux, n'en doutons pas, savait que l'étymologie de «prière» est «precaria» et que le substantif «la précaire» servait autrefois à désigner la parcelle de terre que l'on avait le droit de cultiver quand on avait présenté une precaria, une prière à son Seigneur. Sans l'obtention de ce droit l'exploitation de la terre était indue et le droit d'exploiter la terre était révocable; il était précaire. Aujourd'hui encore, un bon dictionnaire précise que le premier sens de «précaire» est : qui ne s'exerce que grâce à une autorisation révocable.

La seconde source du malentendu tient à la présence dans le titre du livre de la coordination : "*et la littérature*". À cause de cette coordination, les lecteurs et les critiques cherchent dans ce livre de la critique littéraire ou une théorie littéraire, et ne la trouvent pas. Déçus, ils deviennent sévères pour le livre. Ils n'ont pas tenu compte du fait que plus de la moitié des pages du livre ne traitent pas de la littérature: Ils refusent de voir que le sujet du livre n'est pas la littérature, mais l'Homme et le Destin. Et ils le refusent parce que les sommets sur lesquels nous conduit la méditation de Malraux proposent des vues étonnantes et dérangeantes sur notre civilisation, sur la signification de l'homme et sur "sa part d'éternité".

Pendant une trentaine d'années, du *Musée Imaginaire* à *La Métamorphose des Dieux*, Malraux, méditant sur «Qu'est ce que l'Homme?» avait focalisé sa pensée sur le pouvoir créateur des peintres et des sculpteurs, et interrogé la survie des oeuvres d'Art pour trouver ce qu'il y avait en elles qui leur permettait d'être plus fortes que la Mort et ainsi d'être victorieuses du Temps. Dans *L'Homme précaire et la Littérature*, Malraux médite sur le pouvoir créateur des poètes et des écrivains. Il effectue ainsi ce que j'ai osé appeler¹ son retour au verbe, qui, nous le verrons, pourrait même s'écrire «retour au Verbe».

Malraux interroge la littérature parce qu'elle est par excellence le domaine de «la mise en question de l'homme» et parce que le roman est devenu une "pressante interrogation sur l'homme"². La littérature révèle et traduit l'Imaginaire³ dans lequel vit l'homme. Elle permet de suivre les "Aventures de l'Imaginaire". L'homme occidental a déjà vécu dans

¹ Cf Claude Tannery, *Malraux l'agnostique absolu ou La Métamorphose comme Loi du Monde*, Gallimard.

² Sauf indication contraire, les citations entre guillemets sont extraites de *L'Homme précaire et la Littérature*.

³ Chez Malraux, l'Imaginaire n'est pas le produit de l'imagination, il est le domaine de formes et d'idées qui habitent l'homme et forgent sa sensibilité.

un Imaginaire de Vérité, puis dans un Imaginaire de Fiction. Aujourd'hui, une nouvelle métamorphose de l'Imaginaire est en cours, notamment sous l'influence de tous les audiovisuels. Mais notre époque qui est si efficace pour créer les conditions d'une nouvelle civilisation, est en même temps inapte à ordonner cette civilisation, à en trouver les valeurs ordonnatrices. L'homme "doit être fondé à nouveau".

Le XIX^{ème} siècle et une grande partie du XX^{ème} ont vécu dans l'espoir que la science, un jour, puisse expliquer le monde et fonder l'aventure de l'homme. Aujourd'hui nous savons que la science ouvre de nouvelles questions chaque fois qu'elle apporte une réponse, nous savons qu'elle apporte *des* connaissances mais n'apportera jamais *la* connaissance. "La science de notre civilisation est celle du 'mystère' en pleine lumière". Elle n'est "nullement positive, elle est aléatoire".

L'aléatoire, chez Malraux, n'est pas le jeu du hasard et ne se limite pas à l'incertain. L'aléatoire est le jeu des aléas, des possibles qui se réalisent tandis que d'autres possibles, tout aussi possibles que les premiers, restent dans le domaine des possibilités sans devenir des actualités. C'est l'aléatoire qui a envahi les laboratoires depuis une cinquantaine d'années et sur lequel est construite notre représentation du monde, même si nous n'en avons pas encore pris pleinement conscience. Cet aléatoire est devenu "une incertitude englobante" et "règne au paradoxal sommet de certitudes limitées".

"Devant l'aléatoire, ni le monde ni l'homme n'ont de sens, puisque sa définition même est l'impossibilité d'un sens – par la pensée comme par la foi". Que devient alors l'homme et quelle est la signification de son aventure devant cette impossibilité d'un sens? À cette question, Malraux, à la fin de *L'Homme précaire et la Littérature*, propose une réponse qui ouvre sur des perspectives inouïes et qui pourrait engendrer une nouvelle forme de spiritualité, une nouvelle relation à "l'inconnu de l'impensable"⁴. Malraux se demande si "la vraie réponse" ne serait pas une réponse qui s'efforcerait "d'immuniser l'homme contre la question". Autrement dit : si "la vraie réponse" à la question «Qu'est-ce que l'Homme? Quel est le sens de son aventure?» ne serait pas une réponse qui apprendrait à l'homme à ne plus chercher de sens.

Sauf peut-être dans les sociétés traditionnelles, l'homme, jusqu'ici, a toujours vécu en acceptant une réponse qui donnait un sens à son aventure sur la terre et un sens à l'univers. Il faut adhérer pleinement au vers du poète Jean Tual : "*Mots je me laverai de vous*"⁵ pour être capable d'accepter qu'il soit possible de ne plus chercher un sens à la vie, pour se libérer de la question du sens. Un homme immunisé contre la question du sens nous paraît impensable. Et pourtant! Une femme et un homme qui connaissent un véritable amour ne s'interrogent pas sur le sens de l'amour, ni même sur son origine. Ils cherchent à manifester leur amour par des gestes, des paroles, des attentions, des sourires, des silences. Pourquoi un homme qui aurait découvert la Vie ne pourrait-il pas ne plus s'interroger sur le sens de la Vie? Pourquoi ne pourrait-il pas, comme Gustav Mahler, écrire : «Qu'est-ce donc qui pense en nous? Qu'est-ce qui agit en nous? Étrange! Quand j'écoute de la musique, même lorsque je dirige, j'entends des réponses bien précises à toutes mes questions; tout est parfaitement clair et certain. Ou plutôt, je me rends parfaitement compte que ces questions n'existent pas»⁶.

⁴ Malraux, *Lazare*.

⁵ Jean Tual, *Le Chemin de diamant*.

⁶ Lettre de Gustav Mahler à Bruno Walter.

Dans *La Condition humaine*, les interrogations sur le sens de la vie étaient omniprésentes, ce qui est normal quand on pense au titre de ce roman et quand on est capable de ne pas y chercher une chronique romancée d'épisodes de la Révolution chinoise. Dans les dernières oeuvres de Malraux, on ne trouve plus de telles interrogations, mais l'expression de "l'émotion fondamentale qu'éprouve l'homme devant la vie"⁷; on trouve surtout cet aveu étonnant fait à un moine bonze : "Je connais votre communion [avec la vie], je l'envie souvent"⁸

Notre civilisation est la première civilisation qui connaisse toutes les réponses qui ont été apporté jusqu'ici aux questions «Qu'est-ce que l'Homme?» et «Quel est le sens de la vie?». Nous connaissons la multiplicité, la variété et les contradictions de toutes ces réponses, qu'elles appartiennent aux croyances religieuses ou aux grands ésotérismes. La connaissance de ces multiples réponses a relativisé chacune des réponses. Pour nos prédécesseurs, une réponse pouvait représenter LA réponse. Pour nous, toute réponse, quelle qu'elle soit, est relative.

Avec humilité, nous devrions être capables de reconnaître que les réponses sont toutes des constructions de l'esprit, des représentations mentales⁹. Avec sagesse, nous devrions nous dire que de nouvelles réponses, si elles apparaissent, seront elles aussi des constructions de l'esprit. Cette sagesse pourrait nous conduire à nous libérer du besoin d'une réponse, à nous libérer de la question du sens.

Tous ceux qui pratiquent des techniques de présence savent qu'elles leur permettent d'arrêter complètement le mental, de s'affranchir, ne serait-ce que quelques instants, du jeu des questions, et d'entrer, ne serait-ce qu'un moment, dans l'état de perception. Dans cet état, ils sont libérés de la question du sens, ils sont libérés du besoin de réponse.

La multiplicité et la totalité des réponses successives que l'homme a apporté à la question «Quel est le sens de la vie?» "incarnent la question plus que la réponse", c'est à dire qu'elles traduisent et expriment mieux la question que la réponse. Après l'avoir noté, Malraux ajoute une idée essentielle. Il montre combien la part de transcendance que possèdent les oeuvres d'art en tant que réponses à la question posée par la mort "se délivre de ses incarnations, mais non du domaine profond où elle s'incarne". Il faut ici faire un effort. Une oeuvre d'art exprime, manifeste, une part de la transcendance qui est en l'homme. Elle l'incarne. Mais cette part de transcendance, ensuite, se délivre de son incarnation. Malraux a réconcilié en lui la transcendance et l'immanence, il a réconcilié en lui l'Orient et l'Occident. Il voit la vie comme le jeu royal d'une transcendance qui s'incarne, qui se manifeste, qui devient ainsi immanente, et d'une immanence qui se libère de son incarnation, qui vit une ascension. La vie est un processus continu d'incarnations et d'ascensions. La Métamorphose en est la Loi.

"La mort est un mystère invincible; la vie un mystère insolite" écrit Malraux à la fin de *L'Homme précaire et la Littérature*. Nous pouvons choisir que notre existence soit ordonnée par le mystère invincible de la mort ou qu'elle le soit par le mystère insolite de la vie. Il semble bien que le surnaturel dans les sociétés traditionnelles ait été orienté

⁷ Malraux, *Discours prononcé à la Fondation Maeght*, Pléiade tome III, p. 885.

⁸ Malraux, *Antimémoires*, Pléiade tome III, p. 442 et 429.

⁹ Y compris celles qui reposent sur une Révélation, car la transcription de cette Révélation est, elle, oeuvre de l'esprit humain.

plutôt vers l'insolite de la vie que vers l'invincibilité de la mort¹⁰. Certaines religions d'Orient, elles aussi, sont plus tournées vers la vie que vers la mort. Les trois religions du Livre, elles, ont fait vivre leurs fidèles dans la crainte de l'au-delà ou, au mieux, dans l'espoir et la conquête d'un au-delà heureux. Elles ont assis leur pouvoir sur la crainte de la mort, ce qui est un surprenant paradoxe quand on croit à la vie éternelle. Ce n'est pas en dévalorisant la vie ici-bas que l'on valorisera la vie là-bas. La vie est une et indivisible.

Le propre de l'insolite est de provoquer la surprise, l'étonnement. L'homme, libéré de la question du sens et orienté par l'insolite de la vie est un homme qui vit dans l'étonnement. Malraux note avec justesse "qu'il n'existe pas de mot français qui donne de la grandeur à : étonnement" et regrette qu'il n'y ait pas d'expression qui lui donne de la stature. Il rappelle, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois que "sans doute la pensée elle-même est fondée sur l'étonnement" et il ajoute tout de suite une remarque capitale : "mais notre civilisation doit trop à la Bible pour qu'un étonnement métaphysique ne soit pas ressenti, au moins par notre inconscient, comme un drame – voire un abandon".

Cette phrase, on le sent, a été travaillée avec art et chacun de ses mots choisis avec soin. Nos esprits formés ou déformés par des millénaires de réponses ne sont plus aptes à s'étonner; ils pensent en fonction des réponses apprises et sont désorientés par l'étonnant. Et si l'étonnement appartient au domaine métaphysique, nos esprits le ressentent comme un drame ou comme un abandon. Ils ne savent pas retrouver la faculté d'étonnement de l'enfant qui n'est satisfait par aucun «parce que», c'est à dire par aucune réponse. Ils ne peuvent entrer dans le royaume de la vie car "nul n'entrera dans mon Royaume s'il ne devient semblable à ces petits enfants".

"Ni l'évolution, ni l'aléatoire n'ont de mystique, de «réalisation métaphysique» et encore moins de prière". L'homme précaire qui vit dans l'aléatoire doit inventer sa prière: Une prière qui fera de l'aléatoire un moyen de communion avec l'insaisissable, qui donnera de la grandeur à l'étonnement et qui célébrera l'insolite de la vie. Pour trouver sa prière, l'homme précaire devra sans doute se souvenir d'une remarque étonnante que Malraux fit un jour à Rogier Stéphane : «Il ne va pas du tout de soi que Dieu, que le personnage appelé Dieu, l'entité appelée Dieu, soit le créateur. Or, par le seul fait qu'on séparerait Dieu de la Création, on commencerait déjà à faire des transformations incroyables»¹¹.

Séparer Dieu de la création choque toutes les habitudes de pensée et toutes les représentations de l'homme occidental. Pourtant plusieurs Traditions le proposent et de nombreuses croyances religieuses séparent la divinité et la création. Comme beaucoup d'autres sociétés anciennes, les Semang de Malacca croient en un être suprême, Kari, qui n'est pas le créateur de la terre et des hommes. En Mésopotamie, Anu, le dieu suprême, n'était pas le créateur qui était Marduk. En Iran prézarathustrien, le dieu céleste Ahura Mazda n'est pas directement le créateur du monde. Dans le Védanta, Nârâyana, l'Etre suprême, n'est pas le créateur qui est Brahmâ. En Grèce, Zeus, dieu de la troisième génération, n'est pas le créateur. Dans le Corpus Herméticum, enfin, Dieu non plus n'est pas le créateur. Finalement, l'assimilation biblique entre Dieu et la création paraît une exception dans l'univers des croyances religieuses.

¹⁰ Voir : Lucien Lévy-Bruhl, *Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive*, P.U.F.

¹¹ Voir : *Le Point* n° 219.

Pour accepter de séparer Dieu de la Création, peut-être faut-il penser aux derniers Sermons de Maître Eckhart : "Dieu opère, mais la Dêité n'opère pas; elle n'a d'ailleurs aucune oeuvre à effectuer... Quand j'arrive à la source de la Dêité, c'est là que Dieu disparaît... Si Dieu est appelé «Dieu», c'est de la volonté des créatures. Ce n'est que lorsque l'âme devint créature qu'elle eut un Dieu...".

Malraux pendant plus de trente ans a médité sur le pouvoir créateur de l'artiste et sur ce qui permet à ce pouvoir de créer des oeuvres qui restent en vie et qui échappent au royaume de la Mort. Dans *L'Intemporel*, il avait écrit : "Aucune foi ne dispense un pouvoir créateur"¹². Toutes les religions en effet ont réservé le pouvoir créateur à leurs dieux et aucune ne l'a dispensé ni au monde, ni à l'homme. Zeus, toujours, veut garder le feu pour son Olympe. À la fin de sa vie, dans *L'Homme précaire*, Malraux souligne que "la création artistique, seule, rivalise avec la Création". Il précise que nous nous trouvons ainsi en face d'un côté d'une Création, avec un C majuscule, et de l'autre d'une création-parallèle qu'il écrit avec des minuscules et un trait d'union. Pour lui, cette création-parallèle est "invincible". Il précise aussi que les oeuvres d'art ne sont ni des objets, ni des créatures. Le substantif «créature» a dû être choisi avec soin. À nous d'en tirer toutes les conséquences. L'homme s'est toujours conçu comme une créature, mais son pouvoir créateur lui permet de créer des oeuvres qui, elles, ne sont pas des créatures, mais des créations invincibles. Le paradoxe paraît insurmontable, à moins d'imaginer qu'un jour une culture et sa civilisation permettent à l'homme de se vivre non pas comme une créature mais comme une création.

Il faudrait que la prière que l'homme précaire doit inventer, soit une création, sinon elle répètera les précédentes. "Mon Dieu délivrez-moi du désir de dieu afin que j'accède à la Dêité"¹³.

Claude Tannery

PS : Aux lecteurs qui voudraient approfondir la pensée de Malraux dans *L'Homme précaire et la Littérature* je peux envoyer par courriel un texte, un peu austère, qui analyse chapitre après chapitre le contenu du livre. Qu'ils m'en fassent la demande à l'adresse tannery@mail.telepac.pt . Je tiens aussi à leur disposition un texte sur la métamorphose et l'aléatoire dans l'oeuvre de Malraux.

¹² Malraux, *L'Intemporel*, p.313.

¹³ Maître Eckhart.

LE CAODAÏSME

Introduction :

Le caodaïsme est certainement une des religions les moins connues en Occident et présente, à l'instar de toute religion, une facette exotérique et une facette ésotérique.

I - Historique :

En 1918, un fonctionnaire de l'administration coloniale française, NGO VAN CHIEU, a une révélation. Il a la vision d'un œil qu'il représente comme étant l'esprit Cao Dai. A l'appui de cette révélation, lui vient la phrase d'ARISTOTE « Dieu est un œil toujours ouvert ». C'est là l'un des liens qui rapprochera le caodaïsme de la Franc-maçonnerie.

En 1924, NGO VAN CHIEU réunit un premier groupe de disciples composés d'amis et de membres d'un cercle de spirites : c'est le premier mouvement caodaïste. Ce mouvement va prendre de l'importance et au fur et à mesure, plusieurs courants doctrinaux vont se développer.

A l'apogée du caodaïsme, l'on se trouvera en face d'un organisme politico-militaire solidement structuré puisque dans certaines régions du Vietnam, il existait une véritable administration caodaïste qui se substituait même à l'administration officielle. La base de cette administration était constituée par une localité de 500 fidèles formant une paroisse, sous la direction d'un dignitaire religieux qui surpasse en autorité, le chef du village. Cette administration caodaïste avait des écoles, la maîtrise de l'état civil et possédait même une milice pour lutter contre le matérialisme vietminh et le colonialisme français.

Ainsi, à la veille des accords de GENEVE en 1954, le caodaïsme s'était développé en véritable pouvoir totalitaire sur ses adeptes, avec à sa tête un « Pape » qui possédait un fief, un état qui profitait de l'anarchie du pouvoir officiel.

Le déclin du caodaïsme aura lieu sous la présidence du Président DIEM, soutenu par les Américains, lesquels considéraient qu'il fallait démanteler les sectes car elles étaient toutes compromises soit avec les Vietminh, soit avec les autorités françaises. Elles représentaient aussi un obstacle à la création d'un gouvernement sudiste, homogène et centralisateur.

Enfin, surtout, les caodaïstes ont été victimes d'une certaine diabolisation et furent incapables de s'unir, refusant le combat.

A l'heure actuelle, sous le régime communiste, le caodaïsme n'a plus d'existence légale mais en réalité, de manière clandestine, le courant de pensée perdure et reprend même de la vigueur.

II - Qu'est-ce que le caodaïsme ?

La particularité du caodaïsme est son syncrétisme et l'on constate ainsi que son panthéon contient toutes les grandes figures de la sagesse orientale et occidentale. Mais ce n'est pas une voie moyenne, une jonction entre l'Est et l'Ouest. En effet, les textes fondateurs montrent que le fondement du caodaïsme est la réconciliation des trois religions les plus communément pratiquées dans la péninsule indochinoise, à savoir le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme : « Le caodaïsme est une religion pour tout l'univers. » a dit un de ses Papes.

L'on constate par ailleurs le rôle marginal du christianisme puisque pratiquement aucun de ses dogmes et points doctrinaux n'ont été retenus. C'est le taoïsme qui domine.

Définition :

Le caodaïsme peut se définir comme étant une greffe sur les éléments taoïstes transmis par voie spirite, du concept bouddhique du salut.

C'est en réalité le concept du manvatara et ses huit stades pour atteindre le grade de Bouddha qui apparaît comme central. Du taoïsme, le caodaïsme empreinte sa tradition chinoise et sa technique d'extase. Le taoïsme affirme en présence de l'invisible, de l'innommable que TAO n'est pas Dieu, c'est le chemin, la voie, c'est une dynamique destructrice et créatrice contre laquelle l'homme ne peut combattre, c'est un concept plus abstrait que Dieu.

L'autre particularité du caodaïsme, c'est le fait d'entrer en contact direct avec les esprits, héritage d'une vieille tradition d'Asie condamnée par l'orthodoxie chrétienne comme étant hérétique.

Le moyen de communication est appelé le OUIJDA, lequel est une sorte de sac à sable au travers duquel se manifeste l'énergie divine. Il n'y a pas réellement de communication avec les morts mais avec les Immortels (Bouddha...) ou parfois, des célébrités disparues comme Victor HUGO. En réalité, ce n'est pas la célébrité en tant que telle qui est déifiée mais en tant que vecteur (ni Dieu, ni prophète). Ainsi, Victor HUGO était-il un spirite reconnu au travers duquel l'énergie divine peut se manifester. De même, il peut s'agir d'une matérialisation de la théorie des âmes de groupe, théorie aux termes de laquelle il est possible de passer par un vecteur connu pour atteindre une autre âme du même groupe. Il n'est même pas certain en réalité que ce soit vraiment le personnage qui est concerné.

L'autre explication de cette déification d'un personnage célèbre français est plus prosaïque : il pourrait s'agir de s'attirer les sympathies de l'administration française et de l'empêcher de fouiner plus avant.

Il convient de préciser que dans ce cadre, le spiritisme n'est qu'un moyen de communication et non, une finalité.

Le Panthéon caodaïste semble très hétérogène au premier abord mais en réalité, s'y retrouvent essentiellement Bouddha et les divinités taoïstes. La divinité principale est CAO DAI TIEN ONG, le divin palais. Comme s'agissant du temple céleste de la Franc-Maçonnerie, le palais est synonyme d'immensité et de transcendance de ce Dieu. Il n'y a pas de représentation anthropomorphique : son invocation se fait par les 3 premières lettres de l'alphabet vietnamien A A A. Il est l'être suprême tout comme la lettre G des Francs-maçons, symbolise l'absolu, l'origine.

La Théologie essentielle de la religion est résumée dans son nom complet : « Grande voie de la 3^{ème} amnistie ». La signification de cette doctrine est à rapprocher de celle du bouddhisme : pour atteindre l'avènement, le bouddhisme reconnaît huit stades, les huit stades du manvatara. Pour le caodaïsme, un certain nombre d'âmes atteignent l'avènement par le taoïsme, d'autres par le bouddhisme et le caodaïsme représenterait la troisième voie. Le caodaïsme prônant le contact direct de l'homme et de Dieu, chaque individu doit atteindre un avènement personnel pour pouvoir entrer en contact avec Dieu.

L'enfer n'est pas un concept caodaïste car toutes les fautes sont expiées sur Terre, du vivant de l'individu.

La conception de Dieu est celui d'un Dieu unique, omniprésent, omnipotent, entouré d'esprits supérieurs.

L'univers des caodaïstes est composé de 36 cieux, 3000 mondes, 72 terres.

L'évolution de chaque individu suit les stades suivants qui sont ceux du manvatara : minéral, végétal, animal, humain (à mi-chemin de l'évolution, donc), génie, saint, immortel et bouddha.

Le caodaïsme divise l'âme en trois éléments :

- Le Tinh : c'est le corps, l'essence de toutes les matières.
- Le Khi : c'est l'énergie vitale, l'esprit.
- Le Than : c'est le principe intelligent, l'âme.

Les êtres sont divisés en 3 familles :

- Les êtres originels qui font déjà partie du « Pays des bienheureux » mais qui ont demandé à se réincarner pour servir de guides à ceux qui cherchent la Voie de la Connaissance.
- Les êtres en cours d'évolution qui doivent passer les huit grades pour devenir un bouddha.
- Les êtres démoniaques : totalement sous l'emprise du mal mais le caodaïsme leur permet de se « rattraper » et de retourner au père pour recommencer un chemin d'évolution.

III - L'organisation et la pratique quotidienne :

Le Clergé :

Il existe deux catégories d'adeptes :

- Ceux qui pratiquent le culte quotidiennement et obéissent aux règles de conduite.
- Ceux qui vouent leur vie à la religion.

La Direction de la religion :

- Le CUU TRUONG DA est le corps exécutif avec à sa tête, le Pape, suivi des archevêques, évêques, prêtres et adeptes.
- Le HIEP THIEN DAI est le corps législatif. Il représente l'union du temporel et du spirituel. A sa tête, se trouve le HO PHAP qui est en réalité le véritable détenteur du pouvoir, entourés de ses cardinaux légistes.

Il existe également un 3^{ème} organe plus contesté, le Temple de la direction spirituelle, œuvre qui s'occupe des déshérités.

Le Clergé féminin :

Le caodaïsme comprend un collège féminin. Par contre, les dignitaires du collège féminin sont formés par le pape. L'on peut dès lors s'interroger sur la mise en pratique du principe de contact direct avec Dieu puisque les hommes sont sensés être formés par le CAO DAI lui-même. De même, elles dépendent d'une cardinale qui est elle-même sous les ordres des cardinaux légistes du Pape et il n'y a pas de femmes dans cette fonction. La raison avancée est que le HO PHAP, en tant que maître divin, doit faire le lien entre le ciel et la terre, le yin et le yang : or quand le yang domine, tout vit alors que lorsque c'est le yin, tout meurt : « Vous les hommes, vous représentez le yang et vous les femmes, vous représentez le yin . ».

La tenue :

Le caodaïsme comprenant trois sections, les tenues comprennent trois couleurs distinctes :

- Le jaune représente la révélation et l'aspect bouddhiste.
- Le rouge représente l'amour du divin et l'aspect confucianiste.
- Le bleu ou le blanc représentent la manifestation de la connaissance et l'aspect taoïste.

Les adeptes, eux, sont habillés en blanc tandis que le Pape, également en tenue blanche, porte trois insignes : l'éventail d'extériorisation, l'épée de l'élévation et le plumeau de la sanctification, lesquels sont des symboles distinctifs des supérieurs du spirituel et du temporel du HIEP THIEN DAI. La coiffe comporte cinq tours qui évoquent les cinq anciennes branches de la religion : culte des génies, confucianisme, christianisme, taoïsme et bouddhisme. La coiffe est octogonale comme les huit étapes du manvatara, avec au milieu, le svastika avec l'œil divin.

Les règles :

Il existe cinq interdictions :

- Ne pas tuer les êtres vivants car ils sont tous d'essence divine.
- Ne pas être cupide car la cupidité dénature tous les sentiments dans le cœur de l'homme.
- Ne pas mener grande chère : les âmes, pour atteindre la sphère céleste, doivent être planifiées. Or, l'alcool ou la chair animale est porteur d'énergie négative, obstacle à la purification mystique de l'âme.
- Ne pas commettre d'actes de luxure car ils seraient facteurs d'un grand nombre d'êtres vivants contenus dans le sang.
- Ne pas pécher en parole pour ne pas dire de mauvaises paroles.

La prière :

Elle obéit à quatre temps : six heures, midi, dix-huit heures, minuit. L'adepte brûle de l'encens, dit les prières, les cantiques à Dieu, les trois cantiques pour les trois saints.

Les objets culturels au milieu de l'autel :

Sur l'autel caodaïste se trouvent une lampe en verre sphérique symbolisant le Monde universel et l'âme universelle : c'est la forme non manifestée de Dieu à l'origine des âges, une essence mâle et une essence femelle, symbolisées par 2 feux allumés.

Catherine Ho-Thanh

QUATRE RITUELS ROSICRUCIENS :

ZELATOR, THEORICUS, PRACTICUS & PHILOSOPHUS

par Robert Vanloo

oOo

INTRODUCTION

Nous poursuivons ici notre étude de l'histoire du rosicrucianisme et de ses *résurgences* modernes, en publiant la traduction intégrale de quatre rituels préparés entre 1881 et 1883 par l'Américain Charles E. Meyer (1839-1908).

Rappelons que c'est en 1866 que fut fondé en Angleterre sous l'instigation de Robert Wenworth Little - un employé au Freemason's Hall de Londres, qui aurait découvert sur place un ancien manuscrit Rose-Croix - un nouveau mouvement rosicrucien auquel fut donné le nom de **Societas Rosicruciana in Anglia** (S.R.I.A.). Vers 1880, la S.R.I.A. anglaise accorda une patente pour la création aux Etats-Unis d'une branche portant le nom de **Societas Rosicruciana in America**, dont Charles E. Meyer devint le premier Mage Suprême. Afin d'éviter la confusion avec la S.R.I.A. anglaise, Meyer rebaptisa peu après son organisation en **Societas Rosicruciana Republicae Americae**.

Cette société rosicrucienne d'outre-Atlantique existe toujours aujourd'hui, où elle porte maintenant le nom de **Societas Rosicruciana in Civitatibus Foederatis** (S.C.R.I.F.). Comme pour la S.R.I.A., son accès est exclusivement réservé aux francs-maçons ¹.

Le rituel du premier degré (Zelator) est fort similaire à celui qui était déjà en usage dans les différents collèges de la SRIA. Par contre, ceux des degrés suivants (Theoricus, Practicus & Philosophus) présentent des différences notables avec les rituels utilisés jusque là, ce qui

¹ Voir pour détails <http://www.yorkrite.com/thcmsricf/MSRICF.htm>. Ces rituels ont été réédités il y a quelques années par *Kessinger Publishing*.

justifia leur publication en 1939 dans *The Rose Petal*, organe du New Jersey College de la S.C.R.I.F.

Il est possible que ces rituels aient pu inspirer sur certains points ceux d'autres mouvements ultérieurs se réclamant également de la Rose-Croix, qu'il s'agisse de la Golden Dawn (RR et AC), de l'O.T.O., de l'A.M.O.R.C. ou du B.O.T.A.

oOo

PREMIER DEGRE

- ZELATOR -

PREMIERE PARTIE

(Couleur écarlate)

L'Aspirant, qui se trouve dans la salle de réception, est en habit de ville, mais découvert. Sur la tête et le visage, il porte un voile léger de couleur écarlate. Le Conducteur des Novices porte une robe noire avec un capuchon sur la tête, et après avoir saisi l'Aspirant par le bras gauche se rend près du portail qui mène du porche vers le temple sacré ; à cet instant les deux Hérauts se tiennent de chaque côté de l'entrée.

Conducteur des Novices : Je désire aller vers l'Autel de Dieu.

Le Premier Héraut, qui attend à l'entrée, dit :

Premier Héraut : Vers Dieu qui apporte la joie à nos cœurs.

L'entrée de l'Aspirant dans le temple sacré se fait selon l'ordre suivant :

Premier Héraut	Deuxième Héraut
Conducteur des Novices	Aspirant
Porte-Flambeau	

Cinq tours sont faits dans le temple sacré, dans le sens de la course du soleil, tandis que les fraters et les officiers sont debout et que l'hymne suivant est chanté :

ODE

*Avant que Dieu fut commença l'Univers, toute la matière reposait en un
amas informe
En elle se trouvait un grand désordre, aucun rayon n'émanait de la
lumière,
Et l'obscurité régnait parmi cette confusion totale ;*

*Puis Dieu apparut, ses éclairs déchirèrent le ciel, et il fit se dresser les éléments,
Dans l'Air il accrocha en suspension le Monde et il étendit par-dessus les cieux azurés ;
Des Etoiles dans le ciel assurèrent le mouvement, et au centre fut fixé le Soleil.*

*Puis il constitua l'homme à partir de la poussière, lui donna une âme vivante,
Soumit toutes choses à sa volonté, le fit maître de tout,
Et pourtant l'homme se montra ingrat envers les cieux, et fut chassé de l'Eden.*

*De là vinrent tous nos maux, et l'humanité ne put trouver la paix,
Jusqu'à ce que les Rosicruciens paraissent et forment ici un nouvel Eden :
Où la joie règne à jamais et l'innocence première règne à nouveau.*

*Ici coulent des sources de cristal, ici rien de vil ne peut pénétrer,
L'Arbre de la Connaissance pousse en ce lieu, nous en goûtons les fruits, ignorant le péché,
Pendant qu'une douce amitié prévaut, et que les Anges gardiens nous protègent alentour.*

A la fin de l'ode, la procession s'arrête devant le Suffragant à l'Ouest :

Suffragant : Mon frère Conducteur des Novices, que souhaite cet Aspirant ?

Conducteur des Novices : Il désire aller de l'obscurité vers la pure lumière de la connaissance, afin d'apprendre les secrets et la Doctrine de la Nature, et apprendre à connaître les merveilleux principes par lesquels l'Univers est gouverné.

Suffragant : Mon frère, ton désir est louable, mais nous sommes des mortels comme toi ; pourquoi venir ici ?

Conducteur des Novices : L'Aspirant considère en effet que beaucoup de grandes vertus sont pratiquées dans l'Ordre, et que les siècles ont enrichi l'héritage de vos connaissances. Il désire être admis.

Suffragant : Nous reconnaissons ta foi, mais devons te rappeler que le chemin vers la connaissance est long, et que la vie de l'homme est courte ; également, rappelle-toi bien que ce que le cœur souhaite ne s'accomplit pas toujours. Ne place pas trop d'espoir dans notre Ordre. Notre but est la vérité, notre désir d'être humble, notre étude d'être sage. Le Rose-Croix laisse au monde la richesse, les honneurs et le pouvoir, ainsi que le plaisir et la paresse à la brute. Nous nous consacrons seulement à ce qui pur et vertueux, et nous incitons chacun à chercher la sagesse. Nos objectifs sont l'entraide fraternelle et l'encouragement à résoudre le grand problème de la vie, l'avancement des sciences, la propagation de la vérité et la diffusion de cette glorieuse affirmation « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté » (cette affirmation peut être psalmodiée). Mon frère, nous avons la preuve de ta foi, mais je demande que la preuve de ton zèle soit maintenant établie.

Conducteur des novices : L'Aspirant me demande de dire en son nom qu'il est vraiment ignorant de Dieu, de la Nature et de lui-même ; qu'il est entouré par les ténèbres et que son esprit est dans le doute ; que sa quête est juste et sincère. Il est de son désir ardent d'être admis.

Suffragant : Tu as parlé sagement. Un cœur courageux peut chercher tout ce qui est le plus pur. Le zèle vers un but élevé est des plus louables, et grâce à cela la foi peut soulever des montagnes. Prépare-toi à subir les premières épreuves requises par notre Ordre.

Que l'Aspirant soit conduit vers le Portail de la Vie pour y subir les premières épreuves relatives aux secrets fondamentaux de la Nature et de la Vérité.

L'Aspirant, avec les assistants, se dirige vers le Nord, puis en direction du Sud vers le Premier Ancien, qui lui place une petite quantité de terre purifiée sur les lèvres.

Premier Ancien : Et la voix du Premier Ancien se fit entendre qui disait « Ecoute bien, Aspirant. La Mort est le Portail de la Vie, n'aie pas peur de le franchir, car dans la poussière se trouve la semence d'Immortalité. »

Je te révèle le mot de passe, IMMORTALITE.

Il est demandé à l'Aspirant de placer la main droite sur son cœur. celui-ci est ensuite conduit vers le Sud, puis à nouveau par le Nord en face du Deuxième Ancien, qui agite deux ou trois fois un éventail afin que l'Aspirant puisse sentir le mouvement de l'air.

Deuxième Ancien : **Et la voix du Deuxième Ancien se fit entendre qui disait « Regarde, l'Air que nous respirons est rempli de mystères ; mais l'amour de Dieu surpasse toutes choses, visibles ou invisibles, tandis que l'Espoir constitue l'héritage de l'homme sur la Terre. »**

Je te révèle le mot de passe, ESPOIR.

Il est demandé à l'Aspirant de placer la main droite comme précédemment. Celui-ci est ensuite conduit vers le Nord et, en tournant, vers le Sud devant le Troisième Ancien, qui l'asperge d'eau pure.

Troisième Ancien : **Et la voix du Troisième Ancien se fit entendre qui disait « Approchons de la Maison de la sanctification avec des mains propres et un cœur pur, car notre Force réside dans la Toute-puissante Divinité. »**

Je te révèle le mot de passe, FORCE.

Il est demandé à l'Aspirant de placer la main droite comme précédemment. Celui-ci est ensuite conduit vers le Nord et en tournant, vers le Sud, devant le Quatrième Ancien, qui fait ressentir à l'Aspirant la chaleur d'une flamme.

Quatrième Ancien : **Et la voix du Quatrième Ancien se fit entendre qui disait « Entrons dans le Temple de la Perfection et ne reculons pas devant l'épreuve du Feu, car la colère de Celui qui est Saint ne consume que l'impie et l'impénitent. »**

Je te révèle le mot de passe, VERTU.

Ces quatre mots de passe des Anciens forment l'aphorisme L'IMMORTEL ESPOIR FORCE LA VERTU, les initiales étant I :.E :.F :.V :.

L'Aspirant place la main sur son cœur lorsqu'est prononcé le mot VERTU ; il s'incline quand il entend l'aphorisme I :.E :.F :.V :., qu'il est prié de répéter.

L'Aspirant continue vers le Nord avec ses compagnons, et toujours en tournant vers le Sud jusqu'à ce qu'il se trouve face à l'Officiant, mais du côté Ouest de l'autel.

Officiant : Mon frère, les épreuves par lesquelles tu es passé avec succès sont les premières, mais en elles se trouvent beaucoup de secrets, qui te seront transmis par la suite. Dans les temps anciens, la connaissance des choses les plus élevées n'était révélée qu'après une préparation spécifique de l'Aspirant, consistant en la purification par la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu, et après que l'Aspirant ait montré des signes évidents de moralité, de vertu, prudence et zèle. Ayant progressé au mieux jusqu'ici, es-tu prêt à nous assurer de ta bonne foi par un

SERMENT DE FIDELITE

puisque des vœux ne sont pas exigés des membres de ce Degré ?

Aspirant : Je suis prêt.

Officiant : Place la main sur ton cœur. Affirmes-tu sur l'honneur que tu ne révéleras jamais le cérémonial Secret de notre Cercle Mystique à moins que le Mage Suprême ne t'y autorise, et même dans ce cas seulement en stricte conformité avec nos Règles et Ordonnances ?

Aspirant : Je l'affirme.

Officiant : Affirmes-tu sur l'honneur ne jamais t'intéresser ou entrer en relation avec un autre Collège Rosicrucien, si ce n'est celui dans lequel tu es maintenant admis, sans obtenir au préalable l'accord du Mage Suprême ?

Aspirant : Je l'affirme.

Officiant : Affirmes-tu sur l'honneur vouer spontanément obéissance à tes Officiers supérieurs en ce qui concerne les affaires en relation avec l'Ordre, et être prêt à assister et défendre tes frères de la Rose-Croix lorsque cela s'avérera nécessaire ?

Aspirant : Je l'affirme.

Officiant : Mes frères, acceptez-vous que l'Aspirant continue ?

Les frères croisent les bras sur la poitrine en signe d'approbation.

Officiant : Que l'Aspirant s'agenouille devant l'Autel. Mes frères, en tant que véritables rosicruciens, veuillez vous agenouiller devant Celui qui nous a donné naissance. Agenouillons-nous pour cette

PRIERE

Nous implorons Ta bénédiction et Tes gracieux conseils, O Seigneur Dieu, Père Tout-Puissant, Créateur de la Lumière et de la Vérité, au nom de Ton serviteur, qui aspire à mieux Te connaître, ainsi que Tes œuvres merveilleuses, afin que Ta Gloire puisse être magnifiée. Promet de l'illuminer de la LUMIERE de Ta Sagesse ; purifie-le et sanctifie-le afin que, rendu digne de ce lieu où nous nous efforçons de Te comprendre et Te glorifier, il puisse être capable de partager un véritable Espoir, de justes conseils et profiter de Ta Sainte Doctrine. Amen.

Les frères forment maintenant, sans bruit, le Cercle Mystique autour de l'Autel et de l'Aspirant, qui est toujours agenouillé, pendant que le Suffragant lit ce qui suit :

Suffragant : « Au commencement était le Monde, et le Monde était avec Dieu, et la Parole était Dieu.

Il en était ainsi au commencement avec Dieu.

Toutes choses furent faites par Lui ; et sans Lui rien n'aurait été fait de ce qui fut fait.

En lui résidait la Vie, et la Vie constituait la Lumière pour les hommes.

Et la Lumière brillait dans l'obscurité et l'obscurité ne le comprenait pas. »

Le rideau à l'Est est tiré, dévoilant l'Adeptes Principal devant une table couverte de blanc, sur laquelle brûlent 33 bougies ; devant se trouve un Autel (petit) avec de l'encens qui brûle ; et par-dessus est suspendue une Etoile à 5 branches (avec une pointe en haut). L'Aspirant est prié de se lever devant l'Autel sur lequel se trouve une

Rose-Croix, avec les lettres I.N.R.I. au-dessus de la Rose, au moment où l'Officiant le lui indique, comme suit :

Officiant : Lève-toi, mon frère, et reçois la Lumière de notre Cercle Mystique.

Le Conducteur enlève le voile recouvrant l'Aspirant, tandis que les frères tapent trois fois des bras sur leur poitrine.

Adeptes Principaux : Que la Lumière du Seigneur soit avec toi !

Officiant : Et avec ton Esprit.

Vénéré frère, ayant retrouvé une vue plus parfaite, tu découvres devant toi l'Autel sur lequel se trouve la Rose posée sur la Croix, qui nous rappelle la vie sans tâches de Celui qui fut, comme nous le pensons, la Gloire Manifestée de Dieu. Regarde les initiales du Nom et du Titre Sacrés qui furent tracés en lettres de feu sur la Croix du Rédempteur. Conserve précieusement dans ton cœur le souvenir du Mot I.N.R.I., *Jesus Nazareus Rex Judaeorum*. N'oublie pas que pendant 33 années il a travaillé sur terre dans la docilité et l'humilité, une période qui est représentée par les 33 luminaires à l'Est. La Rose, mon frère, se rapporte à la beauté et à la grandeur de Sa Résurrection des morts, et représente la gloire éternelle de la Rose de Sharon, *Ego sum Rosae Sharonus, et Lilium Convallium*. L'Etoile à 5 branches au-dessus de l'Est, symbolisée par les 5 périples que tu viens de faire autour de ce Lieu Secret, nous rappelle les 5 points de félicité qui sont : (1) accompagner nos frères, (2) intercéder pour eux, (3) les aimer, (4) les assister, et (5) prier pour eux, de telle façon à leur être unis par le cœur et l'esprit. L'Encens, qui s'élève en volutes vers l'Etoile lumineuse, est un symbole de la prière qui conduit vers le Trône de Dieu. Ton passage devant les 4 Anciens lors d'une course serpentine comporte une allusion mystique, car tu étais à la recherche de la Sagesse. Puisses-tu être aussi sage qu'un Serpent. Dans ton apprentissage de la Sagesse, cherche à obéir à la Loi, car tous ses chemins apportent la paix.

Le Conducteur du Novice fait revêtir à l'Aspirant une robe cramoisie, pendant que l'Officiant dit :

Officiant : Reçois et revêt cette robe cramoisie en témoignage de ton courage, de ton zèle et du dévouement que tu as promis à l'Ordre Rosicrucien. Que l'Aspirant soit placé dans le Cercle Mystique et se joigne à nous pour répéter les initiales du Mot Mystique I.N.R.I.

Le Cercle Mystique est formé, auquel se joint l'Aspirant.

Officiant : Chers frères et fraters, je déclare le Cercle Mystique parfait et la Chaine d'Union close.

Les frères croisent les bras en se battant la poitrine. L'Aspirant est conduit à l'intérieur du Cercle et s'agenouille, tandis que l'Officiant, le Suffragant et les 4 Anciens posent leurs mains sur la tête de l'Aspirant ; l'Adepté Principal dit alors :

Adepté Principal : Nous t'acceptons, mon frère, en tant que Zélateur et un des « huit ». Tu peux te retirer du Porche de Réflexion, et quand tu souhaiteras y revenir, il te faudra placer ton nom sur un morceau de papier blanc sous forme de triangle, en y ajoutant les Initiales Mystiques qui se trouvent sur l'Autel, et le produire à l'Acolyte qui se tient à l'entrée.

L'Aspirant est mené vers l'entrée, et tous retournent à leur station sauf le Conducteur des Novices. Le Conducteur, dans la Chambre de préparation, indique à l'Aspirant que le fait, pour lui, de préparer le papier qui lui a été demandé, démontre une réflexion suffisante de sa part, et son désir véritable de recevoir une plus grande lumière.

- FIN DE LA PREMIERE PARTIE -

DEUXIEME PARTIE

Le temple est arrangé comme précédemment, sauf que 3 luminaires sont allumés sur la table à l'Est, et que la Rose-Croix a été déplacée de l'autel vers le centre de cette table. Le Conducteur est en noir, le Zelator en cramoisi. L'Aspirant et le Conducteur s'approchent de l'Acolyte près du porche, et montrent le papier triangulaire, d'où suit une batterie de 4 coups. Le Gardien des Cavernes ouvre la porte en vue de recevoir le papier et, se tournant vers le Suffragant, dit :

Gardien : Très Vénérable Suffragant, l'Elu désire être admis à nouveau dans le Cercle Mystique.

Suffragant : Demande-lui d'avancer selon la forme prescrite et de montrer le Signe Mystique.

Gardien : Avance vers moi selon la forme prescrite et montre le Geste Mystique d'admission.

L'Aspirant, comme cela lui a été prescrit à l'avance par le Conducteur, avance de 4 pas, mettant à chaque fois la main sur le cœur, et se courbe au dernier pas ; puis il remet au Gardien le document mystique. La porte est fermée et le Gardien poursuit :

Gardien : Très Vénérable Suffragant, j'ai reçu l'Aspirant selon le Signe. Il a médité sur les préceptes préliminaires de notre Ordre, et implore humblement d'être réadmis.

Suffragant : Que désire-t-il ?

Gardien : Etre instruit.

Suffragant : Il l'a déjà été ; que cherche-t-il encore ?

Gardien : Une plus grande connaissance.

Suffragant : Fais-le entrer jusqu'au centre de ce Temple Sacré selon les 4 pas de Sagesse.

L'Aspirant fait les 4 pas lorsqu'il est près du centre du temple, plaçant à chaque fois la main sur le cœur et finalement en s'inclinant

Officiant : **Mon frère, d'où viens-tu ?**

Conducteur : **D'une terre de pénombre, où les bénédictions de la connaissance pénètrent rarement.**

Officiant : **Où te tiens-tu en ce moment ?**

Conducteur : **Dans les profondeurs de la Terre, les bras étendus vers le Nord et vers le Sud.**

L'Aspirant se tient tel un crucifié, ainsi qu'il lui a été demandé.

Et mon désir est d'approcher l'Est radieux et de me réjouir dans la Lumière parfaite.

Officiant : **Tu as reçu une bonne inspiration, mon frère. J'approuve ton zèle et t'en félicite, mais ton progrès vers le but de la Vérité doit être lent et progressif car les mystères de la Nature ne peuvent être dévoilés à tous ceux qui recherchent son Sanctuaire, mais uniquement à ceux qui ont une véritable foi et aux humbles, bien que zélés en esprit.**

Je vais maintenant te révéler les modes de reconnaissance concernant ce degré de Zelator.

Signe

L'Ancien signe du Rosicrucien consiste de la façon suivante : main D :. sur le cœur, et main G :. sur celle-ci se croisant à hauteur des poignets. Le signe de Croix correspond au mot LVX (lux) car il reproduit en même temps les 3 lettres dont LVX est composé.

Geste et mot de Passe

Bras D :. sur la poitrine. L'antagoniste forme une croix avec son bras G :. Le mot LVX (qui signifie « Lumière ») n'est pas murmuré, mais tracé avec les doigts.

Mot Sacré

I :.N :.R :.I :. représente le Soleil Eternel, la véritable Lumière du Monde, et la Gloire du Père.

Batterie

Cinq (•-•-•-•-•)

Tu vas maintenant te rendre vers le Suffragant à l'Ouest, et écouter attentivement le récit historique de notre Ordre. Puis tu reviendras vers moi pour l'instruction finale.

L'Aspirant est mené vers le Suffragant qui le fait asseoir.

Suffragant : En t'instruisant dans notre présent système d'Ethique et de Métaphysique générale, nous adhérons pleinement aux anciens Mythes et Légendes concernant la Société Rosicrucienne, et par conséquent nous t'introduisons aux règles, usages et façons de vivre de ces Philosophes, ainsi qu'à la disposition de leur Lieu de Vie, car ceci est essentiel en ce moment pour que tu puisses pleinement apprécier ce dont il s'agit. Ecoute !

Récit historique

Enfouies dans les profondeurs de la solitude, éloignées de la vue et du bruit de l'agitation humaine, faites à la fois de blocs taillés et de pierres brutes, le tout précisément et soigneusement ajusté, se trouvaient ainsi trois Salles proches et communicantes, pourtant d'égale dimension ; si habilement et sérieusement faites, et inertes dans leur structure et leurs abords, que le monde extérieur ne pouvait connaître leur existence ; seul le roulement du tonnerre, ou les cris des Myriades pouvaient trouver un écho en ces lieux souterrains.

Une Salle abritait un Laboratoire général avec une section à part pour les fonctions domestiques, muni d'un ingénieux système semblable à celui des hottes filtrantes pour masquer l'évacuation des fumées et des gaz vers le monde extérieur. Ce Logement était longiligne et de grande taille ; tandis que le Second, également de forme rectangulaire, était séparé du reste, ne contenant que des couches dures, ainsi que de simples tables pour des repas frugaux. A l'opposé, de l'autre côté du Laboratoire Principal et s'ouvrant sur lui, mais avec des marches vers le

bas, se trouvait la troisième Salle la plus grande, avec un toit de structure brute s'élevant en pointe, utilisé comme cellule de retraite et comme Chapelle. Au centre se trouvaient, à intervalles réguliers, 4 tables de forme cubique utilisées pour le travail, avec des sièges en pierre, et très haut au centre du toit était suspendue une lampe merveilleuse dont la flamme radieuse était pareille à la lumière rosée d'un coucher de soleil estival, intensément dorée, illuminant tout l'espace, ne nécessitant aucun entretien et inépuisable. Bien au-dessus, dans les arêtes de la voûte, se trouvait une Croix noire et blanche, mais massive, adroitement sculptée dans le marbre. En ces lieux silencieux et sacrés, personne n'était autorisé à entrer si ce n'est les Adeptes, le Magister Templi et le Magus, uniquement lors de la prière quotidienne du matin et du soir, au moment du rassemblement pour l'adoration silencieuse, ou bien à l'occasion de la réception des Aspirants, ou pendant l'Assemblée Annuelle. Ces Salles isolées constituaient la résidence des 36 de la Fraternité Rosicrucienne – ni plus, ni moins – qui seuls pouvaient occuper ces Salles construites dans le rocher ; tous les autres étaient astreints à suivre l'enseignement et devaient s'occuper du service. Une fois le bref séjour de ceux-ci terminé, le Magus choisissait à nouveau parmi ce nombre ceux qui allaient partir servir l'humanité, et les 36 qui resteraient. Ainsi s'écoulaient les années dans ces mystérieuses Cavernes avec le pilon, le mortier, l'alambic, le creuset et la forge ; le nitre, la résine, la roselite et divers sulfates d'étrange composition ; des instruments et des tables astronomiques. Tout cela en vue de l'étude abstruse d'analyses et de synthèses devant permettre la conquête de tout ce qui est possible ; la réduction ou l'annihilation de la souffrance et des manquements dans l'organisme ; la régénération de l'homme, et l'obtention du solvant universel, ou Menstrum Universale, servant à enlever toute trace de maladie dans l'organisme humain, renouvelant ainsi la vie, la transmutation des métaux basiques en métaux supérieurs, ou l'élévation du Divin en l'Homme.

Deux fois la cloche au battant en fer avait retenti à travers les rochers, enlevant les moines à leurs songes et leurs devoirs, proclamant la trouvaille de quelque secret potentiel. Une fois cela concernait la résolution du Mystère de la transmutation de métaux de base ou d'alliages en Argent, et puis ensuite en Or précieux, mais sans qu'il soit possible que ceux-ci soit utilisés pour le confort et le luxe.

Cependant le plus grand secret restait caché, la prolongation, la régénération de la vie animale. La mort attendait celui qui sonnerait le tocsin, à l'exception de celui dont l'habileté aurait permis de résoudre un des quatre problèmes : Premièrement, la régénération de la lampe

éternelle ; Deuxièmement, la transmutation en Argent ; Troisièmement, la transmutation en Or ; et Quatrièmement, la découverte de l'Elixir Vitae.

Concernant ce dernier, le Signor Gualdi, un Magister Templi, avait longuement recherché chaque jour la solution finale ; il ne doutait pas qu'il y arriverait bientôt, et son assurance avait pénétré l'esprit de ses compagnons. Il aspirait à faire retentir la cloche et faire tressaillir son âme. En lettres de feu, il avait écrit cet aphorisme, *Ignis Nitrum Roris Invenitur*, « par le Feu le Nitre de la Rosée est extrait » et cela devait être sa solution.

Toute la nature dormait, les moines fatigués – à l'exception d'un seul – étaient partis se reposer, même les feux de la forge sommeillaient, lorsqu'à l'heure fatidique, l'entrepreneur Gualdi quitta son siège de pierre dans la chapelle brillante du rocher, et en criant Eureka, fit résonner la cloche d'un son non-terrestre, dont l'écho traversa la roche. Cela cessa soudainement dès lors qu'un moine puis l'autre se rendirent vers la Pièce Sacrée sans voir ni rien rencontrer, si ce n'est l'écho de la cloche qui continuait encore de se perpétuer.

Sur la table-autel au centre étaient ouverts les livres de Gualdi, avec à côté un vaisseau contenant le nitre et un creuset partiellement rempli d'or en solution. Un peu plus loin on découvrit sur le sol un Gualdi vaincu, tenant encore le battant de la cloche.

Dirige-toi maintenant vers l'Officiant.

L'Aspirant est conduit vers l'Officiant par le Nord.

Officiant : Ici, à présent, il faut nous reposer, mais nous ne pouvons quitter ce sujet sans que tu aies la possibilité d'enlever de ton esprit de fausses notions éventuelles quant aux Rosicruciens.

La Société ou Fraternité Rosicrucienne a souvent été mal représentée et beaucoup d'étudiants en ont subi le préjudice. L'intelligence devrait toujours prévaloir, mais l'ignorance pernicieuse s'est perpétuée sans qu'aucun ne recherche vraiment la vérité. L'ignorance, les préjugés, l'envie et la vanité se sont emparés de l'esprit des critiques et des historiens ; pourtant les doctrines uniques et attractives sur la Rose ont intéressé dès le XVII^e siècle, même si la Société avait déjà vu le jour à la fin du XV^e siècle.

La vie des Rosicruciens eut souvent un caractère fort dramatique. La branche pratique de la Société était en charge des Alchimistes

et des Hermétistes, qui tout en affirmant avec raison leur capacité à transmuier les métaux en Or et en Argent s'intéressaient également aux pouvoirs de l'âme et de l'esprit, et non pas aux richesses, comme cela est le but de tous les vrais philosophes. Le vrai philosophe ne recherche pas la pompe, l'éclat, la splendeur ou le luxe, car il a été éduqué dans une sphère plus élevée et il est conscient de la nature transitoire des choses. Il considère les biens, l'honneur, la situation et l'argent comme insignifiants ; il pousse son âme en quête du Surnaturel à travailler dans une lumière aimante et à propager de saintes pensées en tant que biens célestes les plus précieux.

La grandeur du monde s'effondre devant l'élévation de l'intelligence ; le monde physique perd de l'importance et le vrai philosophe se sent plus proche des hôtes angéliques. Il s'intéresse aux royaumes invisibles et à ce qu'il a pu entrevoir des gloires immortelles lors de ses rêves magiques. Il vit dans une atmosphère de musique céleste, son âme demeurant en harmonie avec les désirs de son esprit.

Le souhait le plus cher des Rosicruciens était de traverser ce monde sans être remarqué ni contesté, mais ils ont toujours été prêts à agir au mieux quand ils le pouvaient le faire, sans révéler leur identité.

Maintenant, frater Zelator, que tu as passé les cérémonies prescrites par notre Cérémonial, et après que tu te sois agenouillé devant l'Autel de Lumière, il est permis de te joindre aux travaux mystiques de ce degré.

Ce privilège n'est conféré qu'à ceux qui sont suffisamment discrets et dignes pour recevoir en toute confiance les révélations de la Théosophie et de la Science Hermétique. Lors de notre cérémonie, il est possible que tu aies remarqué une similitude avec un certain rite pratiqué lors des Anciens Mystères. C'est ainsi que nous espérons mener l'Aspirant sincère vers les royaumes élevés de la Vérité intellectuelle et à la connaissance de l'Eternité. L'origine de notre philosophie remonte au plus lointain passé, elle a été soutenue par des Sages et des Mages en une grande procession spirituelle d'instructeurs venus éclairer le chemin vers la Sagesse. Ces hommes dignes et sages furent les hérauts de nos principes, ils allumèrent leurs lampes à ce même Feu Sacré qui nous réjouit aujourd'hui. Ne sois pas effrayé parce que le chemin semble long et si l'âme se fatigue, mais travaille pour avancer vers les plus hauts plans de Sagesse. La vie elle-même est représentée dans cette cérémonie

d'ouverture, et le serpent dans sa course, en vérité divinement dirigée, est celle des Hommes Sages en quête de Vérité. Des difficultés et des dangers peuvent troubler la vision mentale, et même si des obstacles se présentent dans les affaires de ce monde, rappelons-nous toujours, cependant, que la Connaissance est Pouvoir et que la source de toute Sagesse nous guidera dans nos pas peu assurés au cours de ce voyage qui mène à la Vie Eternelle.

Batterie de trois, afin que tous se lèvent.

Sois prêt à dire, comme les martyrs d'autrefois, Ab Ben veRouah haCodesh, « Père, Fils, Saint-Esprit » - A Toi toute la Gloire.

MUSIQUE – GLORIA

Le Porte-Flambeau se dirige vers l'Aspirant et, après avoir placé une bougie allumée dans sa main, lui demande de l'éteindre dans un récipient de sel (près de l'Est), en disant :

Porte-Flambeau : Comme la lumière de cette bougie, ainsi ta flamme viendra à s'éteindre si tu venais à manquer au serment que tu as fait envers nous.

En disant cela, il place le papier triangulaire mystique avec le nom de l'Aspirant et les Initiales Sacrées dans les flammes du Luminaire central à l'Est, puis conduit l'Aspirant vers l'extérieur.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE.

MARTINES DE PASQUALLY

LETTRES À JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ

1767-1774

**avec une réponse de J.-B. Willermoz
et deux lettres de M^{me} de Pasqually au même**

VERSION MODERNE^a

ÉTABLIE PAR

ROBERT AMADOU

D'après le manuscrit de la Bibliothèque municipale de Lyon, Ms. 5471.

© Robert Amadou pour la transcription.

^a Voir le début in *EdC*, n° 31/32.

IV

13 août 1768

✱
Au Nom du Grand Architecte de l'Univers. ✱ Amen ✱
✱

Joie, paix^a, salut et bénédiction soient donnés à lui qui m'entend !

Du grand orient des orientes universels Bordeaux
au grand orient des orientes de Lyon.

L'an maçonnique 333 357 579 601 - 2448 5728 45 ; de l'ère chrétienne 1768 ; du
dernier et premier quartier de la 7^e et 8^e lune de la susdite année ; ce 13 août 1768^b.

Très Haut, Très Respectable et Très Puissant Maître,

¹ Je vous fais part que le T.P.M. Du Guers est arrivé chez moi. Il est même fort inquiet sur l'arrivée de sa malle depuis 28 jours qu'elle est en route ; il a même écrit à M. le lieutenant général de police à Paris, pour que l'on envoyât chercher le commissionnaire de Paris à qui il a remis sa malle, pour la faire passer à la douane de Bordeaux et lui faire rendre compte d'une démarche aussi inconséquente que celle que cet homme use envers notre frère, après lui avoir assuré que la malle était en route pour Bordeaux, huit jours avant le départ du R.M. Du Guers. Cependant, le T.R.M. est ici chez moi depuis 12 jours sans en avoir aucune nouvelle.

² Si je ne vous envoie point rien de tout ce que vous me demandez, c'est que le T.P.M. Du Guers me demande de suspendre en grâce jusque qu'il ait reçu sa malle, se flattant de la recevoir de jour entre autres, et dont il m'assure avoir de quoi me satisfaire, ainsi que tous nos émules conformément les principes que je lui ai donnés, soit par écrit ou verbalement, sans que je me donne la peine d'en faire d'autre. Ainsi, patientez un peu pour avoir les choses en bon ordre.

³ Quant à l'égard de ce que vous devez faire et la vie que vous devez tenir, soit pour vos fonctions spirituelles et temporelles :

⁴ pour la temporelle, je ne vous dirai rien autre que la défense que je vous fais dans^a les aliments temporels, qui est que vous ne mangerez plus, de votre

^a Ici cachet de Martines, publié dans *Angéliques*, 2001, *op. cit.*, n° 26.

^b Cette mention de l'année paraît avoir été ajoutée d'une autre main.

vie durant, du sang de pas une espèce d'animaux. Vous ne mangerez non plus du pigeon domestique ; vous ne mangerez non plus de pas une espèce de rognons ni de la graisse de pas une sorte d'animaux.

⁵ Vous jeûnerez soigneusement les temps qui vous seront ordonnés. Dans chaque équinoxe vous commencerez votre jeûne la veille que vous voudrez travailler votre quart de cercle.

⁶ Vous ne pouvez ni ne devez travailler en votre qualité d'apprenti R ✕ que trois jours de suite au commencement des équinoxes. Vous suivrez la lune de mars et celle de septembre et non les jours que l'on a fixés pour être équinoxes. Ce n'est point les jours ordinaires ni le mois qui les fixent, mais bien l'astre lunaire. Pour cela vous observerez la lune de mars et celle de septembre.

⁷ Vous n'oublierez jamais de vos jours l'office du Saint-Esprit. Si vous voulez suivre par la suite l'opération des Apôtres, vous n'oublierez non plus de dire le *Miserere mei*^b au centre de votre chambre, le soir avant vous coucher, ayant la face tournée vers l'angle qui regardera vers soleil levant. Ensuite vous direz le *De profundis*^c, les deux genoux en terre et la face prosternée par terre. Le *Miserere mei* se dit debout sur ses pieds.

⁸ Si vous avez d'autres prières journalières à faire selon votre usage, vous pouvez les faire, mais celles que je vous ordonne sont de l'ordre indispensable, de même que le régime de vivre.

⁹ Je ne vous conseille point de travailler tous les jours, toutes les semaines et tous les mois, ainsi que vous me le marquez. Vous n'êtes point encore assez fort, vous risqueriez de perdre entièrement le peu que l'Ordre vous a donné.

¹⁰ Vous êtes réaux ✕, mais sous ordination ; il faut que je vous ordonne d'ici avant par correspondance sympathique.

¹¹ Vous pouvez encore garder votre chambre en question pour y travailler les équinoxes, de concert avec tous vos frères, chacun en leur particulier, qui seront au mois de septembre prochain.

¹² Ne soyez point impatient, attendez votre temps : ces sortes de choses ne sont point à la disposition seule de l'homme, mais bien à celle du T. H. et T.P. Éternel.

^a Restitution très probable : l'autographe porte *da*.

^b Psaume LI / L.

^c Psaume CXXX / CXXIX.

¹³ Ce serait vous parler téméairement et impertinemment si je vous disais que ces choses sont en mon seul pouvoir.

¹⁴ Je ne suis qu'un faible instrument dont Dieu veut bien, indigne que je suis, se servir de moi pour rappeler les hommes mes semblables à leur premier état de maçon - qui veut dire spirituellement hommes ou âmes -, afin de leur faire voir véritablement qu'ils sont réellement hommes-Dieu, étant créés à l'image et à la ressemblance de cet Être tout-puissant.

¹⁵ Après ce que je vous dis ici, P.M., vous devez vous en rapporter à moi et vous laisser conduire par celui qui est chargé de vous diriger.

¹⁶ Vous aurez aussi des instructions suffisantes pour satisfaire les émules de votre Grande Mère Loge de France élevée sur votre grand orient de Lyon. Soyez bien persuadé que, lorsque nous aurons tout mis en règle ici avec le P.M. Du Guers, je vous ferai passer le tout par la voie du Tribunal souverain de Paris, et s'il vous n'était point expédié promptement, vous n'avez que me le faire savoir. Je vous ferai passer le tout d'ici par quelque main sûre, provenant de moi ou de vous.

¹⁷ J'ai eu l'honneur de voir monsieur votre frère^a chez moi un moment. Je le crois, après lui avoir dit deux ou trois mots à bâtons rompus, assez disposé à vous suivre. Il avoue que la maçonnerie apocryphe n'est qu'un jeu de mots où il n'y a rien à apprendre et, en outre, que cette société était entièrement confondue, ce qui l'avait entièrement avilie. Il était bien aise que cette réforme fût faite. Je ne lui ai pas dit grand chose mais il m'a paru assez content et satisfait de ce que je lui ai pu dire.

¹⁸ Je vous fais part que M. de Saint-Martin m'écrit qu'il doit venir passer son quartier d'hiver ici, peut-être avec le R.P.M. de Grainville.

¹⁹ J'attends pareillement le T.P.M. de Balzac qui doit descendre de La Rochelle pour venir ici passer quelques jours avec moi pour leur instruction et pour recevoir leurs patentes constitutives pour élever des temples dans le pays où ils vont passer à la fin de septembre ou au commencement d'octobre.

²⁰ Adieu, P.M., je vous écrirai plus amplement à la suite. Je suis pressé par le courrier. Je n'ai rien remis de ce que vous me demandez à M. votre frère. Adieu encore une fois. L'Éternel vous tienne pour un temps immémorial à sa sainte garde.

^a Pierre-Jacques Willermoz, 1735-1799.

Don Martines De Pasqually
Après

[Signé^a :]

Don Martines De Pasqually
grand souverain

¹⁹ Assurez de mon tendre attachement à tous nos fidèles émules.

²⁰ Le P.M. Du Guers vous embrasse mille fois.

[L.a.s.]

[JBW :] D. M. de Bordeaux, du 13 août 1768. Reçu le 23 août mardi. Répondu le 24 août

mercredi.

Reçu le mardi 23 août. Répondu mercredi 24 d°. Donné l'adresse de M. de ^b.

V

2 septembre 1768

Au Nom du° Grand Architecte de l'Univers. ✱ Amen ✱

Joie, paix, salut et bénédiction soient données à celui qui m'entend !

Du grand orient des orientes universels Bordeaux.

Salut

au grand orient des orientes de Lyon.

333 357 579 601 2448 5728 45 ; du Christ 1768 ; ce 2 septembre 1768^d.

Très Haut, Très Respectable et Très Puissant Maître,

¹ Je réponds seulement deux mots pour vous accuser votre dernière lettre et vous dire en même temps deux mots à la hâte, touchant les demandes que

^a Dans le fac-similé suivant, l'hiéroglyphe de la signature = n° 27 c) des *Angéliques*, 2001, *op. cit.*

^b Ici un nom propre de lecture incertaine.

^c Ici cachet de Martines, publié dans *Angéliques*, 2001, *op. cit.*, n° 26.

^d Cette mention de l'année paraît avoir été ajoutée d'une autre main.

vous me faites concernant votre préparation pour l'opération générale de nos équinoxes de septembre.

² Je suis si pressé, de même que le P.M. Du Guers, à finir tous nos grades, de même que toutes les cérémonies et catéchismes, pour faire partir pour Paris, afin que le Tribunal souverain soit rempli de tous les objets qui le complètent pour satisfaire ses Grands Temples, ses loges, de même que tous ses membres, que je ne vous dirai pas grand'chose quant à l'égard du commencement de nos équinoxes.

³ Ce n'est point le jour fixe du mois de septembre qui nous guide. C'est la lune de septembre qui nous guide. Nous avons depuis son premier quartier jusqu'au plein pour travailler ; c'est-à-dire en commençant quatre ou cinq jours avant son plein.

⁴ Quant à l'égard de vos obligations spirituelles, vous direz journellement l'office du Saint-Esprit, ou petit office du Saint-Esprit, qui contient dix-sept petits versets. Vous trouverez ce petit office dans de petites heures intitulées *le Petit Livre du chrétien dans la pratique du service de Dieu et de l'Église*^a Vous pouvez également le trouver dans d'autres heures.

⁵ Vous direz le *Miserere mei* et le *De profundis* une fois par semaine, qui est le jeudi, aux signe et jour de Jupiter, ainsi que David usa pour sa réconciliation que je vous instruirai par la suite. Alors, vous connaîtrez la valeur et la force de cette prière.

⁶ Vous direz l'office du Saint-Esprit dans une heure de la journée ; je ne vous borne point.

⁷ Mais pour le *Miserere mei* et le *De profundis*, vous les direz le soir avant vous coucher ; le *De profundis*, la face en terre, le *Miserere* debout, la face vers orient.

⁸ Vous serez entièrement prévenu sur tous les points que vous me demandez, touchant notre travail et le vôtre, 8 jours ou 5 jours à l'avance, pour que vous vous mettiez en règle.

^a *Le Petit Livre du chrétien dans la pratique du service de Dieu & de l'Église. Contenant les Prières du matin et du soir, l'exercice durant la sainte Messe, les Oraisons pour la Confession & sainte Communion. La Passion de notre Seigneur. Les Oraisons de sainte Brigitte & autres prières en français. L'Office de la Vierge. Les Offices, Litanies & Oraisons pour tous les jours de la semaine. Les Messes, Proses, Vêpres & Hymnes des Fêtes de l'année. Avec un Exercice pour les Âmes du Purgatoire*, Lyon, s. d. [1697 ? 1698 ?].

⁹ La façon de placer les bougies vous seront également envoyée.

¹⁰ Vous achèterez un petit rituel pour avoir les prières des bénédictions et exorcismes que je vous indiquerai, lorsque je vous écrirai à ces fins.

¹¹ Quant à l'égard de M^{lle} votre sœur^a, veillez sur les laits que vous lui donnez pour son remède intérieur, je ne les crois point fidèles. Vous joindrez dans votre lait composé des 4 une cuillerée à café d'eau de safran pour affaiblir les ardeurs du signe de Jupiter qui causèrent^b les parties les plus nobles du corps et les plus cachées. Vous donnerez de cette décoction de safran une fois, de deux en deux jours, et, le jour que vous donnerez cette décoction, vous sortirez le lait d'ânesse. Écrivez-moi sur l'effet que ce remède lui fera, deux jours après qu'elle l'aura pris.

¹² Je ne l'oublierai point à mon premier travail ; elle a bien besoin de soulagement. Dieu daigne m'être favorable, elle n'aura rien plus à désirer quant à sa santé.

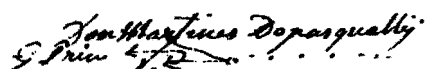
¹³ Touchant les instructions que vous me demandez pour l'établissement de votre Grand Temple de France à Lyon, vous pouvez écrire au T.P.M. substitut, à qui je fais tout partir pour transmettre à tous les chefs des temples de notre affiliation.

¹⁴ Je vous fais part aussi que les TT. HH. MM. d'Aubenton, commissaire ordonnateur, et son frère, capitaine de haut-bord, chevalier de Saint-Louis, se préparent pour être admis à leur grade de R ⚡, cet équinoxe présent. Ils sont mes disciples depuis 10 ans, ils méritent la récompense de leurs travaux.

¹⁵ J'ai eu ici M. Rogé^c et deux autres de nos frères de Versailles. Ils ont resté trois jours chez moi et sont partis le quatrième.

¹⁶ Adieu, T.P.M., l'Éternel vous tienne à sa sainte garde pour un temps immémorial, amen.

[Signé :]



Don Martines Depasqually
grand souverain

^a Claudine-Thérèse Willermoz, épouse puis veuve Jean Provensal, 1729-1810.

^b Lecture hypothétique.

^c Ailleurs aussi écrit *Roger*.

¹⁷ Embrassez pour moi tous vos chers frères.

¹⁸ Le P.M. Du Guers, que j'ai d'abord, à son arrivée chez moi, très fort grondé et blâmé de sa conduite passée, vous fait toutes ses amitiés de cœur. Il vous écrira sous peu.

[Adresse]
À Monsieur / Monsieur J. Baptiste de / Willermoz négociant / rue du Bât-d'Argent / À
Lyon

L.a.s.

[JBW :] D. M. de Bordeaux, du 2 septembre 1768. Reçu le 10 septembre, samedi.

2 septembre 1768

VI 11 septembre 1768

Au Nom du^a Grand Architecte de l'Univers.

Amen ✕ Amen ✕ Amen ✕ Amen ✕.

Joie, paix, salut et bénédiction soient donnés à celui qui m'entend.

Du grand orient des orientes universels Bordeaux.

L'an maçonnique 333 357 579 601 ; de la renaissance 2448 ; de l'ère hébraïque 5728 ; du monde 45 ; du Christ 1768 ; du dernier et premier quartier de la septième et huitième lune de la susdite année ; ce 11 septembre 1768.

Salut au grand orient de France Lyon.

Salut à notre T.H., T.R. et T.P.M. de Willermoz

Très Haut, Très Respectable et Puissant Maître,

¹ Je vous écris pour la première et dernière fois de notre année mystérieuse équinoxiale, qui est composée d'un équinoxe à l'autre, pour vous

^a Ici cachet de Martines, publié dans *Angéliques*, 2001, *op. cit.*, n° 26.

prévenir d'être à votre angle est d'observation, le 27, le 28 et le 29 du présent mois de septembre, pour y recevoir votre ordination sympathique de vertu et puissance, relativement à votre dignité et qualité de R ✠.

² Vous vous conduirez à cet égard conformément [à ce] que vous trouverez ici-joint. N'attendez plus de moi aucun autre avis de ma part à ce sujet. Au contraire, j'attendrai votre journal ternaire.

³ Ne soyez point surpris si je prolonge le jour de nos opérations pour être notre équinoxe général et de correspondance. Je l'ai prolongé pour faciliter le temps convenable de quelqu'un de vos frères réaux qui n'est point trop à son aise pour cet ouvrage.

⁴ Je commencerai demain sans faute à ouvrir les circonférences d'opération des réaux et les tiendrai ouvertes, en les poursuivant jusqu'au solstice d'hiver, en cas d'événement temporel contre quelqu'un de nos principaux chefs et de l'Ordre en général.

AVERTISSEMENT

⁵ Vous êtes averti, au nom de l'Éternel, de vous trouver prosterné dans le cercle qui est vers ouest, où le mot de **I.A.B.** est écrit, à minuit précis, du 27 au 28.

⁶ Bien entendu que vous ne ferez cette prosternation qu'après avoir tracé entièrement tous les attributs qui sont dans votre quart de cercle, en commençant par sa figure et finissant par tout ce qui lui est généralement dépendant, tel que l'on vous l'a donné à Paris.

⁷ Vous placerez trois bougies à l'angle de votre quart de cercle : une au cercle intérieur du cercle qui est dans votre quart de cercle, sur la barre ouest, écrit **RAP** ; vous mettrez également deux bougies à chaque extrémité de votre quart de cercle, et une seule au centre des quatre, sur [le] milieu de la seconde ligne qui partage les noms et les hiéroglyphes qui y sont écrits dedans. Cette seule lumière est le symbole de ma présence sympathique à vos opérations.

⁸ Le cercle où vous devez faire votre prosternation sera à deux pieds de distance de l'angle d'est^a qui est en face de l'angle ouest où votre quart de cercle sera tracé. Après cette préparation faite, vous ferez votre prosternation.

^a MP a écrit *ouest*, que je tiens pour un lapsus.

⁹ Vous serez habillé de sur vous veste, culotte et bas noirs, dénué de tout métal, pas même une épingle sur vous. Vous n'aurez pas même vos souliers aux pieds lors de votre prosternation, mais vous les aurez au pied, en pantoufle, lors de vos invocations, attendu qu'il faut que vous soyez fixe. S'il était possible, pour être plus parfaitement en règle, vous vous feriez faire des souliers de chapeau, avec une semelle de liège afin de n'avoir rien dans le lieu et sur vous d'immonde et d'impur. Voilà pourquoi on appelle mule du pape, vous devez m'entendre.

¹⁰ Ensuite, vous aurez sur votre premier habillement une longue robe blanche autour de laquelle il y aura une grande bordure couleur de feu d'environ un pied de large, et, autour des manches qui seront faites à façon d'aube, il y aura pareillement une bordure couleur de feu d'environ un demi-pied. Il y aura pareillement, autour du collet de ladite robe, une doublure de la même couleur, en dehors dudit collet, d'environ cinq travers de doigt.

¹¹ Vous aurez de plus sur vous toutes les couleurs de l'Ordre, savoir le cordon bleu céleste en sautoir au col, sans aucun attribut ; ensuite le cordon noir passé de droite à gauche ; après, le grand cordon rouge passé de gauche à droite ; ensuite l'écharpe rouge, de droite à gauche, autour de la ceinture en bas, au-dessous du ventre. Ensuite vous passerez l'écharpe vert d'eau de gauche à droite, ceinte sur la poitrine. L'emplacement de ces deux écharpes sur votre corps font (*sic*) allusion aux séparations matérielles, animales et spirituelles.

¹² Étant ainsi habillé, vous sortirez la lumière qui est allumée dans votre cercle de prosternation ; vous la placerez sur votre droite, hors dudit cercle. Ensuite, vous vous prosternerez dedans, tout allongé de ventre sur terre, et vous appuierez votre front sur vos deux poings fermés. Cette prosternation durera, sans mot dire, six minutes, qui sera le temps de votre ordination de vertu.

¹³ Ensuite vous vous lèverez debout et vous irez allumer toutes les bougies qui sont dans le quart de cercle avec la bougie qui était dans votre cercle de prosternation, sans doute qu'elle sera allumée du feu nouveau ;

¹⁴ et lorsque tout est allumé, vous allez faire votre prosternation dans votre quart de cercle, en rangeant les deux bougies qui y sont dedans aux extrémités du quart de cercle ; et lorsque vous prononcerez quelqu'un des noms qui sont tracés, vous demanderez à Dieu, en vertu de la puissance qu'il avait donnée à ses serviteurs *tel* et *tel* (en nommant tous les noms écrits dans l'angle), de vous

accorder la grâce que vous lui demandez d'un cœur sincère et véritablement contrit et soumis, et que, pour vous assurer de sa miséricorde, il vous fasse répéter l'hiéroglyphe ou quelqu'un des hiéroglyphes que vous aurez tracés devant vous avec de la craie blanche au milieu de la chambre, entre votre quart de cercle et votre cercle de retraite qui est vers ouest, où vous serez toujours placé lorsque vous voudrez travailler à l'avenir, en attendant votre temps que je vous changerai d'ouvrage, qui vous sera plus avantageux et plus lucratif peut-être que celui d'un apprenti.

¹⁵ Après vos deux prosternations, vous relèverez les mots des deux cercles, de même que ceux qui sont autour du quart de cercle, le genou droit et les deux mains en équerre de plat sur la terre. Vous direz en relevant trois mots : *In quacumque die*, tel, tel, tel, *invocavero te velociter exaudi me*^a.

¹⁶ Après que vous aurez fait toutes ces choses, vous prendrez vos parfums que vous mettrez dans un petit plat de terre neuf, dans lequel il y aura du charbon allumé avec du feu nouveau, et vous irez parfumer votre quart de cercle d'est et votre cercle de retraite qui est vers ouest.

¹⁷ PARFUM

Pour 4 sols du safran ;

- 4 sols d'encens mâle ;
- 4 sols de fleur de soufre ;
- 4 sols de graine de pavot blanc et noir ;
- 4 sols de clous de girofle ;
- 4 sols de cannelle blanche en bâton ou autre ;
- 4 sols de mastic en larmes, gomme en bâton ou autre ;
- 4 sols sandara[que] gomme ;
- 4 sols noix [de] muscade ;
- 4 sols graine de parasol.

¹⁸ Mêler le tout ensemble et ensuite en jeter une bonne pincée dans ledit plat à poignée.

¹⁹ Ensuite le passer en forme de cercle autour du quart de cercle ; ensuite remettre trois bonnes pincées dudit parfum dans ledit plat où est le feu nouveau, et encenser pendant quatre fois l'angle d'ouest.

^a « À quelque jour que je t'invoquerai, hâte-toi de m'exaucer. » (Psaume CXXXVIII / CXXXVII, 3).

²⁰ Après cette cérémonie faite, vous ferez les invocations que je vous enverrai par le premier courrier, n'ayant point absolument le temps de vous les transcrire,

²¹ étant pressé pour faire faire des réparations que le dernier ouragan a occasionnées à mon beau-père^a ; de quoi je ne suis point absolument fâché, d'autant plus que cet événement le fera rentrer en lui-même et aura plus de religion à l'avenir qu'il en a eue par le passé. Il est vrai que je serai un peu gêné pour nos pensions : n'importe, pourvu que cet événement le convertisse.

²² Nous avons eu ici un ouragan si fort qu'il a mis le clocher de Saint-Michel à bas ; tous les arbres des allées de Tourny sont en partie tous coupés par le milieu et les autres tous ébranchés.

²³ Plusieurs maisons, vignes et arbres de la campagne ont été mis à bas, et surtout chez mon beau-père que non seulement la grêle lui a emporté quinze tonneaux de vin, l'ouragan lui a enlevé tout le reste et a mis à bas sa maison ; il faut le mettre cependant à l'abri des insultes du temps. Voilà ce qui m'empêche à ne pas vous envoyer le tout à la fois.

²⁴ Vous observerez, pendant les trois jours d'opération, de dire le matin votre office du Saint-Esprit ;

²⁵ le soir, dans la chambre où vous travaillerez, les sept psaumes^b et la litanie des saints.

²⁶ Vous entrerez dans votre laboratoire deux heures avant l'heure de minuit, afin de pouvoir tout retracer de nouveau. Je vous enverrai les bénédictions, les exorcismes avec les invocations.

²⁷ Vous avez assez du temps devant vous pour être au travail les jours indiqués. Le premier jour de votre opération, vous ne sortirez de votre cercle de retraite qu'à une heure et demie, près de deux heures après minuit.

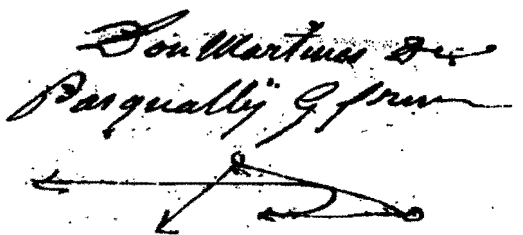
²⁸ Vous observerez de dîner ces jours-là à midi précis et finirez de manger à une heure fixe ; vous ne prendrez plus rien d'aliment que jusque que vous ayez fini votre opération. Vous pouvez boire de l'eau si vous en avez besoin, mais

^a Anselme Colas (*de Collas*, selon l'acte de mariage de MP), époux de Marie Maurvignié, qui lui donna, entre autres enfants, Marguerite-Angélique, épouse Delatour de Lacase (*La Case*, selon l'acte de mariage) Martines de Pasqually, au 27 août 1767.

^b Sc. les sept psaumes dits de la pénitence (Psaumes VI, XXXII / XXXI, XXXVIII / XXXVII, LI / L, CII / CI, CXXX / CXXIX, CXLIII / CXLII).

point de café ni liqueur quelconque. Voilà un précis juste de ce que vous devez faire, ainsi que je vous l'ai promis.

²⁹ Je vous souhaite joie, paix et santé dans votre travail. Que l'Éternel veille sur vous et vos ouvrages, qu'il les bénisse, les prospère et les tienne ainsi que vous, pour un temps immémorial, à sa sainte garde.



[Signé :]

Don Martines De Pasqually
grand souverain

³⁰ Priez et demandez les secours nécessaires pour votre sœur : vous ferez autant que moi à ce sujet si votre intention et votre prière est pure et sincère, ainsi que je viens de faire pour un de nos frères que les médecins d'ici avaient presque entièrement désespéré, vu la complication de sa maladie : il est délivré par la grâce de Dieu.

³¹ J'écris également à tous les R ✥ pour être prêts les jours indiqués.

L.a.s.

[JBW : J D. M^{rs}, de Bordeaux, du 11 septembre 1768. Reçu le 23 septembre, vendredi.]

Répondu le 24 septembre, samedi.]

Reçu le 23. Répondu le 24. Demande explication sur l'office du Saint-Esprit, sur la dernière bougie, sur le changement des mots de chaque jour, sur mon orient déplacé, sur la prolongation des circonférences jusqu'au solstice d'hiver, et quel événement temporel il y a à craindre.]

Du 11 septembre 1768.]

§§§§§§§§§§

ERRATA

Quelques menus détails, dans l'Avis au lecteur et les trois premières lettres, publiés dans la précédente livraison, réclament des corrections qui y seront apportées ultérieurement.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

le Philosophe inconnu

TRAITÉ DES FORMES

*mis au jour et publié pour la première fois
d'après le manuscrit autographe*

par Robert et Catherine Amadou

Depuis le n°28

© Robert Amadou

*A Jean-Marie et Juliette Bonche,
disciples de Saint-Martin en Jésus-Christ*

TRAITÉ DES FORMES

I^{re} section

DE L'ORIGINE ET DE L'ESPRIT DES FORMES (suite)

APERÇU

L'homme, son essence comme ses facultés, est capable de l'union à Dieu, mais non point de l'égaliser. (§ 60) - Foin de la réflexion coupée, finissante : le contact divin... (§ 61) - ...et ce fruit de l'amour qu'est l'intelligence (§ 62) - L'amour réhabilite la réflexion. (§ 63) - Contempler *Celui qui est*, dont un rayon nous constitue. (§ 64) - De la différence entre notre principe et nous, et de ses conséquences. (§ 65) - La lumière alarmante de nos maux terrestres. (§ 66) - Nos facultés d'amour et de réflexion consécutive tiennent à Dieu. (§ 67) - Aux objets divins de remplir l'intervalle qui existe entre nos facultés et notre essence. (§ 68) - De la fatalité de l'éternel amour. (§ 69) - L'éternelle dépendance des hommes à son égard manifeste la gloire de Dieu. (§ 70) - Parce que l'homme n'est pas Dieu, libre à ses facultés de suivre ou non la ligne éternelle. (§ 71) - De la première désharmonie en l'homme divin, et de ses effets sur les choses. (§ 72).

PREMIÈRE QUESTION

COMMENT AVONS-NOUS PU EXISTER DE TOUTE ÉTERNITÉ
AVEC LE SUPRÊME AUTEUR DES CHOSES
SANS EFFACER EN LUI LE CARACTÈRE DE CRÉATEUR,
ET EN NOUS LE CARACTÈRE DE SA CRÉATURE ?

(suite)

§ 60. Il reconnaîtra qu'il en est de notre essence comme de nos facultés, que nos facultés reçoivent quelquefois des rayons divins qui les élèvent avec eux jusque dans^a la région sans temps et sans commencement ; que, malgré cela, elles ne peuvent s'égaliser à la source qui leur envoie ces divins rayons ; que, par conséquent, notre essence peut recevoir aussi l'approche du Soleil^b divin^c et^d être transportée avec lui^e en sentiment jusque dans les profondeurs de l'éternité, sans qu'elle puisse se prendre pour lui, quand même^f elle serait susceptible d'être tellement pénétrée de

lui et unie à lui que, dans cette union^g, elle^h n'eût pas le loisir de démêler saⁱ propre origine.

§ 61. Ce serait en vain que nous ferions de plus grands efforts pour faire concevoir ^a par la^b réflexion cette manière d'être à la fois éternelle et engendrée, à la fois double et cependant une. Nous avons dit, au contraire, que, pour parvenir à s'en persuader, il fallait éloigner la réflexion. Et, en effet, une œuvre aussi vive ne peut se prouver que dans une sorte de contact divin, dans lequel tout devient sentiment, ou mouvement de principes ; et, si nous avons été conçus et engendrés divinement^c dans le silence de toutes les régions extérieures et dans l'éternel secret de l'amour et de la vie, il nous faut absolument anéantir pour un instant toutes^d les régions extérieures, si nous voulons nous retrouver dans cet éternel secret de l'amour et de la vie qui seul a pu nous donner éternellement la naissance. Et, si nous avons le bonheur de nous retrouver dans cet éternel secret de l'amour et de la vie, nous n'aurions pas le désir de peindre notre situation, parce que nous serions trop occupés de nos jouissances et que d'ailleurs il n'y aurait plus d'oreilles pour nous entendre, et c'est parce que cette entreprise est si terrible que nul homme ici-bas ne peut la conduire complètement^e à son terme.

§ 62. Mais^a, pour nous prouver combien notre naissance divine a dû^b s'opérer dans le silence de toutes les régions extérieures, il^c n'y a qu'à songer que cette même naissance s'opère journellement et continuellement pour nous, sans que ces mêmes régions s'en aperçoivent et en aient la moindre connaissance ; car notre existence divine n'est autre chose que la continuité de l'acte éternel^d à qui nous devons notre éternelle origine. Devenez donc Dieu selon votre mesure, et restez tel, si vous voulez sentir efficacement pour vous votre coéternelle existence avec Dieu. Pour tout homme qui ne s'élèvera pas jusque-là, votre existence coéternelle avec Dieu ne ^e paraîtra plus^f qu'une illusion et qu'un ténébreux abîme de contradictions.

§ 63. Lorsque nous interdisons la réflexion pour nous faire revenir à ce point de contact divin qui seul nous peut faire sentir notre origine, nous ne parlons que de cette réflexion toujours coupée et toujours finissante dans laquelle nous nous traînons journellement ici-bas ; nous ne parlons que de cette réflexion qui veut se passer d'amour^a, qui veut juger l'amour et le soumettre à ses spéculations^b partielles et continuellement rétrécies. Mais nous sommes bien éloignés de vouloir anéantir cette intelligence et ces trésors de réflexion qui ne peuvent venir qu'à la suite de l'amour, qui^c sont les fruits de l'amour même et qui, par cette raison, ont dû nous accompagner dans l'éternelle région où nous avons pris naissance. Car c'est par là que nous pouvions admirer et connaître les merveilleuses richesses de Dieu, comme c'est par là que nous les admirerons, un jour, quand nous aurons eu le bonheur de rentrer dans nos éternels rapports, parce que cette espèce de réflexion et d'intelligence étant au nombre de nos facultés fondamentales, notre être en doit jouir dans tous ses développements quand il est adhérent à sa source ; et c'est

même dans cette faculté sublime que nous allons puiser de quoi répondre à la seconde question.

SECONDE QUESTION

COMMENT CETTE EXISTENCE^a ÉTERNELLE, OU COÉTERNELLE, DE NOTRE ÊTRE ET DE TOUTES CHOSES À DIEU A-T-ELLE PU PASSER DE L'ÉTAT SPIRITUEL ET DIVIN À L'ÉTAT CORPOREL, TEMPOREL ET VISIBLE OÙ NOUS NOUS TROUVONS ?

§ 64. L'objet de cette réflexion et de cette intelligence qui nous accompagne et qui peut toujours nous accompagner dans l'éternelle région où nous avons pris éternellement^a la naissance, ne peut être autre que de contempler le principe d'où cette réflexion reçoit l'origine, que d'en admirer les trésors, et^b surtout de pouvoir justifier cette admiration à la fois par la connaissance et le sentiment du divin motif sur lequel est appuyée notre existence. En effet, quoi de plus sublime et en même temps de plus attendrissant pour nous que de sentir que, par les douceurs qui sont communiquées^c à^d notre amour et par les merveilles qui^e sont soumises à notre intelligence, nous sommes en quelque sorte associés à l'éternité divine ? que nous sommes, quoique passivement, un des foyers et un des coopérateurs de cette éternité et de cette immensité ? enfin que nous concourons à ce que tout^f soit plein de Dieu, puisque Dieu nous ayant constitués avec un rayon de *Celui qui est* [(Exode 3, 14)], là où nous sommes Dieu est aussi, et là où Dieu est se trouve aussi l'éternité, la vie, les merveilles, en un mot tout ce que le temps et les commencements nous dérobent, c'est-à-dire toutes ces bases éternelles, toutes ces facultés actives que nous retrouverions éternellement agissantes^h dans une union ineffable, si le temps et notre réflexion extralignées avaient déposé tous leurs sédiments et nous laissaient ramener les choses à leur antique et première analyse ?

§ 65. Mais malgré les privilèges de cet^a état sublime^b et le seul qui puisse constituer l'éternité, nous ne pouvons nier la différence nécessaire qui a dû éternellement exister entre notre principe et nous, sans quoi nous aurions été Dieu comme lui, sans quoi nous n'aurions pu descendre au-dessous de notre base, sans quoi nous n'aurions pu tomber dans les régions des choses mixtes, compliquées et en opposition, sans quoi, enfin, nous ne serions pas réduits à languir comme nous le faisons après notre vraie^c lumière et après^d notre vraie vie, et obligés de réunir continuellement tous nos efforts pour^e nous dépouiller de nous-mêmes et de tout ce que notre corps, notre âme et notre esprit [(cf. I Thessaloniens 5, 23)] respirent, si nous voulons recouvrer le moindre aperçu sur notre essentielle nature et sur notre manière d'être originelle. Car la^f connaissance^g des causes finales même

de notre destination dans le temps, quoiqu'elle soit un grand trait de lumière au milieu des ténèbres où nous sommes plongés, ne peut suffire encore à la vaste capacité de notre cœur et de notre esprit sur notre primitive et éternelle existence.

§ 66. Quant à^a nos maux terrestres, ils^b nous tiennent dans un état de détresse et de danger ou dans un état de guerre, qui nous instruit bien^c sur la nature de notre fausse^d administration, quand nous avons été placés dans notre destination secondaire, mais cette^e lumière est alternante pour nous et elle^f est bien loin de pouvoir donner à notre esprit le repos et la tranquillité. La cause finale de cette destination secondaire quelle qu'importante qu'elle ait été^g, nous laissait encore un travail à faire et une vigilante prudence à conserver pour n'être pas la victime de notre ennemi : il n'y a donc que cet état éternel et primitif, où tous les êtres n'aient^h qu'à jouir sans fatigue et sans trouble, qui soitⁱ réellement compatible avec la dignité de l'être en qui tout est et qui est en tout, et nous devons^j juger quelle^k est^l l'importance et^m la hauteur de cet état, puisque nous n'en pouvons avoir aujourd'hui le moindre aperçu, non seulement sans avoir échappé à tous les dangers actuelsⁿ qui nous environnent, mais même sans nous^o être élevés au-dessus de cette destination secondaire qui nous liait au temps, c'est-à-dire sans avoir traversé tout l'espace qui est entre^p nous et l'éternité et sans avoir réduit entièrement en vapeur tous les univers qui nous resserrent et qui voguent partout autour de nous pour nous distraire.

§ 67. Lors donc, que, par tous ces efforts réunis, nous entrevoyons quelques clartés par rapport aux privilèges de cet état sublime qui peut seul constituer l'éternité, nous sentons que la différence nécessaire qui a dû éternellement exister entre notre principe et nous ^a pour n'être pas Dieu comme lui, c'est la nécessité^b que nous ayons éternellement marché librement et de notre plein gré dans cette ligne de vie, c'est la possibilité de la suivre ou de nous en écarter par des mouvements qui nous aient été^c personnels. Or, cette possibilité se trouve ressortir^d de notre propre nature, qui fait que^e notre amour et la réflexion qu'il devait nous engendrer ne sont pas en nous^f des facultés essentiellement unies et entièrement homogènes comme dans Dieu, et que ces ^g facultés ne tirent point d'elles-mêmes^h, comme le fait la Divinité, le principe ni les objets occasionnels de leur réaction, mais qu'elles sont obligées de les ⁱ recevoir de^j la^k source qui est le souverain et dont elles ne sont que l'éternel sujet et l'éternelle créature.

§ 68. Dieu est un dans tout son être, il tire éternellement de son propre sein les bases de son propre amour, et^a de son propre amour dérivent éternellement les objets de sa propre réflexion ^b et de sa propre admiration ; de façon que, tout lui étant propre dans ses affections, dans les principes de ses affections et dans les objets de ses affections, il ne peut jamais suivre une ^c ligne qui ne soit pas la sienne, puisqu'il ne peut jamais cesser de se trouver environné de lui, plein de lui, nourri de lui, frappé de lui, réactionné de lui. L'homme au contraire aperçoit non seulement une diversité^d dans ses facultés, mais il y^e aperçoit même un intervalle entre ^f ses^g

facultés et son essence, et cet intervalle, il sent que c'était aux objets divins^h à le remplir et à fournir à ses facultés l'aliment éternel qui devait leur procurer à la fois et le sentiment de leur propre existence et celui de la sainte suprématie de la source qui les faisait être.

§ 69. Car cette fatalité de l'éternel^a amour, dont nous avons parlé précédemment, vient de ce^b que Dieu laisse éternellement transsuder de lui de sa propre substance vers laquelle le feu de son amour ne peut cesser de se porter, puisque cette substance est amour et ne^c peut recevoir^d la vie que par le feu de l'amour qui l'a fait être et^e qui trouve en elle un éternel et vif reflet de sa propre^f divinité et de son propre amour. Mais cette^g fatalité de l'éternel^h amour pour sa production n'empêche pas que le Dieuⁱ principe, ayant en lui la source et le germe de tous les amours, ne trouve en lui^j de quoi être plein de lui, nourri de lui et réactionné de lui, quoique l'amour de produire et l'amour pour sa production^k soient aussi éternels que lui-même.

§ 70. Quant à ces^a êtres qui viennent de lui mais qui ne sont pas lui, ils sont les signes^b actifs et éternels de sa divine fécondité et de la communication de son amour, ^c afin qu'il y ait des êtres à qui il puisse éternellement faire sentir la vie de l'amour et de la divine félicité dont il est rempli mais^d dont ils ne peuvent être remplis eux-mêmes que par lui, ce qui assure et manifeste éternellement sa gloire par l'éternelle dépendance où ces êtres sont à son égard.

§ 71. C'est donc cette extrême différence entre Dieu et nous qui laisse nos facultés dans la possibilité de suivre la ligne éternelle ou de ne la pas suivre, pendant que la Divinité ne saurait jamais s'en écarter, parce que les principes divins de nos réactions ne venant pas de nous, il reste toujours au pouvoir de notre réflexion ou de notre admiration de ne pas se mettre en mesure avec ces objets et d'offrir par là une irrégularité, une défectuosité, un défaut de complément dont tout le préjudice retombe sur nos propres affections et sur tout notre être, tandis que Dieu reste intact et impassible par rapport à lui^b, puisqu'il a en lui et le principe de ses affections et les objets de ses affections, quoiqu'il ne soit pas impassible à l'amour de sa substance et au préjudice qu'elle éprouve de sa propre irrégularité^c.

§ 72. Ne doutons point que ce ne soit par^a la disproportion que nous^b (ou d'autres êtres libres)^c auront^d laissé naître volontairement entre notre réflexion et les éternelles et merveilleuses réactions divines, que ne soit née la première désharmonie qui nous^e a privés de notre union avec l'éternelle unité et qui a occasionné l'apparition d'un nouvel ordre de choses qui semblent être une disparate avec le grand tout, tant par la complication des effets variés et opposés qui constitue cet ordre de choses que par les impressions partielles et bornées que les êtres en reçoivent en comparaison de celles qu'ils auraient reçues de la plénitude de leur union avec l'universelle immensité.^f

(à suivre)

APPENDICE

BROUILLONS DE L'AUTEUR & NOTES DE L'ÉDITEUR

I^{re} section (suite)

§ 60

- ^a d repasse l
- ^b Ces 3 mots repassent 3 mots inlus.
- ^c Ce mot repasse Dieu
- ^d Ce mot repasse un mot inlu.
- ^e Ce mot repasse un mot inlu.
- ^f Ces 2 mots repassent 2 ou 3 mots inlus.
- ^g Ces 4 mots ajoutés dans l'interligne.
- ^h Avant ce mot qu' a été biffé.
- ⁱ Ce mot repasse son

§ 61

- ^a Ici : davantage, biffé.
- ^b Ces 2 mots repassent 2 mots inlus.
- ^c Ces 3 mots ajoutés dans l'interligne.
- ^d Le t initiale repasse l
- ^e Ce mot ajouté dans l'interligne.

§ 62

- ^a Ce mot repasse un mot inlu.
- ^b Ces deux mots repassent un ou deux mots inlus.
- ^c Ce mot repasse et, suivi s'un mot inlu, biffé.
- ^d Ce mot repasse un mot inlu.
- ^e Ici : lui, biffé.
- ^f Ce mot ajouté dans l'interligne.

§ 63

- ^a Ces six mots ajoutés dans l'interligne.
- ^b Les deux premières lettres repassent deux ou trois lettres inlues.
- ^c Ces dix mots ajoutés dans l'interligne.

Seconde question (titre)

- ^a Ces deux mots repassent deux mots inlus.

§ 64

- ^a Les huit premières lettres de ce mot repassent naissance
- ^b Ce mot repasse ou
- ^c Ces sept mots ajoutés dans l'interligne.

-
- ^d Ce mot, précédé d'un signe d'insertion, repasse par
 - ^e Ces quatre mots repassent quatre ou cinq mots inlus.
 - ^f Le t initial repasse l
 - ^g Ces deux mots repassent ce
 - ^h Ici : un mot inlu, biffé.
 - ⁱ Ces six mots surmontent nous rendaient les choses dans, biffé.

§ 65

- ^a Ce mot surmonte ce sublime, biffé.
- ^b Ce mot repasse un mot inlu.
- ^c La première lettre de ce mot repasse l
- ^d Ce mot ajouté dans la marge gauche.
- ^e Ici un ou deux mots biffés, inlus.
- ^f a repasse es
- ^g Les quatre premières lettres repassent causes.

§ 66

- ^a Ces deux mots ajoutés dans la marge gauche.
- ^b Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^c Ce mot ajouté dans la marge gauche.
- ^d Ce mot repasse un mot inlu.
- ^e Ce mot repasse cela
- ^f Ces sept mots ajoutés dans l'interligne, le dernier après coup.
- ^g Ces deux mots surmontent soit à connaître, biffé.
- ^h Ce mot surmonte n'ont qu'à, biffé.
- ⁱ Ce mot repasse un mot inlu.
- ^j Les deux premières lettres de ce mot repassent pou
- ^k Ce mot ajouté dans la marge gauche.
- ^l Ce mot repasse de
- ^m Ce mot surmonte et de, biffé.
- ⁿ Les trois premières lettres repassent qui
- ^o Ce mot repasse avoir
- ^p Les deux premières lettres de ce mot repassent une ou deux lettres inlues.

§ 67

- ^a Ici deux ou trois mots repassés, puis biffés, inlus.
- ^b Ce mot surmonte possibilité, biffé.
- ^c Ces deux mots surmontent ayent, biffé.
- ^d Les deux premières lettres de ce mot repassent deux lettres inlues.
- ^e La première lettre de ce mot repasse une lettre inlu.
- ^f Ces deux mots ajoutés dans l'interligne.
- ^g Ici : mêmes, biffé.
- ^h Le s final a été ajouté après coup.
- ⁱ Ici : attendre, biffé
- ^j Ce mot repasse à
- ^k La première lettre repasse s

§ 68

- ^a Ce mot surmonte un mot biffé, inlu.
- ^b Ici : ou de, biffé.
- ^c Ici : autre, biffé.
- ^d v repasse ff

-
- ^e Cette lettre repasse a
 - ^f Ici : son essence et, biffé.
 - ^g Le s initial repasse l
 - ^h Ces huit mots surmontent il sent qu'il ne peut être rempli, biffé.

§ 69

- ^a Les quatre premières lettres de ce mot repassent amou
- ^b Ces trois mots surmontent fait, biffé.
- ^c Ces deux mots repassent un ou deux mots inlus.
- ^d Ce mot surmonte goûter, biffé.
- ^e Ce mot repasse un mot inlu.
- ^f Ces deux mots repassent deux mots inlus.
- ^g Ce mot repasse cela.
- ^h Ce mot repasse un mot inlu.
- ⁱ Ce mot repasse bon.
- ^j Ce mot repasse soi
- ^k Ici : ne, biffé

§ 70

- ^a Ces trois mots surmontent afin que des, biffé.
- ^b Ces trois mots surmontent soient les témoins(?), biffé.
- ^c Ici : deux ou trois mots biffés, inlus.
- ^d Ce mot repasse un mot inlu.

§ 71

- ^a Ce mot repasse une lettre inlu.
- ^b Ces deux mots surmontent à cette irrégularité, biffé.
- ^c quoiqu'il... irrégularité surmonte c'est-à-dire puisqu'il ne peut pas sortir de lui et que rien d'étranger (ces deux mots repassant un ou deux mots inlus) à lui ne peut entrer en lui, biffé.

§ 72

- ^a Ce mot repasse dans
- ^b Ici : av, biffé.
- ^c Ces six mots ajoutés dans la marge gauche.
- ^d t repasse s
- ^e Ce mot repasse un mot inlu.
- ^f La fin du présent § a été biffée ; en voici le texte :

Or, c'est là la première raison de l'existence des choses sensibles, tant spirituelles que temporelles, et cette première raison nous conduit à découvrir le moyen par lequel ces choses sont devenues sensibles et continuent de l'être pendant la durée qui leur est prescrite.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

CORRESPONDANCE THÉOSOPHIQUE

avec

N.A. KIRCHBERGER

(1792-1797)

suivie de la correspondance de Saint-Martin

avec

FRANÇOIS VICTOR et SOPHIE EFFINGER

**Nouvelle édition* procurée
par**

ROBERT ET CATHERINE AMADOU

* Voir le début dans *l'EdC*, depuis le n° 31-32.
© Robert Amadou pour la transcription.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

25-7-1792

Morat, le 25 juillet 1792

¹ Recevez mes remerciements, Monsieur, pour la lettre intéressante que vous avez bien voulu m'adresser le 12 de ce mois. J'ai été on ne peut pas plus sensible à la promptitude avec laquelle vous avez répondu à la mienne.

² L'indication d'un pays nouveau par lequel on peut passer pour arriver à son but est déjà un très grand bienfait pour le voyageur. Sans doute c'est à lui de surmonter les obstacles qu'il trouve en son chemin, trop heureux si ces obstacles lui ont été annoncés, de même que les soulagements qu'il peut attendre.

³ Je crois aussi que la voie active n'est pas inutile au commencement. Je me figure que si, d'après les indications d'un observateur expérimenté et profond, un voyageur entreprend le passage, depuis la Houdsons Bay¹ au Nootka Sund², il trouvera d'abord des glaces qu'il faudra rompre à coups de hache, et peut-être des bancs de sable desquels il ne pourra se détacher qu'avec des leviers ; mais, dès qu'il sera dans les pleines eaux, il n'aura qu'à étendre les voiles pour voguer. Tout ce qu'il risque, ce seront encore quelques petits écueils et des vents qui *avoisinent* le véritable bon vent et qui pourraient le détourner ; mais, à l'aide des indications reçues d'un bon pilote et de sa boussole, il saura les discerner.

⁴ Je vous ai parlé des ouvrages de M^{me} G.³, sans lesquels je crois qu'il ne m'aurait guère été possible de comprendre plusieurs passages *des Erreurs et de la vérité*⁴ et du *Tableau naturel*⁵. Ceci est d'autant plus remarquable que vous ne les [avez] jamais lus.

⁵ Plus que cela, il se trouve une conformité parfaite entre l'explication importante de l'instruction d'Élie, page 78, t. II du *Tableau naturel*, et plusieurs

¹ En français, la baie d'Hudson.

² Couramment aujourd'hui : Nootka Sound.

³ Sc. M^{me} Guyon.

⁴ Edimbourg [Lyon], 1775 ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1975.

⁵ Edimbourg [Lyon ?], 1782, 2 vols. ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1980.

passages de M^{me} G. Voici comme le *Tableau naturel* s'explique : « Élie étant sur la montagne, il reconnut que le Dieu de l'homme ne se trouvait ni dans un vent violent, ni dans le tremblement de l'air, ni dans le feu grossier et dévastateur¹, mais dans *un vent doux et léger*, qui annonce le calme et la paix dont la *Sagesse* remplit tous les lieux qu'elle approche ; et, en effet, c'est un signe des plus sûrs pour démêler la *vérité* d'avec le *mensonge*². » Or, ceci est l'abrégé de tout ce que M^{me} G. dit de meilleur sur cette instruction d'Élie³.

⁶ La même conformité existe sur d'autres points essentiels entre M^{me} G. et Jacob B.⁴, dont j'ai pu découvrir un volume in-4°. Cette ressemblance m'a d'autant plus frappé que je suis moralement sûr que M^{me} G. n'a jamais su un mot d'allemand et qu'il est impossible que notre ami B. ait pu lire M^{me} G., puisqu'elle est née une vingtaine d'années après la mort de notre Philosophe teutonique.

⁷ Il y a des personnes pour lesquelles la lecture des ouvrages théosophiques serait une nourriture trop forte, auxquelles on pourrait, si l'occasion s'en présente, indiquer les œuvres de M^{me} G. pour leur faire aimer l'esprit du christianisme ; mais je crois que ses ouvrages commencent à devenir rares en France.

¹ Sic chez Kirchberger pour *dévastateur*.

² La citation est exacte, sous la réserve que quelques mots manquent avant et après le premier mot cité et que la distribution des italiques a été par nous quelque peu modifiée.

³ Sur III [= I] Rois XIX, 12, ap., *Les Livres de l'Ancien Testament, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, divisés en douze tomes*, Cologne [Amsterdam, éd. par Pierre Poiret], J. de La Pierre, 1715 (les titres des tomes portent 1714), t. V [= vol. III], p. 617-618. Voici le texte.

« V. 12. Après le tremblement il s'alluma un feu ; et le Seigneur n'était pas dans le feu. Après le feu on entendit le souffle d'un petit zéphyr.

« *Après ce tremblement* et cette émotion de la partie inférieure, *il s'allume un si grand feu* dans la volonté qu'il semble que l'on ne puisse porter son incendie ; les côtes s'enlèvent de la véhémence de ce feu. Y a-t-il rien de plus grand que cela ? C'est ce qui passe en de certains esprits pour la perfection la plus consommée, car c'est là le brasier de la charité et l'amour le plus fort. Ces personnes sont comme une fournaise ardente : elles embrasent tout ce qui les touche ; c'est assurément Dieu même. Ah non ! vous vous trompez : *Dieu n'est point en tout cela*. C'est bien quelque petite chose de lui qui marque qu'il est proche, mais ce n'est point lui.

« Ô ! que la plupart des hommes sont trompés ! On prend pour la plus éminente sainteté ce qui est très peu de chose et l'on n'a que du rebut pour ce qu'il y a de plus éminent en Dieu ! Une vie abjecte, méprisée, condamnée, cachée, inconnue, simple et comme toute naturelle est la vie de Dieu ; et cependant elle fait horreur à tout le monde ! La vie éclatante de miracles, de force, de ferveur, de choses extraordinaires, attire l'admiration et l'estime des hommes, et tout cela n'est point Dieu. Mais *après le feu vint le souffle d'un petit vent*. Ce zéphyr est une caresse délicate et subtile que Dieu fait à l'âme ; et c'est ce en quoi il y a plus de Dieu. C'est un air tranquille, serein, agréable et doux, qui succède à ces états impétueux ; et cet état est bien plus parfait que les autres : c'est en celui-là que se trouve la vraie communication de Dieu, autant qu'elle peut être reçue par la créature élevée et anoblée extrêmement. Élie est le modèle de l'état le plus parfait et le plus élevé qui soit dans la créature en lumières et amour perceptible. C'est pourquoi sainte Thérèse, vraie fille d'un si saint père, a été si admirable dans cette voie. [Lors, Élie couvre son esprit, le voilant de sa propre misère.] »

⁴ Sc. Jacob Böhme.

⁸ J'ai appris que des *personnes* bien intentionnées, en Suisse, avaient fait réimprimer une édition complète, il y a deux ans ; elle se trouve chez Louis Luquiens, libraire à Lausanne¹.

⁹ Ses principaux ouvrages me paraissent être ses *Lettres*², son *Explication du Vieux et du Nouveau Testament*³ et sa *Vie* écrite par elle-même⁴.

¹⁰ Un entre-deux encore plus à la portée des gens du monde que les ouvrages de M^{me} G. me semblent les *Lettres spirituelles de M. de Fénelon*, imprimées en 4 volumes 8°, 1767⁵, qui se trouveront à Paris et à Lyon. Ce recueil contient quelques lettres au duc de Bourgogne et au duc de Beauvilliers, qui, suivant moi, sont des chefs-d'œuvre pour faire aimer et pratiquer la religion à ceux qui sont au milieu du monde et des affaires. M. de Fénelon n'a pas été canonisé par la cour de Rome, mais il le sera dans le cœur de tous les honnêtes gens qui liront ses ouvrages.

¹¹ Vous avez la bonté, monsieur, de me dire, dans votre dernière lettre des choses très intéressantes sur les puissances et la nécessité de les classer ; mais pour les classer, il faudrait pouvoir en faire l'énumération. Or, ceci est un domaine entièrement nouveau pour moi, où je ne connais personne. Aussi recevrais-je avec reconnaissance tous les renseignements que vous jugerez à propos de me communiquer sur ces matières.

¹ Une communication très obligeante de M. Silvio Corsini, conservateur de la Réserve précieuse, Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, procure là-dessus des précisions. « Nous possédons une édition des *Œuvres* de M^{me} Guyon imprimée à Lausanne en 1790 et 1791, sous l'adresse fictive de « Paris, chez les libraires associés » : - Vol. 1 à 20. *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*. - Vol. 21-22. *Discours chrétiens et spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, tirés la plupart de la S^{te} Ecriture*. - Vol. 23-24. *Opuscules spirituels*. - Vol. 24-27. *Justifications de la doctrine* ... - Vol. 28. *L'âme amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes de Hermannus Hugo et dans ceux d'Othon Vaenius sur l'amour divin*. - Vol. 29-32. *Poésies et cantiques spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure*... - Vol. 33-35. *La vie de Madame J. M. B. de la Mothe-Guyon, écrite par elle-même*. - Vol. 36-40. *Lettres chrétiennes et spirituelles*... (Londres [i. e. Lausanne, Antoine Chapuis], 1767-1768). Cette édition est due au zèle d'un pasteur vaudois nommé Jean-Philippe Dutoit-Membrini (voir, à ce propos, Jules Chavannes, *Jean-Philippe Dutoit*, Lausanne, 1865, p. 137-138)⁶. Les 35 premiers volumes ont été imprimés à Lausanne par Henri-Emmanuel Vincent, identifiables à son matériel typographique, probablement aux frais de Dutoit-Membrini. Le libraire auquel se réfère Kirchberger est bien Louis Luquiens, actif de 1791 à 1794 (*Le Livre à Lausanne : cinq siècles d'imprimerie et d'édition*, Lausanne, 1993, p. 351).

² *Lettres chrétiennes et spirituelles sur divers sujets qui regardent la vie intérieure ou l'esprit du vrai christianisme*, Cologne [Amsterdam], J. de la Pierre, 1717-1718 (éd. Pierre Poiret). Éd. de Dutoit, augm. de la « correspondance secrète » avec Fénelon, Londres [Lyon], 1767-1768.

³ Titres approximatifs. Pour le Vieux Testament, voir *supra* n. 3 du § 5. *Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, Cologne [Amsterdam, éd. de Pierre Poiret], J. de La Pierre, 1713, 8 tomes en 7 vols. (éd. de Pierre Poiret).

⁴ *La Vie de Madame J.-M. B. de La Mothe Guyon, écrite par elle-même*..., 1^{re} éd. (par Pierre Poiret) ; à Amsterdam, 1720 ; 2^e éd. (par Dutoit-Membrini), à Lausanne, 1791 Voir détails dans l'excellente « bibliographie sommaire » de Jean Bruno, *La vie de Madame Guyon, Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, VI [1962], p. XXII-XXIV.

⁵ « Les lettres spirituelles », in *Œuvres spirituelles de feu M^{sr} François de Salignac de La Mothe-Fénelon*, nouv. éd., s.l., 1767, t. III et IV.

¹² L'observation sur les voisins m'a surtout frappé. Je ne doute point que, dans l'école dont vous me faites mention¹, le maître² n'ait donné des indices suffisants pour discerner les puissances favorables d'avec celles qui ne le sont pas. Je me représente qu'il y a des manifestations extérieures et intérieures. Dans les unes et les autres les voisins peuvent s'y glisser ; ainsi, que les moyens de les discerner sont importants. Je crois que le meilleur remède pour se mettre à couvert de toute influence défavorable est une confiance totale dans l'amour et dans le pouvoir du Grand Principe, confiance devant laquelle les voisins disparaîtront comme les ombres devant l'approche du soleil.

¹³ L'école par laquelle vous avez passé pendant votre jeunesse me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a deux ans, avec une personne qui venait d'Angleterre et qui avait des relations avec un Français habitant de ce pays, nommé M. de Hauterive³. Ce M. de Hauterive, d'après ce qu'elle me disait, jouissait de la connaissance physique de la cause active et intelligente, qu'il y parvenait à la suite de plusieurs opérations préparatoires, et cela pendant les équinoxes, moyennant une espèce de désorganisation, dans laquelle il voyait son propre corps sans mouvement, comme détaché de son âme ; mais que cette désorganisation était dangereuse, à cause des voisins qui ont alors le plus de pouvoir sur l'âme ainsi séparée de son enveloppe qui lui servait de bouclier contre leurs actions. Vous pourriez me dire, par les préceptes de votre ancien maître, si les procédés de M. de Hauterive sont erreur ou vérité ?⁴.

¹⁴ Un autre fait est celui de madame la marquise de La Croix⁵, qui doit avoir des manifestations. L'on m'a dit qu'elle en jouissait même en société et qu'elle suspendait la conversation pour écouter ce que lui disaient ses amis d'un autre cercle. Sans doute que vous avez ouï parler de M^{me} de La Croix : était-elle dans l'illusion ou dans la vérité ?

¹⁵ Je suis entièrement d'accord avec vous : « Notre être étant central, doit trouver dans le centre d'où il est né tous les secours nécessaires à son existence⁶. » Nous approcher de ce centre *dès cette vie même*, c'est le but de tous nos désirs ; entre ce centre et nous, il y a des intermédiaires, des obstacles à vaincre et des secours à recevoir. La voix intime et secrète, voilà sans doute le grand point. Une disposition qui me paraît y tendre est d'envisager les vertus secondaires comme des agents et non comme les distributeurs de grâces ; recevoir ce qu'ils nous donnent avec reconnaissance pour le Grand Donateur,

¹ *Supra* lettre # 4, § 9.

² Sc. Martines de Pasqually.

³ Sc. Jean-Jacques Du Roy d'Hauterive, réaux-croix et *locum tenens* de la grande souveraineté de l'Ordre des élus coëns, après la mort du premier successeur de Martines, Caignet de Lestère. (Voir *Les Leçons de Lyon aux élus coëns*, Dervy, 1999, index.)

⁴ Sur la nature de ces procédés d'équinoxe, voir note 1 à la réponse de SM, *infra*, lettre 9, § 7.

⁵ Sc. notre célèbre Geneviève de Jarente, marquise de La Croix.

⁶ *Supra* lettre # 4, § 8. Variante : SM avait écrit : *où il est né*.

mais diriger notre âme et notre culte vers la source, vers le Grand Principe même.

¹⁶ Un des grands moyens de rapprochements, suivant moi, qu'il nous indique, c'est de faire sa volonté. Or, faire sa volonté est précisément s'assimiler à ses agents et, par là, leur faciliter leurs opérations sur nous.

¹⁷ Quant aux manifestations, soit intérieures, soit extérieures, je les regarde comme des moyens pour augmenter notre foi, notre espérance et notre charité, qui sont des avantages d'un prix inappréciable ; mais encore là-dessus, remettons-nous à la Volonté suprême. Si elle juge à propos de nous ouvrir les yeux, elle le fera ; sinon la voie de foi, sans lumière distincte, ne peut pas déplaire au Grand Principe : « Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ¹ ! »

¹⁸ Vous me dites supérieurement bien : « Quand notre esprit a acquis, par la grâce d'en haut, ses propres mesures, les éléments deviennent ses sujets et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient auparavant². » Notre esprit acquiert ses propres mesures, ce me semble, lorsque nous ne vivons plus de notre propre vie, et que le Verbe vit en nous dans toute sa plénitude, qu'il absorbe toutes nos facultés, que notre esprit se perd, pour ainsi dire, dans le sien. C'est le degré le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre, que l'on peut appeler consommation en unité. Alors, ce n'est plus nous qui agissons, mais le Créateur qui agit par nous, qui commande aux éléments. Que cet état apostolique soit possible encore dans notre temps, c'est de quoi je ne doute pas un instant : non seulement la raison, mais encore l'expérience nous le prouve.

¹⁹ Je ne citerai qu'un exemple. Lorsque le père Lacombe³ traversait le lac de Genève, il s'éleva un orage si violent que les bateliers ne conservaient plus aucune espérance ; alors le père Lacombe *ordonna* aux vagues de se calmer, et au même instant les vagues se calmèrent. Le fait est rapporté par un témoin oculaire, dont la probité est au-dessus de tout soupçon. Voyez *la Vie de M^{me} Guyon* ; je ne l'ai pas sous les yeux, mais je crois qu'il se trouve dans le deuxième volume⁴.

¹ Évangile selon saint Jean, XX, 29.

² *Supra*, lettre # 4, § 12.

³ François La Combe (plutôt que *Lacombe*), religieux barnabite, né vers 1640 et mort à Charenton-le Pont en 1715, confesseur et directeur spirituel de M^{me} Guyon.

⁴ *La Vie de Madame ... Guyon écrite par elle-même ...*, 1791, *op. cit.*, t. II, ch. III, § 7, p. 25-26. (Même réf. et même texte in 1^{re} éd., 1720, *op. cit.*). « On écrivit au père La Combe pour le prier de me venir confesser. Il marcha toute la nuit à pied avec beaucoup de charité, quoiqu'il y eût huit grandes lieues ; mais il n'allait point autrement, imitant en cela comme en tout le reste Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sitôt qu'il entra dans la maison, sans que je le susse, mes douleurs s'apaisèrent et lorsqu'il fut entré dans ma chambre et qu'il m'eut bénie, m'appuyant les mains sur la tête, je fus guérie parfaitement et je vidai mes eaux, en sorte que je fus en état d'aller à la messe. Les médecins furent si fort surpris qu'il ne savaient à quoi attribuer ma guérison ; car, étant protestants, ils n'avaient garde d'y reconnaître du miracle. Ils dirent que c'était folie, que j'étais malade d'esprit,

²⁰ Vous me donnez connaissance d'une idée très intéressante en me mandant que les agents bienfaisants se servent pour leurs manifestations d'une lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Le peu de connaissances physiques que j'ai me rendent cette ouverture on ne peut pas plus vraisemblable. Veuillez avoir la bonté de m'indiquer le traité particulier de J. B. où cette assertion se trouve¹.

²¹ Recevez aussi mes remerciements bien sincères pour l'indication de ses ouvrages. Dans le moment où j'écris, je viens de recevoir encore trois volumes in-8° d'une belle édition de 1682².

²² Je transcrirai les titres de chaque traité que je possède, pour que vous puissiez vous référer sur eux dans les éclaircissements que vous jugerez à propos de me communiquer, et aussi, en cas que vous trouviez quelques lignes ou quelques expressions qui vous arrêtent, que je puisse de mon mieux vous les rendre en français, quoique, pour les bien traduire, la chose soit difficile et peut-être, à plusieurs égards, au-dessus de mes forces.

23 ÉDITION DE 1675 IN-4^{TO} PUBLIÉE PAR FRANKENBERG

- I. *Jacob Boehms Lebensbeschreibung.*
- II. *Weg zu Christo in sechs Büchern.*
- III. *Pforte göttlicher Beschaulichkeit. Was Mysterium magnum seye &c.*
- IV. *Trost Schrift von den vier Complexionen.*
- V. *Sendschreiben 1° was ein Christ seye. 2^{do} von Tödung des Antichrist in uns.*
- VI. *Zwey Büchlein von Christi Testament : 1° von der heil. Tauffe ; 2° vom heil. Abendmahl.*

et cent extravagances dont étaient capables des gens d'ailleurs fâchés de ce qu'ils savaient que l'on venait pour retirer de l'erreur ceux qui le voudraient. Il me resta cependant une toux assez forte et ces sœurs me dirent d'elles-mêmes qu'il fallait aller auprès de ma fille pour prendre du lait durant quinze jours, et puis après que je reviendrais. Sitôt que je partis, le père La Combe, qui s'en retournait et qui était dans le même bateau, me dit : *Que votre toux cesse !* Elle cessa d'abord, et, quoiqu'il vînt une furieuse tempête sur le lac, qui me fit vomir, je ne toussai plus du tout. Cette tempête devint si furieuse que les vagues pensèrent renverser le bateau. Le père La Combe fit un signe de croix sur les ondes et, quoique les flots devinssent plus mâtinés, ils n'approchèrent plus, mais se brisaient à plus d'un pied du bateau ; ce qui fut remarqué des marimers et de ceux qui étaient dans le bateau, qui le regardaient comme un saint ; et ainsi, étant arrivée à Tonon [aujourd'hui Thonon] dans les Ursulines, je me trouvai si parfaitement guérie qu'au lieu de me faire des remèdes, comme je me l'étais proposé, j'entrai en retraite, et j'y fus douze jours. »

¹ Dans la marge gauche et de l'écriture de SM : 3 pp. [sc. *Trois Principes*] 10 : 41 ; ch. 15 : 48- 52. *Épîtres*, 47 : 13-16. Cela est un mémorandum de SM en vue de sa réponse (lettre # 6, § 4).

² Voir § 24.

- VII. *Von sechs Puncten, hohe und tiefe Gründung. Eine offene Pforte aller Heimlichkeiten.*
- VIII. *Clavis oder Schlüssel etlicher Wörter, so in allen des Autoris Büchern zu finden.*
- IX. *Tabula Principiorum, von Gott der grossen und kleinen Welt. (Trois de ces tables y sont jointes.)*
- X. *Weissagungen aus der glorwürdigsten Jesus Monarchie, aus J. Boehms Schrifften gezogen von Kuhlmann.*
- XI. *Beschreibung des dreyfachen Lebens im Menschen.*
- XII. *Dialog zwischen einer durstenden Seele nach der Quelle des Lebens und einer erleuchtenden Seele. (Ce dernier traité paraît être de Frankenberg.)*

24

¹ÉDITION DE 1682

DE LAQUELLE JE N'AI JUSQU'À PRÉSENT QUE 3 VOLUMES IN-8°

- I. *Von der Genaden-Wahl, das ist wie der Mensch zu göttlicher Erkenntnis gelangen möge.*
- II. *Von den sechs Puncten.*
- III. *Die kleinen sechs Punkte.*
- IV. *Vom irdischen und himmlischen Mysterio, in 9 Texten.*
- V. *Betrachtung göttlicher Offenbahrung in 177 Fragen .*
- VI. *De signatura rerum.*
- VII. *Clavis oder Schlüssel der vornehmsten Wörter so in allen des Autoris Bücherer zu finden.*
- VIII. *Einige speciale claves welche J. B. seinen vertrauten Freunden mitgetheilet hat.*
- IX. *Tabula principiorum.*
- X. *Viertzig Fragen von der Seele.*
- XI. *Vom Dreyfachen Leben des Menschen. (Beaucoup plus étendu que dans l'édition de 1675.)*
- XII. *Theosophische Send-Briefe.*
- XIII. *Bedenken über Ezaï Stiefels Büchlein.*
- XIV. *Apologie gegen Stiefel, gegen Tieken, gegen den Pastor Richter.*

²⁵ Le peu que j'aie pu voir encore dans ces ouvrages m'a frappé. J'ai trouvé sur différents points une solidité et une clarté remarquables ; sur d'autres

¹ L'original des lettres de Kirchberger (fonds Z) souffre ci-après d'une lacune matérielle (§§ 24 à 37). Nous donnons ci-dessous le texte manquant, d'après l'assez bonne copie conservée à la Bibliothèque municipale de Grenoble (fonds Prunelle de Lière). En dépit d'une récente farce involontaire, cette copie n'a rien d'un original, et la table de la seconde édition de Boehme manifeste une piètre connaissance de la langue allemande, que nous avons compensée au mieux.

objets une obscurité qui m'aurait arrêté tout court, si vous ne m'aviez pas encouragé. Il est vrai que J. B. est l'homme le plus étonnant de son siècle.

²⁶ Il me manque encore

1° *Aurora* ;

2° son ouvrage *Von den 3 Principien*, que Arnold recommande aussi comme la véritable introduction à ses ouvrages ;

3° *Die 3 Bücher von der Menschwerdung Christi*.

J'ai donné commission en Allemagne de me les découvrir.

²⁷ Hiel¹ et Jeanne Leade, que vous avez eu la bonté de m'indiquer², sont deux nouvelles connaissances pour lesquelles je vous prie d'agréer mes remerciements.

²⁸ Arnold contient, outre cela, des choses très remarquables dans son *Histoire de l'Église et des hérétiques* ; il était lui-même un homme intéressant et très instruit.

²⁹ J'ai de lui encore un ouvrage sous le titre : *Das Geheimniß der Göttlichen Sophia*³, 1700, in-8°, qui me semble être sorti d'une bonne source.

³⁰ Son *Histoire de l'Église* est incomparablement plus facile à comprendre pour un étranger que les écrits de notre ami B. Mon édition de son *Histoire de l'Église*, que j'ai acquise sur votre indication, est en 4 volumes in-f°, 1700⁴. Le 4^e tome contient des documents et des traités, soit entiers, soit extraits.

³¹ Dans ce 4^e tome, section 3, n° 9, il se trouve un précis de plusieurs ouvrages de Hiel, dont le nom véritable est Henry Janson, né dans les Pays-Bas. Il a vécu aux environs de 1550.

³² Toute cette partie des connaissances humaines est si intéressante que je me propose de lui destiner autant de temps que possible et, si vous ne vous lassez pas de me continuer vos directions, j'espère qu'avec l'aide de Dieu ce ne sera pas sans succès.

³³ Vous approuvez la règle que je crois la plus essentielle pour avancer dans la lumière : confiance et abandon. Vous l'augmentez d'une adjonction bien importante, qui est de supprimer tout mouvement de l'homme ; c'est le point

¹ Sc. Henri Janson, ou mieux Hendrik Jansen, haut mystique des Pays-Bas, au XVI^e siècle. (Cf. *infra*. § 31).

² *Supra*, lettre # 4, § 20.

³ *Das Geheimniß der göttlichen Sophia oder Weißheit*, Leipzig, Fritsch, 1700 (Le secret de la divine *Sophia* ou de la Sagesse).

⁴ *Gottfried Arnolds unpartheyische Kirchen- und Ketzer-Historien, vom Anfang des Neuen Testaments biss auf des Jahr Christi 1688*, Francfort s/Main, 1699-1700.

essentiel pour entrer dans la lumière, c'est la porte étroite par où peu de monde passe. M^{me} G. appelle ce qui s'oppose à cette suppression *propriété*, et notre ami B. *die Selbstheit*. Je vous prie de remarquer la ressemblance entre ces deux terminologies, sans qu'ils aient su quelque chose l'un de l'autre. Je recevrai tout ce que vous voudrez m'indiquer sur cet objet capital et les chemins qui y conduisent avec reconnaissance.

³⁴ Ma présente lettre est déjà si longue que je réserverai mes citations du *Tableau naturel* et ma seconde observation sur la nature élémentaire pour un autre courrier.

³⁵ Je me suis livré aujourd'hui au plaisir de m'entretenir avec vous ; je n'en connais guère de plus grand, excepté celui de recevoir de vos lettres. Vu la bonté avec laquelle vous entrez dans chaque détail que je prends la liberté de vous proposer, j'ose espérer que notre correspondance ne finira pas de sitôt.

³⁶ Je me plais aussi à me flatter d'une espérance bien douce, de l'espérance que le « même centre nous rapprochera toujours de plus en plus¹ », étant persuadé que les véritables liaisons, et les seules durables ici-bas, sont celles qui se fondent sur l'amour du Grand Principe que nous adorons l'un et l'autre.

³⁷ P. S. Veuillez m'adresser vos lettres à Morat. Je reste ici pendant la bonne saison ; il n'y a jusqu'à la fin de l'automne que des affaires essentielles qui me font quitter ce séjour, et ce n'est jamais que pour un petit intervalle de trois à quatre jours.

6

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

11-8-1792

Paris, le 11 août 1792

¹ Je ne puis vous écrire qu'un mot, Monsieur, dans les circonstances présentes que le bruit public fera sans doute parvenir à votre connaissance. Je me trouve enfermé dans Paris, y étant venu pour rendre des soins à une

¹ Cette phrase ainsi guillemetée semble venir d'une lettre antérieure de SM à K, mais tel n'est point le cas. La pensée, du moins, n'est pas apocryphe et la lettre est apparentée.

sœur à moi¹ qui y passait, et je ne sais ni quand ni si j'en sortirai. J'ai besoin de toutes mes facultés pour faire face à l'orage ; ainsi je n'ai pas le loisir de répondre à votre lettre du 25 juillet. Ce sera pour un autre moment.

² Je vous dirai seulement que j'ai connu M. d'Hauterive et que nous avons fait un cours ensemble²

³ J'ai connu aussi M^{me} de La Croix ; ce sont toutes des personnes de beaucoup de mérite.

⁴ Au sujet de la lumière cachée dans les éléments, lisez 47^e épître de Boëthme, 13-16³ ; quand vous aurez ses *Trois principes*, lisez ch. 15, n° 48-52¹ et ch. 10 : 41².

¹ Louise-Françoise de SM, épouse en secondes noces puis veuve Desherbiers (ou Des Herbiers), marquise de L'Estenduère (1741-1828).

² Ce sont les *Leçons de Lyon aux élus coëns*, op. cit., où collaborèrent SM, d'Hauterive et J.-B. Willermoz.

³ « 13. C'est qu'il existe deux types de feu, et aussi deux types de lumière. Dans l'impression ténébreuse, le feu est froid et la lumière est fausse ; tous deux naissent de l'imagination de l'impression âpre ; la lumière ne tire son origine que de l'imagination, et elle n'a pas de fondement vrai. L'autre feu, lui, est un feu-brasier, mais sa lumière est vraie ; elle vient du fonds et elle naît de l'état originel de la volonté divine, de cette volonté qui se réalise dans l'exhalaison, dans la nature, jusqu'à la lumière et par le moyen du feu.

« 14. Par ces deux types de feu et de lumière, nous comprenons deux principes, mais aussi deux volontés. C'est que la fausse lumière née de l'imagination tire son origine de la volonté propre de la nature, entendons de l'impression des propres, lorsque les propres s'éprouvent l'un l'autre. Il en naît un désir propre, et une imagination, à ce point que la nature, dans sa convoitise propre, prend l'abysse pour modèle et désire s'introduire, de son propre pouvoir et sans la volonté de Dieu, dans un gouvernement exercé par sa volonté particulière. Cette volonté propre en effet se refuse à se soumettre à la volonté abyssale de Dieu qui tire son origine d'elle-même, dans l'Un éternel, en dehors de la nature et de la créature, elle ne veut pas non plus se rendre à elle, ni s'unir avec elle en une volonté unique. Au contraire, elle se hausse elle-même au rang de séparateur et de créateur propres. Cette volonté crée alors, en elle-même, une science, tout en rompant avec la volonté de Dieu, ce que nous saisissons aussi bien à propos du diable qu'à propos de l'homme faux. La conséquence, c'est l'expulsion de la séparation divine, à ce point que le diable et sa volonté propre doivent demeurer dans le séparateur de l'impression ténébreuse, dans laquelle le verbe s'introduit dans la nature et se soumet au tourment, pour accéder à la sensibilité, incapables qu'ils sont de retrouver l'état originel de la source ignée, qui est le feu vrai dans lequel s'introduit la volonté de Dieu, dans la vie sensible et dans la nature. Le séparateur du propre naturel en effet n'a pas d'être vivant véritable, qui puisse assurer la permanence de sa lumière, parce qu'il ne puise pas par sa convoitise à l'Un éternel, entendons à la douceur de Dieu, mais parce qu'il puise son être à lui-même : sa lumière se contente de tirer son origine de l'être propre de l'égoïté.

« 15. Voilà pourquoi existe une différence entre la lumière de Dieu et la fausse lumière : la lumière de Dieu tire son origine de l'Un éternel, c'est-à-dire de l'être de l'engendrement divin, pour s'introduire par la volonté de Dieu dans la nature et dans l'être. Par le séparateur divin, cette lumière est insérée et conduite en un être vivant, elle huit dans cette même nature et dans les ténèbres (Jean, 1, 5). La science en effet, lorsqu'elle est appréhendée, est, de par son impression même, ténèbres. Mais la lumière divine l'illumine, si bien qu'elle est une lumière ignée, dans laquelle le souffle ou le parler de Dieu se manifeste dans la nature et dans la créature, pour se situer dans une vie sensible. C'est ce dont parle Jean, 1, 4 : « La vie des hommes était en lui », et Christ dit (Jean, 8, 12) : « Je suis la lumière du monde, qui me suit... aura la lumière de la vie. » Sans cette lumière divine en effet, jaillie de la génération de la trinité divine, il n'est pas de lumière constante et vraie. Il n'existe qu'une lumière de l'imagination, de l'impression naturelle de la volonté propre.

« 16. Voilà pourquoi l'homme, en tant qu'image de Dieu, doit lever les yeux de l'intelligence, dans lesquels la lumière de Dieu s'offre à lui et désire l'illuminer, et ne pas être un animal. L'animal en effet ne se trouve pas, lui et son séparateur, dans le fonds intime de l'éternité, mais seulement dans la forme seconde, dans la parole exprimée. Il n'a donc qu'une lumière soumise au temps, en un séparateur qui a un début et qui a une fin ; le séparateur éternel y introduit son jeu, et introduit la science divine en des images qui sont en quelque sorte modelées d'après le Grand Mystère du monde spirituel, étant donné que les principes éternels créent des modèles antérieurs dans le jeu du feu et de la lumière. Mais l'homme, lui, n'est concerné par ce prémodelage que pour ce

⁵ Adieu, monsieur, une autre fois je vous en dirai plus long. Vous pouvez cependant m'écrire si vous avez quelque chose à me communiquer et je recevrai vos lettres avec plaisir, mais n'y parlez que de notre objet.

qui est de son corps extérieur et spirituel. Par son corps spirituel, il est le verbe véritable et essentiel du propre divin, en lui Dieu parle et engendre son verbe, si bien que la science divine se répand, s'appréhende et s'engendre elle-même en une image parfaite de Dieu, image dans laquelle Dieu se manifeste selon le mode de la sensibilité et de la créature, dans laquelle il demeure lui-même et exprime sa volonté. L'homme doit donc briser son vouloir propre, pour se donner entièrement au vouloir de Dieu. » (*Les Épîtres théosophiques*, trad. Bernard Gorceix, Monaco, Rocher, 1980, p. 334-336.)

¹ « 48. Lors donc que la puissance de la vie et l'esprit du second principe naquirent dans la première origine du premier principe, ou dans les profondes ténèbres, rompues par la volonté de la puissance de la Vierge Sophie, dans le très important coup d'œil de la forte puissance de Dieu, et qu'ils s'établirent dans la délicieuse joie ; alors les essences des étoiles et des éléments s'insinuèrent à l'instant dans le coup d'œil de l'ascension de la vie, c'est-à-dire aussitôt après la construction de l'aimable habitation.

« 49. Car l'habitation est l'élément, et la puissance de l'élément intérieur est l'amour du paradis, que les éléments extérieurs ou qui sont nés de l'élément veulent puiser dans leur mère ; et le FIAT aigu les porte dans l'habitation, où la lumière de la vie est réellement allumée ; ainsi toutes les essences vivent dans l'habitation et le Soleil des étoiles monte dans l'habitation, car, dans le commencement de la vie, chaque principe saisit la lumière.

« 50. Le premier principe, où les ténèbres saisissent l'éclair igné, colérique et rapide. Lorsque la volonté reconquise s'aperçoit dans la première volonté des ténèbres attirantes et astringentes, et qu'elle brise les ténèbres dans ce coup d'œil, alors l'éclair de feu reste dans la première volonté des astringentes ténèbres ; il est au-dessus du cœur dans le fiel et il allume le feu dans les essences du cœur.

« 51. Et le second principe retient aussi sa lumière pour soi ; ce qui est l'aimable joie, qui brille là où les ténèbres sont dissipées. Là s'élève la très gracieuse et aimable puissance : de là l'explosion ou la terreur, dans la forte puissance, devient ainsi un royaume de joie et son grand déchirement se tourne en un tressaillement joyeux ; car à cette explosion est suspendu l'éclair de feu du premier principe, ce dont elle est tremblante ; mais sa source est une amabilité et une joie que personne ne peut écrire, si ce n'est celui qui les éprouve.

« 52. Le troisième principe retient entièrement sa lumière pour soi. Ce principe, quand la lumière de la vie s'élève, pénètre dans la teinture de l'âme jusqu'à l'élément et tend après l'élément ; mais il n'atteint pas autre chose que la lumière du soleil, qui est provenue de la quintessence et de l'élément. Ainsi les étoiles et les éléments dominent dans la lumière et la puissance de leur soleil : ils *inqualifient* avec l'âme, et apportent plusieurs vices et aussi des maladies dans les essences, d'où résultent en elles des élancements, des déchirements, des enflures, des démangeaisons, et enfin, leur dissolution et la mort. » (*Des trois principes de l'essence divine ...*, (trad. SM sur l'éd. d'Amsterdam, 1682), Impr. de Laran, 1802, t. I, p. 314-316.)

² « 41. Or, l'angoisse a en soi, en possession, le premier principe. Comme elle demeure dans les ténèbres, elle est une autre essence que n'est l'essence dans la lumière, où il n'y a que pur amour et douceur et où on n'aperçoit aucun tourment ; et la qualité qui est engendrée dans le centre de la lumière, n'est plus maintenant qualité, mais l'éternelle sagesse et science de tout ce qui était dans l'angoisse avant la lumière. Cette sagesse et cette science vient maintenant toujours au secours de la volonté comprimée dans l'angoisse et fait de nouveau en elle un centre pour la génération, de façon qu'ainsi dans la qualité s'engendre de nouveau la croissance ou la puissance ; de la puissance, le feu ; du feu, l'esprit ; et l'esprit fait de nouveau, dans le feu, la puissance ; de sorte qu'ainsi il y a une indissoluble alliance. Or, de cette âme, ou de cette *base affective* qui est dans les ténèbres, Dieu a engendré les anges, qui sont des flammes de feu, mais allumées par la lumière de Dieu ; car c'est dans cette âme où un esprit peut être engendré, sans cela il resterait dans le rien. Car, quant à soi, aucun esprit ne peut être engendré dans le cœur et la lumière de Dieu, attendu que c'est là la limite de la nature, et il n'a à lui aucune qualité ; c'est pourquoi il n'en sort rien de plus, et ce cœur demeure invariable dans l'éternité : il brille dans l'âme qui est de la qualité des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent pas le saisir. (*Des Trois Principes de l'essence divine...*, trad. SM, *op. cit.*, t. I, p. 164-165.

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

25-8-1792

Du 25 août 1792

¹ Lors de mon dernier billet, monsieur, il ne m'était guère possible de vous en écrire plus long. Les rues qui bordent l'hôtel où je loge étaient un champ de bataille ; l'hôtel lui-même était un hôpital où l'on apportait les blessés, et, en outre, il était menacé à tout moment d'invasion et de pillage.

² Au milieu de tout cela, il me fallait aller au péril de ma vie, voir et soigner ma sœur à [une] demi-lieue de chez moi¹. Heureusement, la Providence m'a soutenu d'une manière marquée dans tout ce chaos. J'en suis sorti, il y a quelques jours, pour revenir à la campagne², d'où je me fais un vrai plaisir de reprendre notre correspondance.

³ Ne soyez point étonné, monsieur, des similitudes que vous apercevez entre mes idées et celles de M^{me} G., de même qu'entre les siennes et celles de notre ami B. La vérité n'est qu'une, sa langue n'est qu'une aussi, et tous ceux qui marchent dans cette carrière disent tous les mêmes choses sans se connaître et sans se voir, quoique, cependant, les uns disent de plus ou moins grandes choses que les autres, selon le plus ou moins de chemin qu'ils ont fait.

⁴ Prenez pour exemple nos Écritures ; on y voit partout la même idée et la même doctrine malgré la diversité des temps et des lieux où ont vécu les écrivains sacrés.

⁵ Je puis vous assurer que moi, indigne, j'ai inséré dans mes ouvrages nombre de germes dont je n'avais pas moi-même tous les développements et dont néanmoins je sentais la vérité, et que ces mêmes germes je les trouve tous les jours en plein rapport dans mon cher B., ce qui me comble de joie : 1° à cause de la similitude ; 2° parce que cela me procure de douces récoltes que je n'aurais peut-être jamais faites sans cela.

¹ « Ce dix août 1792, je me suis trouvé à Paris. Tout ce jour-là fut rempli de meurtres et de menaces sanglantes. [...] À dix heures je voulus sortir pour aller voir quelqu'un qui était logé rue Montmartre, proche les diligences ; j'étais logé hôtel de Bourbon, rue du Faubourg Saint-Honoré. Tous les gens de la maison pleuraient et se mettaient presque à mes pieds pour m'empêcher de sortir. [...] Dans les courses que je faisais journellement de chez elle chez moi, je fus très souvent exposé aux fureurs du peuple armé. Mais je fus calme et il ne m'arriva rien. » (*Mon Portrait historique et philosophique...*, R. Julliard, 1961, n° 298).

² C'est-à-dire dans sa ville natale d'Amboise, où SM possédait, outre son domicile en ville, une chaumière dans le hameau de Chandon.

⁶ Il y a cinq ou six ans que je reçus tout naturellement dans mes spéculations une ouverture sur la géométrie et les nombres, qui me transporta du plus vif ravissement. Eh bien ! un an après, je trouvai ce rayon de lumière tracé tout au long dans les traditions chinoises, rapportées dans les *Lettres édifiantes* de nos missionnaires¹. Cela avait été écrit il y a quatre mille ans et à quatre mille lieues de moi, et ce rapport ne fit que décupler mon ravissement, au lieu de m'humilier ; car la première chose qu'il y ait à savoir, c'est que nous ne pouvons rien inventer et que nous recevons tout.

⁷ Je crois, comme vous, que les divers ouvrages dont vous me parlez peuvent être une excellente introduction ; mais les instructions verbales des personnes exercées me paraissent encore plus profitables que les livres, à moins qu'ils ne soient de l'ordre de ceux de mon ami B.; encore aimerais-je mieux l'écouter que de le lire.

⁸ Je suis dans une maison² où M^{me} G. est très en vogue. On vient de m'en faire lire quelque chose.

⁹ J'ai éprouvé à cette lecture combien l'inspiration féminine est faible et vague en comparaison de l'inspiration masculine, telle que celle de B. Je trouve dans l'une du tâtonnement, du moral et du mystique en place de lumières ; quelques heureuses interprétations, mais beaucoup d'autres qui sont forcées ; enfin, plus d'affections et de sentiments que de démonstrations et de preuves, mesure qui est peut-être plus avantageuse au salut de l'auteur, mais qui l'est moins à la véritable instruction de celui qui cherche.

¹⁰ Dans l'autre je trouve un aplomb d'une solidité inébranlable ; j'y trouve une profondeur et une élévation, une nourriture si pleine et si soutenue que je vous avoue que je croirais perdre mon temps que de chercher ailleurs. Aussi, j'ai laissé là les autres lectures. Cependant, je les laisse aux personnes de la maison qui s'en occupent, et je leur cache même mon auteur favori, parce qu'elles ne seraient pas de force à le suivre et que, d'ailleurs, j'aurais trop de peine à le traduire.

¹ *Lettres édifiantes...Mémoires des Indes et de la Chine*, t. XXVI, J. Mérigot, 1783, p. 146 : « Une autre connaissance attribuée à Tchéou-kong est mieux prouvée, c'est celle de la propriété du triangle rectangle. On la voit dans le fragment d'un ancien livre fait avant l'incendie des livres, et ce beau monument n'est pas révoqué en doute ; je donne ici la notice de ce fragment. » S'ensuivent des « Textes du livre, ou Fragment du livre Tchéou-pey », dont voici le troisième. « Chang-kao répondit : les fondements des nombres (ou calcul) ont leur source dans le Yu-en [ron] et le Fang [carré] [...] ceux qui passent pour bien savoir le Keou-kou [triangle rectangle] ont la réputation de posséder une science sublime et profonde » (p. 147). « La propriété essentielle du triangle rectangle est dans le 7^e texte » (p. 148) : « Septième texte. Si on sépare [ou divise] le Ku en deux, on fait le Keou large de trois, et un Kou long de quatre. Une ligne King joint les deux côtés Keou. Kou fait des angles, le King est de cinq. » (p. 147) La deuxième des Notes explique : « Puisque par le triangle rectangle on peut connaître, selon les textes, le haut, l'éloigné, le profond, on indique et suppose la méthode de déduire dans un triangle rectangle ce qui n'est pas connu par ce qui est connu, et cela suppose que Chang-Kao savait que les trois angles d'un triangle rectangle sont égaux à deux droits ; cela suppose aussi que Chang-Kao par la propriété des triangles rectangles semblables, de ce qu'on connaissait dans le triangle on déduisait ce qui n'était pas connu. » (p. 151-152).

² Toujours chez la duchesse de Bourbon.

¹¹ Si l'énumération des puissances et la nécessité de les classer est un domaine nouveau pour vous, l'ami B. vous procurera de grands secours sur cet objet, et je ne doute point que, si vous avez continué à le lire, vous n'ayez déjà fait des pas sur cela depuis votre dernière. L'école par où j'ai passé nous a donné aussi en ce genre une bonne nomenclature. Il y en a des extraits dans mes ouvrages, et je présume que c'est sur cela que tomberont les questions que vous m'annoncez.

¹² Voici mes idées sur ces deux nomenclatures : celle de B. est plus substantielle que la nôtre et elle mène plus directement au but essentiel ; la nôtre est plus brillante et plus détaillée, mais je ne la crois pas aussi profitable, d'autant qu'elle n'est, pour ainsi dire, que la langue du pays qu'il faut conquérir et que ce n'est pas de parler des langues qui doit être l'objet des guerriers, mais bien de soumettre les nations rebelles. Enfin, celle de B. est plus divine, la nôtre est plus spirituelle ; celle de B. peut et doit tout faire pour nous, si nous savons nous identifier avec elle, la nôtre demande une opération pratique et opérative qui en rend les fruits plus incertains et peut-être moins durables ; c'est-à-dire que la nôtre est tournée vers les opérations dans lesquelles notre maître était fort, au lieu que celle de B. est entièrement tournée vers la plénitude de l'action divine, qui doit tenir en nous la place de tout, et c'est sous ce rapport qu'elle entraîne toutes les facultés de mon être, ne m'étant jamais senti ni un grand goût ni un grand talent pour les opérations.

¹³ M. d'Hauterive, qui a eu le même maître que moi, s'est donné plus que moi à cette partie opérative ; et, quoiqu'il en ait reçu plus de fruits que plusieurs de nous, je vous avoue cependant que je n'en ai pas vus de sa façon qui m'aient engagé à changer d'idée. Il a assez d'autres mérites à mes yeux.

¹⁴ M^{me} de La Croix est aussi une personne très recommandable ; elle passe dans l'esprit de beaucoup de monde pour avoir des dons spirituels efficaces. Elle a essayé de les exercer devant moi, mais je n'ai jamais eu de sa part que des preuves négatives. Au reste, monsieur, le chapitre des communications libres n'est point une chose assez rare pour ne pas ouvrir toutes les probabilités sur les communications forcées par les opérations. Le monde est plein de ces deux ordres de faits, et je ne doute point que M^{me} de La Croix n'ait pu en avoir comme tant d'autres.

¹⁵ Mais ce serait de ma part une folle imprudence que d'entreprendre le discernement de tous ces faits qui me sont étrangers. Indépendamment des difficultés sans nombre qui s'y rencontreraient, il n'y a que ceux qui nous sont propres et personnels qui nous importent réellement, et je crois vous avoir déjà dit¹ que, dans ce genre, la lumière doit nous accompagner à tous les pas, si nous savons, par notre humble et attentive simplicité, être fidèle à nos progressions et ne point faire de trop grandes enjambées.

¹ Peut-être *supra*, lettre # 2, § 7.

¹⁶ Quant à la persuasion de l'existence de toutes ces choses, elle repose sur la persuasion de notre nature spirituelle et de tous les droits et de toutes les relations que ce titre d'esprit établit en nous et autour de nous. Quand nous avons une fois senti notre âme, nous ne pouvons plus avoir aucun doute sur toutes ces possibilités et c'est dans les preuves de ce divin caractère de notre être que l'école où j'ai passé était précieuse, parce qu'elle nous en offrait les démonstrations les plus convaincantes.

¹⁷ Mais, comme vous êtes rendu sur ces difficultés qui arrêtent tant de monde, suivez les mouvements de votre foi, dirigez, comme vous le faites, votre âme et votre culte vers la source et vers le Grand Principe lui-même. Il ne vous donnera pas des serpents lorsque vous lui demanderez du pain¹ et vous pouvez manger en paix et avec confiance la nourriture qu'il vous donnera².

¹⁸ Tous les faits, toutes les merveilles vous paraîtront simples, parce que tout cela ne sera pour vous qu'une suite de la nature de notre être remis dans son ordre dont nous sommes tous extralignés et que la main divine pouvait seule rétablir par l'organe du Réparateur : profondeurs sur lesquelles je ne ferai que balbutier en comparaison de notre ami B., auquel je vous renvoie.

¹⁹ Vous me dites, monsieur, qu'Arnold est plus aisé à entendre que B. Je ne suis guère à même d'en faire la comparaison ici. Je l'ai essayée à Strasbourg³ et j'ai vu que B. m'embarrassait moins souvent. Cela vient peut-être de ce que, traitant toujours le même objet, il est circonscrit dans un certain nombre de mots, au lieu qu'Arnold est plus varié et emploie plus de mots divers.

²⁰ Lorsque vous posséderez l'ouvrage *des Trois Principes* de B., je vous serai obligé de me dire ce que signifie le mot *rähs*, que je trouve ch. 25, n° 27, à la sixième ligne. L'anglais⁴ le rend par *prédominant*, mais je ne sais si

¹ « Si son fils lui demande du pain, quel est parmi vous celui qui lui donnera une pierre ? Ou bien, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, tout en étant mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent ! » (Évangile selon saint Matthieu VII, 10, et parallèles.)

² Peut-être est-ce une réminiscence de l'évangile selon saint Jean VI, 27 (« Ouvrez, non pas en vue de la nourriture qui se perd, mais en vue de la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera. ») et surtout *id.* VI, 54 (« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et, moi, je le relèverai au dernier jour : « Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang est vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, comme je demeure en lui. Etc. »).

³ SM séjourna à Strasbourg en deux périodes : de juin 1788 au cours du 1^{er} semestre 1789, et du printemps 1790 à juillet 1791.

⁴ Ou plutôt l'Anglais ! C'est à savoir, en effet, la langue du grand théosophe boehmien, traducteur de Boehme en anglais, William Law (1686-1761).

Dans les papiers posthumes de SM (fonds Z) figure une liste autographe des « Ouvrages de Jacob Behmen traduits de l'allemand en anglais par M. Law, 4 vol. in-4° », suivie de la mention : « J'ai en anglais ces 4 volumes et tout ce qu'ils contiennent, et il est inutile de me les envoyer. Mais je demande les ouvrages de Jacob Behmen qui me manquent en anglais, et dont la liste est de l'autre part. » Le v° porte, en effet, cette seconde liste : « Ouvrages de Jacob Behmen dont je désire la traduction en anglais soit par M. Law, si elle existe, soit par d'autres. » (*ap.* « La couronne et les voix ou la café chez SM », *Bulletin martiniste*, n° 2-3 (1984),

le mot allemand ne veut pas dire quelque chose de plus. Je n'ai qu'un misérable dictionnaire allemand, où ce mot *rähs* ne se trouve seulement pas.

²¹ Quant au mot *Selbstheit*, que M^{me} G. exprime par *propriété*, il rend parfaitement, dans les deux langues, les obstacles que nous mettons nous-mêmes à notre avancement. Mais j'ai trouvé sur ce point M^{me} G. portée à une mesure qui me paraît outrée (peut-être faute d'être digne de la comprendre). L'ami B. me rend la chose simple et sensible, en me montrant toutes les chaînes que pose sur nous celui qu'il appelle l'esprit de ce monde. Voilà la vraie mort qu'il faut subir, la vraie propriété qu'il faut chasser de nous. Mais, quand la propriété divine daigne la remplacer en nous, il nous est permis de la conserver avec grand soin, et c'est sur cela que je ne trouve M^{me} G. ni claire ni mesurée.

²² La voie des opérations partielles et spirituelles est très voisine de cet esprit du monde, et surtout de cette région astrale où il fait sa demeure et qui est presque universellement employée par les opérations, sans en excepter le maître que j'ai eu et les disciples qui ont suivi cette voie opérative. Elle est par là très susceptible d'accroître en nous ces propriétés dont nous devons nous défendre, vu les avantages et les plaisirs qu'elle nous procure. Aussi suis-je persuadé que c'est là la principale des *Selbstheit* sur laquelle nous devons être en garde, et c'est un sens que je n'aurai jamais compris sans les ouvertures de l'ami B.

²³ Adieu, monsieur, je me recommande à vos bonnes prières. Si vous trouvez, comme vous me le dites, quelque douceur dans notre commerce, je puis vous assurer que j'y en trouve beaucoup pour mon compte, et j'espère que cela ne fera qu'augmenter pour l'un et pour l'autre, grâce à la nourriture que nous nous proposons de prendre tous les deux. J'ose même me persuader d'avance avoir des titres à votre amitié par les biens que je vous aurai procurés dans la lecture en question.

²⁴ Je vous priai dans mon billet de ne me parler que de notre objet, parce qu'à Paris on ouvrait les lettres et que je n'aurais pas voulu perdre les vôtres si vous aviez eu envie d'y parler d'autres choses, mais je vous avoue que, passé mon objet, je me mêle fort peu du reste, étant simple citoyen.

²⁵ Supprimez dorénavant le titre et le nom même de mon hôtesse sur vos adresses et ne m'écrivez plus à Paris jusqu'à nouvel ordre. Voici mon adresse pour le moment : au château de Petit-Bourg, près Ris, à Ris, route de Fontainebleau.

Annexe II, p. 19-20.) L'édition en 4 vols in-4°, dont SM possédait un exemplaire, est l'une des deux suivantes, au texte identique : *The Works of Jacob Behmen, The Teutonic Theosopher*, Londres, Richardson, 1763-1781. Sommaire (avec les titres en français et abrégés) : 1. *L'Aurore ; Des Trois Principes*. 2. *De la Triple Vie ; 40 Questions ; De l'Incarnation ; Classes*. 3. *Mysterium magnum ; Explication de la Genèse ; Quatre Tables de la divine révélation*. 4. *De la Signature des choses ; De l'Élection de la grâce ; La Voie vers Christ ; Discours ; Les Tempéraments ; Du Baptême et de la Cène de Christ*.

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

25-8-1792

Samedi, le 25 août 1792

¹ La dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser m'a délivré d'une bien grande inquiétude. Soyez persuadé, monsieur, que j'ai senti tout le prix du moment où vous me l'avez écrite. Je m'étais tout doucement accoutumé de recevoir de vos nouvelles à peu près à la même époque, de sorte que chaque courrier vide aurait augmenté mon inquiétude à l'infini. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, combien de vœux je fais pour vous et pour les personnes qui vous intéressent.

² Je commencerai ma présente lettre par où j'ai fini ma dernière, par ma seconde observation sur la nature élémentaire. Ma première remarque exprimait une loi qui indique la jonction de deux choses séparées ; la seconde me semble être le type de la séparation de deux choses réunies.

³ Lorsqu'on veut décomposer une substance dont les parties intégrantes sont dans une union intime et dans une proportion complète, alors cette union résiste à tous les moyens analytiques usités et semble faire exception aux lois connues des affinités. Pour un cas pareil, il ne reste à l'artiste d'autre parti à prendre que de changer les proportions en donnant préalablement une prépondérance à une des parties constituantes. Ce changement fait, les affinités s'appliquent et la décomposition s'exécute.

⁴ En voici un exemple : le verre, comme tout le monde sait, est composé d'alcali fixe et de terre vitrifiable ; et, quoique l'alcali ait une bien plus grande affinité avec les acides qu'avec la terre vitrifiable, ce serait néanmoins en vain que l'on exposerait le verre à l'action des acides dans l'intention de le décomposer, parce que ses deux parties intégrantes ont acquis par l'action du feu une proportion si exacte et une liaison si intime qu'elle résiste à tous les moyens ordinaires. Pour y réussir, il faut changer les proportions en pulvérisant le verre, en le mêlant, en le macérant avec de l'huile de tartre par défaillance. Cet alcali devient peu à peu masse avec le verre ; alors on approche les acides, et la décomposition se fait, parce que la proportion originaire a été changée. L'acide s'empare non seulement de l'alcali ajouté, mais encore de celui qui se trouvait primitivement dans le verre, de sorte que toutes les parties salines se dégagent de la terre qui les tenait comme enchaînées. Ce moyen, du reste, est assez peu connu, et il n'y a peut-être pas quatre chimistes français qui en aient ouï parler ;

du moins n'en ai-je rencontré aucune trace. Je vous abandonne l'application aux vérités intellectuelles, et votre explication me fera grand plaisir.

⁵ Quant aux questions sur le *Tableau naturel*, je commence à m'apercevoir que je suis encore trop ignorant pour pouvoir vous en faire, et je me réserve votre bonté pour d'autres époques.

⁶ Comme je n'ai pas encore reçu les *Trois Principes* de notre ami B., je n'ai pas pu comparer les passages sur la lumière cachée dans les éléments que vous avez bien voulu m'indiquer.

⁷ Mais, à cette occasion, j'ai trouvé dans la 46^e épître de B., 37-38¹, un article qui me paraît très important : c'est une espèce d'eucharistie intellectuelle qui m'a d'autant plus frappé que j'en ai trouvé des traces ailleurs. C'est la faim et la soif de l'âme qui, étant entrée dans la grâce du Réparateur et reçue par lui, est devenue *substantielle* ! B. appelle cette substance *Sophia*, la Sagesse essentielle, ou le corps du Réparateur.

⁸ Pordage², médecin anglais et disciple de B., dont j'ai reçu accidentellement les ouvrages en demandant après ceux de notre ami, croit que cette sagesse substantielle est le précurseur de Jésus-Christ dans l'âme, une vertu séparée du ternaire sacré, qui, cependant, n'agit que par la volonté de ce sacré ternaire, qui, par contre, n'agit jamais que par cette Sagesse. Cette Sagesse, dit Pordage, n'est pas un ange, mais une vertu angélique et surpasse tous les esprits des anges et des hommes. C'est elle qui détruit nos impuretés, notre vanité, notre propriété ; c'est elle qui nous régénère ; elle tire son origine immédiatement du principe éternel ; c'est l'esprit du Réparateur dont parle saint Paul, Romains VIII, 9³.

⁹ Je vous prie de me dire ce que vous pensez de ce passage de B., épître 46, 37-38, édition 1682.

¹⁰ Vous avez eu la complaisance de me donner des éclaircissements touchant M. de Hauterive et M^{me} de La Croix, qui m'ont fait plaisir, parce que

¹ « 37. Dans cette faim et dans cette soif, elle accueille la chair et le sang de Christ. Le nouvel esprit-volonté en effet, qui est entré au début dans la grâce de Christ et que Christ a absorbé en soi, devient désormais substance ou essence par l'impression magnétique, autrement dit par l'appétit et la convoitise de l'âme.

« 38. C'est cette essence qui porte le nom de *Sophia*, en tant que la Sagesse essentielle ou le corps de Christ. C'est en elle que gît la foi en l'Esprit saint, et c'est en ce fondement unique que Christ et l'âme croient. » (*Les Épîtres théosophiques*, op. cit., p. 321.)

² John Pordage, 1608-1681, le premier parmi les *Disciples anglais de Jacob Boehme aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Serge Hutin, Denoël, 1960, index).

³ « Quant à vous, vous n'êtes pas sous l'empire de la chair, mais sous celui de l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous. Et si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas. »

j'avais conçu pour M^{me} de La Croix, sur d'autres avis reçus, une estime très distinguée.

¹¹ Depuis ma lettre du 25 juillet, j'ai joui d'une très grande satisfaction, j'ai reçu l'*Ecce homo*¹. En le lisant, j'ai remercié du fond de mon cœur la bonne Providence de ce qu'elle vous a mis dans l'esprit de l'écrire et je voudrais vous remercier au nom de mes frères les hommes de leur avoir si bien détaillé leur avilissement et leur honte. De tout le mal que vous avez dit de l'espèce en général, je prends très volontiers ma portion sur mon compte et je trouve que vous avez dit la vérité et toute la vérité.

¹² Permettez-moi de vous demander des éclaircissements sur quelques passages ; votre facilité de dire beaucoup de choses en peu de mots, jointe à notre habitude des renvois, soit à vos propres ouvrages, soit à ceux de notre ami B., rendront peut-être mes questions moins indiscrètes.

¹³ 1° Quel est le sens précis auquel vous prenez le terme *esprit* dans l'acception de ce mot, p. 54, 68, 78, 79 ?

2° Quels sont *les écrivains zélés et véhéments*, p. 65 ?

3° Quels sont *les juges*, p. 129, et comment pouvons-nous avoir connaissance de leurs jugements ?

4° Et c'est la plus importante de toutes les questions : en quoi consiste notre principal travail pour nous rapprocher de Dieu ? Quel est le chemin qui nous conduit aux jouissances que nous pouvons tirer de notre propre fonds, et quelle est la principale cause de notre part qui nous rend ce chemin si fatigant ? Quelles sont les précautions pour ouvrir en nous la voie directe de notre intérieur ? Comment pouvons-nous lire dans notre sublime source, et comment mettre les germes divers qui nous constituent dans leur activité et leur développement ? Bref, en quoi pouvons-nous contribuer que le jour commence à paraître et que l'étoile du matin se lève dans le cœur de l'homme ? (P. 20, 61, 109, 110, 154.)

5° Comme la connaissance intime et parfaite du *dénueement spirituel* est de la dernière importance, j'ose vous demander dans quel sens, au juste, vous prenez ce terme ? À cela se joint la question subséquente : Pouvons-nous *nous dénuer par nous-mêmes* ? (P. 56.)

6° Pour nous dépouiller, suffit-il d'avoir le sentiment salutaire de notre lamentable état ? L'homme ne peut-il pas avoir le sentiment de ses défauts sans pouvoir s'en délivrer ? Ne peut-il pas s'apercevoir qu'il est vain et propriétaire, et rester toujours tel ? (P. 110.)

7° En supposant que la personne qui m'a parlé du procédé de M. de Hauterive m'ait dit vrai, ce procédé, par lequel M. de H. se dépouille de son enveloppe corporelle pour jouir de la présence physique de la cause active et

¹ Imprimerie du Cercle social, an IV de la République [1792] ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1986.

intelligente, ne serait-il pas un œuvre figuratif qui indique la nécessité d'un dépouillement intérieur, pour parvenir à jouir de la présence de la Parole incréée dans notre centre ?

¹⁴ Voilà sans doute des questions bien importantes, que vous voudrez pardonner au désir de m'instruire. Je conjecture que plusieurs de ces questions seront traitées dans *le Nouvel Homme*. Veuillez me communiquer les adjonctions ou les changements qui ont trait à ces questions et que vous auriez désiré d'y faire après la lecture des ouvrages de notre ami B.

¹⁵ J'ose espérer que vous ne laisserez jamais éteindre l'intérêt que vous prenez à mon avancement et que vous serez toute votre vie persuadé de mes sentiments de respect et de reconnaissance.

9

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

6-9-1792

Petit-Bourg, le 6 septembre 1792

¹ Peut-être attendez-vous une seconde lettre de moi, Monsieur, avant de m'écrire. En conséquence je reprends la plume pour répondre à votre lettre du 25 août.

² Rien de plus juste que votre observation chimique sur le changement de proportions, c'est par cette loi que marche universellement la nature, tant organisée que non organisée. Ne doutons pas que la même loi ne dirige le spirituel ; nous en pouvons tous faire l'expérience sur nous-mêmes, soit pour améliorer nos affections morales, soit pour étendre nos lumières. Dans l'une et l'autre classe, il nous faut éloigner les objets contraires et fortifier, par l'approche d'objets favorables et analogues à notre dessein, celles de nos facultés qui sont entravées dans des obstacles et dans des obscurités. L'ami B. vous en dira tant sur cela, quand il vous parlera de votre régénération et de l'Incarnation du Sauveur, que je puis m'en tenir là sans scrupule.

³ J'ai lu le passage que vous me citez de lui, *Épître* 46, n° 37 et 38. Quand vous aurez ses *Trois Principes*, vous y verrez bien d'autres merveilles sur cet article. Vous y verrez très clairement ce qu'il appelle la Sagesse, ou *Sophia*, et vous ne serez point de l'avis de Pordage, quand il dit qu'elle est le précurseur de J.-C. dans l'âme, puisqu'ils n'y peuvent venir qu'ensemble, attendu que c'est dans elle qu'il s'est enveloppé pour s'incorporer dans

l'élément pur, et de là descendre dans la région des éléments mixtes et corruptibles, ou dans le sein de Marie, pour pouvoir ensuite, au travers de cette mort que nous portons sur nous enlever avec lui l'âme humaine purifiée et régénérée dans sa vie divine.

⁴ Mais vous serez de l'avis de Pordage lorsqu'il représente cette Sagesse comme n'étant point un ange, mais une vertu angélique supérieure à tous les esprits des anges et des hommes.

⁵ Ainsi, je ne puis la regarder comme l'esprit du Réparateur dont parle Paul, Romains VIII, 9¹, car cet esprit du Réparateur est Dieu, comme le Réparateur lui-même. Enfin il est la lumière divine qui éclaire toutes les merveilles de l'immensité divine, au lieu que la Sagesse n'en est que la vapeur ou le reflet ; elle laisse passer par elle toutes ces merveilles et est proprement la conservatrice de toutes les formes des esprits, comme l'air est le conservateur de toutes les formes matérielles ; elle habite toujours avec Dieu et, quand nous la possédons, ou plutôt quand elle nous possède, Dieu nous possède aussi, puisqu'ils sont inséparables dans leur union, quoique distincts dans leur caractère.

⁶ Venons à l'*Ecce homo*.

P. 54 : *Dans cet esprit* veut dire *dans ce sens* ou *dans cette intention*.

P. 68 : Le témoin de *l'esprit* signifie ici les esprits particuliers, anges ou hommes déjà admis aux régions de l'autre vie.

P. 78 : *idem* ; p. 79, *idem*.

P. 65 : *Des écrivains zélés*. J'ai eu en vue M. Dutoit² dans son ouvrage sur *l'Abus et l'Origine de la raison des religions et des superstitions*³, titre que je rends peut-être mal, mais qui suffit pour vous mettre sur la voie. Cet ouvrage m'a étonné en quelques endroits, mais ne m'a pas convenu sur tout, à beaucoup près, sans parler de la dureté de son style.

P. 129 : *Les juges* seront la Justice divine elle-même, comme l'Évangile l'annonce⁴, lors du jugement final ; et les jugements, ne doutons point qu'ils ne soient assez clairs pour que nous les entendions lorsque l'on nous les prononcera, puisque ce seront nos œuvres mêmes qui nous tiendront lieu d'oreilles.

P. 20, 61, 109, 110, 154 : sur le travail intérieur et les moyens de dépouillement et d'avancement. J'écrirais en vain des volumes pour rendre

¹ Voir *supra*, note 50 à lettre # 3, §. 8.

² Jean-Philippe Dutoit dit Dutoit-Membrini (ou Mambrini), 1721-1793, ministre suisse du Saint Évangile, digne mystique proche de ce qu'on nomme (péjorativement, à tort) le quietisme (à ne pas confondre avec le molinisme) et à ce titre directeur de la confrérie des Âmes intérieures ; il combattit « les doctrines pernicieuses » (*Dictionnaire histo. et bio. de la Suisse*) de Voltaire quand celui-ci vint s'établir à sa portée.

³ *De l'Origine, des Usages, des Abus, des Quantités et des Mélanges de la raison et de la foi...*, Paris, chez les libraires associés [Lausanne, H. Vincent], 1790, 2 vol. Nouv. éd. [= retraitage], 1792. L'ouvrage augm. d'un 3^e vol. constitue une seconde édition sous le pseudonyme de Keleph Ben Nathan et le titre *La Philosophie divine appliquée aux lumières naturelles, magiques, astrales, surnaturelles, célestes et divines*, s.l. [Lyon], s.n., 1793.

⁴ « À la Nouvelle Naissance, lorsque le Fils de l'homme s'assiéra sur son trône de gloire, vous aussi vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël » (Évangile selon saint Matthieu XIX, 28, et parallèles).

ces choses-là plus claires, puisqu'elles ne se peuvent clarifier que dans l'activité du désir et dans l'expérience de nos progrès personnels. Je vous en ai dit assez dans mes précédentes pour n'avoir pas besoin d'y revenir ; et puis l'ami B. vous donnera là-dessus de si bons coups d'épaule que je puis m'en reposer sur lui.

P. 56 : Le dénuement spirituel est le sentiment vif de notre privation divine ici-bas, opération qui se combine 1° avec le désir sincère de nous retrouver dans notre patrie ; 2° avec les reflets intérieurs que le soleil divin nous fait quelquefois la grâce de nous envoyer jusqu'au centre de notre âme ; 3° de la douleur que nous éprouvons quand, après avoir senti quelques-uns de ces divers reflets si consolateurs, nous retombons dans notre région ténébreuse pour y continuer notre expiation. Ainsi, je ne prétends pas dire que nous pouvons nous donner par nous-mêmes cette avantageuse affection, mais nous pouvons la demander par notre conduite et nos désirs, et Dieu ne demande pas mieux que de la faire parvenir dans nos âmes.

P. 110 : Vous me demandez s'il n'est pas possible que l'homme ait le sentiment de ses défauts, sans pouvoir s'en délivrer. Sans doute, s'il ne continue pas à demander des secours ; mais la même main qui lui aura envoyé le sentiment de sa misère, pourra bien aussi, s'il l'implore, lui en administrer elle-même les remèdes curatifs.

⁷ Votre 7^e question sur M. d'Hauterive me force à vous dire qu'il y a quelque chose d'exagéré dans les récits qu'on vous a faits. Il ne se dépouille point de son enveloppe corporelle. Tous ceux qui, comme lui, ont joui plus ou moins des faveurs qu'on vous a rapportées de lui, n'en sont pas sortis non plus¹. L'âme ne sort du corps qu'à la mort, mais pendant la vie, les facultés peuvent s'étendre hors de lui et communiquer à leurs correspondants extérieurs, sans cesser d'être unies² à leur centre, comme nos yeux corporels et tous nos organes correspondent à tous les objets qui nous environnent, sans cesser d'être liés à leur principe animal, foyer de toutes nos opérations physiques.

⁸ Il n'en est pas moins vrai que, si les faits de M. d'Hauterive sont de l'ordre secondaire, ils ne sont que figuratifs relativement au grand œuvre intérieur dont nous parlons, et s'ils sont de la classe supérieure ils sont le grand œuvre lui-même. Or, c'est une question que je ne résoudrai point, d'autant qu'elle ne vous avancerait à rien. Je crois vous rendre plus de service en portant vos yeux sur les principes qu'en voulant vous arrêter dans les détails des faits des autres.

⁹ Quant au *Nouvel Homme*, je vous prie de me pardonner si je ne puis faire le travail que vous me demandez de vous communiquer les additions ou changements dont je le croirais susceptible depuis que je lis B. Vous ferez

¹ Au bout du compte, cette dernière remarque incite à répondre par l'affirmative à la question que la première allusion à d'Hauterive suggérait : le procédé en cause, mis en œuvre aux équinoxes, consisterait, tout simplement (si l'on ose), dans les opérations théurgiques prescrites aux élus coëns par Martines de Pasqually, selon le rituel théurgique par lui communiqué. Voir aussi le § suivant.

² La copie Z, que suit la copie BMG, porte très distinctement « mieux » ; nous croyons pouvoir corriger en « unies », suivant alors la mention manuscrite d'un lecteur anonyme de Z. sans doute postérieure au prêt de Gilbert à Prunelle de Lière, qui pourtant se trompe de genre.

aisément cette besogne vous-même, à mesure que vous avancerez dans notre cher B. qu'il ne faut pas espérer de connaître en peu de temps et avec une légère lecture.

¹⁰ Pour moi, le travail que vous me proposez serait au-dessus de mes forces. J'ai assez séjourné dans mon écritoire ; je ne dois plus m'enfoncer dans ce genre d'occupation et désormais je ne voudrais plus écrire que de ma *substance*. Aussi laissé-je reposer ma plume aujourd'hui en fait d'ouvrages.

¹¹ D'ailleurs, celui en question est plutôt une exhortation et un sermon qu'un enseignement, quoiqu'il y ait cependant par-ci par-là quelque chose à prendre. Je l'ai fait à la sollicitation de quelqu'un¹ qui voulait que j'écrivisse dans ce genre exhortatif. Je l'ai fait à la hâte et il a été imprimé sur le brouillon, et je me réjouis d'en être débarrassé. Il devrait être fini, mais les occupations de mon pays arrêtent tout ; ainsi je ne sais quand vous le verrez.

¹² Adieu, monsieur, je vous félicite d'habiter des lieux où règne le repos politique.

¹³ Quoique ce soit bien le contraire pour moi, je me sou mets et tâche de louer Dieu de tout ce qu'il m'envoie, soit de satisfactions, soit de contrariétés. Je ne lui demande que la grâce de faire des unes et des autres l'usage le plus juste et le plus salutaire à mon avancement.

¹ La haute compétence et l'extrême obligeance du Rev. Erik E. Sandstrom (*New Church*), nous permet de fournir sur Silverhielm les renseignements suivants. Le baron Göran Ulric Fredrikson Silfverhjelm (ou Silverhjelm ou Silverhielm, mais prononcer Silverjelm), était le petit-fils de Catharine Swedenborg (septième enfant de Jesper Svedberg et Sara Behm, dont Emanuel était le troisième) et du doyen Jesper Unge. Leur deuxième fille, Theophila, avait épousé le baron Frederic Silverhjelm, dont Göran U. F., né le 24 novembre 1762 et mort le 10 septembre 1819. Ainsi, fils de la fille de la sœur d'Emanuel, c'est-à-dire de sa nièce, Göran peut être dit petit-neveu, et non point neveu, du théologien, mystique et visionnaire suédois de génie. En 1788, le baron Göran reçut procuration des héritiers d'Emanuel Swedenborg pour exécuter les volontés de celui-ci en disposant de sa bibliothèque. Les livres arrivèrent en Angleterre, où Swedenborg était mort. Notre Silverhielm, le Silverhielm de SM fut un disciple enthousiaste de Swedenborg et participa aux travaux de la *Philanthropic Society*. Après avoir appartenu au cabinet du gouvernement suédois, il représenta la Suède en Angleterre. On connaît un portrait de lui. C'est Silverhielm qui pressa SM d'écrire *le Nouvel Homme*, écrit à Strasbourg.

SAINT-MARTIN, FOU A DELIER

Discours de Tours¹

Jouer pour souffler — Annonce du martinisme — Sa « tâche neuve » — « Qu'une science » — « Un ami de Dieu et de la Sagesse » — « Les images et les sources » — « L'œuvre » — « D'un ton grand seigneur... » — Point d'hommage sans aveu.

« Les gens du monde me traitent de fou. Je veux bien ne pas contester avec eux sur cela. Seulement je voudrais qu'ils convinssent que s'il y a des fous à lier, il y a peut-être aussi des fous à délier; et ils devraient au moins examiner dans laquelle de ces deux espèces il faudrait me ranger, afin que l'on ne s'y trompât point ».

Mon portrait, n° 977.

LES IMAGES ET LES SOURCES

Les grandes lignes de toute théosophie, chrétienne il va de soi, puisque Saint-Martin nous met historiquement en ce cas, et parce que pour d'aucuns aussi le Christ, *nomen* ou *res*, anonyme, pseudonyme, récapitule la théosophie et unifie les théosophies qui s'expliquent donc mieux en le nommant au juste, et l'on suivrait ainsi la voie du Philosophe inconnu et de l'ami des *Recherches* qu'il avait instruit; les grandes lignes de toutes théosophie que cet ami vient de dessiner, nous les retrouverons dans le système très dense composé par son instituteur en bonne part, qu'il est loisible de recomposer selon les règles (78). Système unitaire en théorie, récapitulatif en pratique, à l'instar du Christ qui est l'origine et la destination, la voie, la vérité, la vie de l'*homo theosophicus*, homme-Dieu de la terre lui-même et vicaire divin du créé et de l'émané.

La théosophie est une gnose. La gnose est une science religieuse, traditionnelle, initiatique et universelle; parfaite à ces titres (78*). Toute gnose — ainsi définie, prenons garde — visant à une expérience existentielle transformante — illuminante — engage l'être entier, et la doctrine de la généra-

¹ Voir l'EdC n° 29-30, 187-196; n° 31-32, 156-166.

tion spirituelle en l'homme charnel aussi, de la réintégration par les œuvres internes en l'homme extérieur aussi, comporte un aspect personnel impossible à évacuer. La psychobiographie de Saint-Martin n'est pas dissociable de l'intelligence du martinisme (79). J'indiquerai seulement ici quelques thèmes majeurs de l'imagerie saint-martinienne. Combien de ces images sises dans l'entre-deux s'extériorisèrent en événements ! Mais je me soucie d'y discerner l'annonce des vérités théosophiques que le Philosophe inconnu prêcha et qu'il vivait.

Parmi les images récurrentes, l'engendrement (mais est-ce une image ?) se complète (ou s'illustre), je l'ai indiqué ailleurs, de l'insémination et des semailles, de la fécondation, de la germination (80). J'introduis ici, docile à Saint-Martin, cet autre mot clef qu'est « végétation ». La pangénésie synthétise et codifie les stades successifs et similaires par quoi passent et repassent les constituants, à divers degrés de complexité, d'un univers régi par l'omni-vitalisme. Et la pangénésie déclenche la palingénésie, la pan-palingénésie, dont la réintégration des êtres, fût-ce paradoxalement dans le néant, est la forme extrême et définitive. L'embryon, les fruits mûrissent. Le lieu de la naissance et de la conception et de la gestation, c'est la mère, la femme, la terre. Lieu d'engloutissement, abîme sans fond ou bien refuge nourricier, prison ou espace ; lieu de pourriture ou de régénérescence ; lieu de ténèbres ou de lumière ; lieu de chute ou d'ascension dans les profondeurs ; lieu de sécheresse ou d'humidité ; *Mania* : eaux inférieures du cloaque, Eva ? ou bien eaux supérieures de la Vierge que l'*Ave* salue et fertilise ? Au vrai, ces valeurs antinomiques co-existent non seulement dans l'imagerie de Saint-Martin, et généralement théosophique, mais aussi en chacune des images qui s'y organisent : entre l'origine et la destination, intervient la chute. Les images du schéma ternaire doivent donc être ambivalentes.

Ailleurs aussi, j'ai justifié par l'état de la biologie au XVIII^e siècle (et, tout à l'heure, parlant des rapports catégoriels de la biologie de Saint-Martin avec l'alchimie, j'aurais pu signaler qu'il s'agissait alors d'une complaisance plus que d'une innovation), le transfert si fréquent que l'imagination de Saint-Martin effectue d'un règne de la nature à l'autre (81). Tout en observant que Saint-Martin est fixiste, s'agissant des espèces intérieures à chaque règne et que l'analogie des lois biologiques en chaque règne n'en est que plus remarquable et plus significative, je noterai que le règne végétal semble à Saint-Martin du meilleur symbolisme.

Il n'est pas le seul à le préférer : l'agriculture céleste fournit un langage prégnant à Ricci et à Fabre d'Olivet, pour prendre les deux premiers exemples qui me viennent (82). Ce qui est en bas est comme ce qui est haut. Mais ce qui est en haut n'est pas en bas et il advient que l'analogie soit intervertissante. Le germe sort d'en bas, mais il est venu d'en haut. L'arbre vrai s'enracine dans le ciel, mais ses racines terrestres peuvent aussi bien illustrer le délire d'un matérialiste que signifier l'inversion par rapport à la nature déchue, pour peu que soit élucidée la nature de la nature (83).

Toutes productions, tous individus de la création générale sont l'« expression visible, le tableau représentatif des propriétés du principe soit général, soit particulier qui agit en eux [...] le signe caractéristique, et, pour ainsi dire, l'image sensible et vivante » (84). Ainsi, « chaque minéral annonce quelle est l'espèce de terre et de sel qui lui sert de base et de lien ; chaque végétal, quel est le germe qui l'a engendré » (85). Les images de germination, et d'émanation (à la limite de l'abstraction), de végétation, suscitées par Saint-Martin, expriment la tendance de l'être, de tous les êtres (la matière n'en est pas un), à recouvrer leur ressemblance avec leur principe (86). (Principe originel par définition : nous retrouvons les deux notions clefs de germe et de puissance, à l'origine et sur le chemin de la destination, voire à la destination, quand l'universalité réunifiée répétera par sept fois, à l'infini, le nom de l'Eternel (86*)). Tout vient du centre, tout est dans le centre. Où s'en aller, où être sinon au centre ?

Le martinisme s'enseigne dans une grammaire génésique exemplifiée. « Après avoir été détaché de l'*arbre universel*, qui est son arbre générateur, l'homme se trouvant précipité dans une région inférieure, pour y éprouver une végétation intellectuelle, s'il parvient à y acquérir des lumières et à manifester les *vertus* et les facultés analogues à sa vraie nature, il ne fait que réaliser et représenter par lui-même ce que son principe avait déjà montré à ses yeux [etc.] » (87). Mais la génération pour l'homme est, dès lors, angoissante (angoisseuse aussi, au sens de Böhme). L'angoisse, au psychique, c'est le *Heimweh*, dont les connotations sont métaphysiques, et que Saint-Martin nomme par son nom allemand. Gai en surface, disait-il de lui-même, mais la tristesse faisait le fond de son caractère à cause de l'énormité du mal ; et, ajoute-t-il aussitôt, car cette deuxième cause tient à la première, « de mon profond désir pour la renaissance de l'homme » (88).

Différence entre le *Heimweh* et le *spleen*, que Saint-Martin désigne, lui, par son nom anglais : le *spleen* des Anglais « les rend noirs et tristes », tandis que celui du théosophe, qui est *Heimweh*, le rend « tout couleur de rose » (89). A cause de son désir et de sa certitude qu'il sera satisfait.

Entre Saint-Martin et nous, j'aperçois — vous me laisserez aller à cette confidence d'une pseudo-vision — la silhouette (terme d'époque !) de Johann Heinrich Jung-Stilling. Cet autre théosophe, bien allemand celui-là, de Rhénanie, décrit l'œuvre de la repentance, de la conversion et de la sanctification du vrai chrétien. Il recourt à l'allégorie du voyage vers la patrie céleste, suivant peut-être l'exemple de John Bunyan, et en tire son titre. Or, l'idée lui vient de cette sentence écrite peu auparavant dans son album : « Heureux ceux qui ont le *Heimweh*, car ils verront leur patrie ! ». L'état de *Heimweh* l'étreignait et le stimulait alors, c'est-à-dire en 1793-1794...

Revenons à Saint-Martin, comme feignait de se réprimander Jules Bruneau. Des images récurrentes glissons aux idées

pures qu'elles suggèrent, mais les images menacent de nous rattraper de même que la théosophie qui est incapable de s'en exonérer, méthodiquement, afin de les dépasser dans la contemplation dernière.

Dieu est le premier désir, le désir un ou universel. La racine — l'Un — n'est pas entendement, mais désir ; désir et volonté. Chez l'homme aussi. Tous les fruits de la simple intelligence ou du simple entendement ne sont que fruits du sens moral. C'est le fond de la controverse avec Garat, que je ramasserai dans mon avant-dernier chapitre : « D'un ton grand seigneur... ». Les affaires de « justesse », me contenterai-je de dire ici, découlent des affaires de « justice » ; impossible de les disjoindre (90). Et, si nous avons perdu le pouvoir de produire nos pensées, nous gardons la liberté d'accueillir ou de rejeter celles qui nous sont offertes. (Pirouette encore, mais irrépressible, quand tout est sens dessus dessous : les idées ne sont pas innées en l'homme, elles ne sortent pas non plus d'un travail sur les données des sens : elles existent en elles-mêmes, mais en dehors de nous, au choix de qui les anges les présentent).

La loi vraie appelle à l'action plutôt qu'à la spéculation. Notre prochain stade, notre prochaine étape de ce vagabondage nous fixera sur l'œuvre. Mais impossible de jamais l'ignorer. (Et impossible, dans l'œuvre, d'ignorer la vérité idéale.)

Le désir... « le premier principe de la science que nous cultivons est le désir. Dans aucun art temporel, nul ouvrier n'a jamais réussi sans une assiduité, un travail et une continuité d'efforts pour parvenir à connaître les différentes parties de l'art qu'il se propose d'embrasser. Il serait donc inutile de penser que l'on peut parvenir à la sagesse sans désir, puisque la base fondamentale de cette sagesse n'est qu'un désir de la connaître, qui fait vaincre tous les obstacles qui se présentent pour en fermer l'issue ; et il ne doit pas paraître surprenant que ce désir soit nécessaire, puisque c'est positivement la pensée contraire à ce désir qui en a éloigné tous ceux qui cherchent à y entrer.

Or, il faut, pour y revenir, faire le chemin en raison de l'éloignement où l'on est. [...] Mais l'on pourrait peut-être me demander quelle connexité il y a des vertus avec les sciences ? Cette instruction va être employée à en démontrer la nécessité » (91).

Et la conclusion, démonstration faite, résume celle-ci : « Nous voyons donc bien, mes frères, que le principe ou l'origine du mal est venu de l'orgueil. Or, par une suite nécessaire, le principe de tout bien doit être l'humilité, la patience et la charité : la patience par la nécessité où nous sommes d'endurer les fatigues d'un pénible voyage, et la charité par la nécessité absolue de supporter les fautes de nos semblables et de tâcher de les en corriger en les rendant bons. [...] C'est donc, mes frères, par la pratique constante de ces vertus que notre union sera durable, et qu'elle enfantera des fruits sans nombre d'intelligence, de connaissance et de sapience » (92).

Voilà l'éthique rescapée, en domaine mystique, au bénéfice de la théosophie. Mais celle-ci, répétons-le, n'est pas que morale ni que mystique, ni même que morale et mystique ; non plus que philosophie de professionnels.

Où Saint-Martin a-t-il puisé les éléments de sa théosophie ?

Martines de Pasqually lui fournit le principal et beaucoup de l'accessoire quant à la théorie (je passe sous silence, mais j'en porte mémoire, les emprunts de détails à des théosophes antérieurs, le cas de Böhme réservé ; à des philosophes ; et à des « philosophes » que les théosophes annexent, Platon en tête ; à des auteurs mystiques). Martines convainc aussi Saint-Martin de la nécessité d'une théurgie. Mais que la vraie théurgie consiste en la naissance immatérielle du nouvel homme, qui le lui a appris ? Des auteurs parmi ceux dont je n'ai eu loisir que de faire mémoire collective l'ont certes éclairé sur ce point. Mais n'est-ce pas Jacob Böhme qui fut décisif ? La question n'est pas rhétorique, cherchons la réponse, et vous serez étonnés.

L'enthousiasme de Saint-Martin pour Jacob Böhme, « le prince des philosophes divins » (93), est flagrant et frappant. Mémoire en suffira aussi. Saint-Martin, lui devrait-il tout ? Il le laisse entendre. Mais Saint-Martin était théosophe en puissance dans le sein de sa mère et commença de l'être en acte en sa tendre enfance. Il se souvient « combien, dès mon plus bas âge, j'ai souffert des indices de l'espèce de germe qui était semé en moi ». (94)

Nous sommes là avant Böhme sans doute, mais avant Martines aussi, et avant toutes lectures, et avant toutes influences dont la première sera, en l'espèce, celle de sa belle-mère, la vraie mère offerte à ses quatre ans, qui cultivera son germe, comme un germe se peut cultiver, en l'accueillant, le préservant et l'excitant, par paroles, par intelligences et par amour, par la présence de son être et de sa nature.

Martines de Pasqually, chez qui les linéaments d'une sophiologie apparaissent, indices peut-être d'une sophiologie secrète (Saint-Martin le croyait (95)), indices sûrement, à mon sens, d'une expérience sophianique, Martines et sa doctrine de la réintégration posés comme base et cadre théoriques, comme esquisse très poussée, et admis les ajoutés et les corrections des livres et des personnes, et repoussé, sans peine, le rôle parfois attribué à Swedenborg, il reste qu'on surestime d'ordinaire celui de Böhme. Arthur E. Waite est, à ma connaissance, le seul auteur qui se soit élevé là-contre : « L'influence certaine et réelle sur Saint-Martin des écrits de Jacob Böhme a été aussi beaucoup exagérée, et par nul davantage que l'intéressé » (96). Encore Waite n'utilise-t-il pas la forte preuve qu'apporte la liste que Saint-Martin a établie dans *le Ministère de l'homme-esprit*, son dernier ouvrage, des données absentes des siens, dont il invite son lecteur à s'instruire chez Böhme : rien de neuf, des compléments, des explicitations, des dévelop-

pements... L'essentiel leur est, de longtemps, commun : l'existence d'un principe universel à la fois dominateur suprême et source de tout ce qui est au nombre des êtres ; la nature de l'homme pensant et distinct de la classe animale ; la dégradation de l'espèce humaine, dégradation qui s'est étendue jusqu'à l'univers et a fait que cet univers n'est plus que comme notre prison et notre tombeau au lieu d'être pour nous une demeure de gloire. En mode chrétien, faut-il ajouter ? Du moins ne faudrait-il qualifier davantage ce christianisme.

Saint-Martin se félicite surtout que Böhme, en raison de ses propres circonstances, ait pu aller plus avant que lui, qui avait en son temps sa tâche neuve d'allure souvent philosophique (97), et que Martines qui aurait jugé ses émules un peu faibles pour tout supporter (98). (S'agissant de Böhme, ma remarque, inspirée par les définitions de Saint-Martin, ne préjuge pas son talent en matière de technique philosophique, sur quoi Alexandre Koyré, suivi par quelques böhmistes contemporains, aide à réfléchir, ainsi que sur son jeu, en quelque rôle que ce soit, dans l'histoire de la philosophie) (99).

Jacob Böhme a aidé Saint-Martin à préciser sa pensée, à approfondir et à comprendre, puis à nous expliquer son expérience intérieure. Favorisant sa marche, il l'a conseillé dans l'œuvre en cours sous ses divers aspects. Rien d'essentiel, encore une fois. Mais il faudrait analyser de plus près la relation des deux théosophes. Je ne saurais ni m'étendre ni me taire tout à fait. Quelques mots, donc, à peine plus que pour mémoire encore.

Il est abusif de constituer Böhme en parangon des théosophes occidentaux, et, en particulier, du Philosophe inconnu (ce qui serait, de plus, anachronique) ; il n'en fut que le second maître, second dans le temps et second dans la mesure de l'apport réel. Mais leur dessein fut commun, et de l'œuvre, en sa globalité, Böhme et Saint-Martin avant comme après avoir rencontré Böhme ne prirent ni ne défendirent une vue différente. Jacob Böhme n'a, lui non plus, jamais rien cherché, ni ne s'est jamais attaché à rien d'autre que Dieu ; et jamais il ne se leurra qu'il le trouverait intimement ailleurs que dans son âme, qui est de la nature éternelle, où est la connaissance divine. Et il ne recommande donc à quiconque nulle autre voie : retourne-toi, dit-il, avec ta volonté vers l'interne, et ainsi tu seras comme Dieu lui-même. Toute la religion chrétienne se ramène donc à ceci : apprendre à nous connaître. (*L'Art de se connaître soi-même*, du pasteur Jacques Abadie, au XVII^e siècle, avait été l'une des premières lectures du très jeune Louis-Claude, et des plus incitatrices). L'âme, à connaître puisque nous sommes essentiellement notre âme, est la propre essence de Dieu, selon Böhme, mais elle n'est pas Dieu lui-même. Tout ce que Dieu est dans son Trinaire, l'âme l'est dans son essence : ni plus ni moins. Le Trinaire est action, d'essence et d'existence, l'âme humaine aussi : il faut, pour se connaître et se connaissant, agir. Le böhmisme enseigne une « puissance alchimie spirituelle » (100). Böhme et Saint-Martin accordent même importance, même place et même fonction, même signification d'ensemble (pour dire le moins, mais parler d'un concept identique serait léger)

au désir et au rapport du désir avec la Sagesse divine (101). Et, très notamment, à la Sagesse divine, que Böhme a aidé Saint-Martin, entre tous objets de leurs communes amours, à mieux connaître, au sens épistémologique et au sens biblique du terme (que l'un et l'autre se refusent à séparer).

Et il est vrai que, pour Saint-Martin, comme pour Böhme, selon Bernard Gorceix, domine le désir de l'Eternel féminin, de la Mère première (102). N'est-ce pas le propre du « genre masculin » en matière d'Absolu ? Or, Saint-Martin a assigné Böhme dans ce genre, auquel il estimait ressortir lui-même. Le *Philosophus teutonicus* n'est évidemment pas un « bricoleur de l'astral » (pour reprendre l'expression dont un néo-gnostique désignait les occultistes primaires) ni même un papillonneur de cet astral (comment d'ailleurs un sous-occultiste pourrait-il papillonner sans bricoler, puisque l'occultisme, qui est une cosmosophie, associe doctrine et pratiques ?). Non, le monde où Jacob Böhme opère n'est pas l'astral, monde inférieur si l'on en compte deux, monde second si l'on subdivise les deux mondes en trois ou quatre ; l'astral dont Saint-Martin, sans attendre l'exemple ni la leçon de Böhme, se méfiait tant.

Ce n'est pas davantage la mystique qui est le champ de Böhme, et quoiqu'il excède de beaucoup celui des manifestations de l'astral. Mais la mystique est relativement faible encore, féminine pour tout dire. Madame Guyon, j'y ai fait allusion, avait moins séduit Saint-Martin que le père Lacombe ou même Fénelon, car « cette femme célèbre confondait l'œuvre de l'âme avec l'œuvre de Dieu, comme cela arrive aux spiritualistes mystiques. J'ai lu fort peu de ses ouvrages. Son élection n'était pas du genre masculin comme celle de mon ami B. » (104).

Voilà le brevet de théosophe que Saint-Martin décerne à Böhme. Böhme n'est pas mystique, à son sens. Mais n'est-il qu'une seule manière de confondre l'œuvre de l'âme — même de l'âme ! — avec l'œuvre de Dieu ?

Saint-Martin, loin de proscrire l'aspect mystique de l'œuvre, le lui conserve et le cultive, selon l'un des aspects de son tempérament. Ce qu'il redoute, c'est que cet aspect, peut-être quand il est le tout ou la dominante du tempérament, ne devienne le tout de l'œuvre ; car, alors, l'œuvre n'est pas l'œuvre selon son cœur, son esprit et son âme, que l'intégration habilite d'après sa compétence. Parce que la mystique entre en composition dans l'œuvre (autre manière de dire que l'œuvre comporte un aspect mystique) et que Saint-Martin agit et pense en conformité, parce qu'au fond de lui-même et au fond de sa doctrine le mystique compte, c'est bien Dieu qu'il invente au fond de lui-même et c'est bien Dieu qui est au centre de sa doctrine. Dieu est aussi au centre de la doctrine de Böhme, du moins à l'en croire, et il a cru aussi rencontrer Dieu en soi. L'homme, lui, est le livre des livres, qui contient tout ; en me lisant moi-même, je lis dans le livre de Dieu. « C'est que le livre qui recèle toute

intimité est l'homme lui-même. C'est l'homme qui est le livre de l'être de tous les êtres [...]. Il recèle le grand arcane [...] » (105). Il livre Dieu. Mais n'y a-t-il pas risque de ne connaître, en cherchant à connaître Dieu en moi, que moi-même ? De se trouver en croyant trouver Dieu ?

Chaque individu est un centre. « Chaque chose contient en soi sa séparation. Le centre de chaque chose est l'esprit, issu de l'état originel de la parole » (106). Le mystère de chaque être réside en ce centre (107). De l'image du livre de l'homme — de l'homme-livre, qui fait le livre de l'homme — et de l'image du centre on peut rapprocher, sans toutefois pouvoir l'y substituer entièrement, une image spécialisée de ce miroir, dont le symbolisme, selon Saint-Martin, est universel et la présence centrale en chaque homme. (Mais l'universalité de l'homme une fois reconnue, l'image particularisée recouvre sa généralité). « Nous avons tous un miroir uni, sans tâche, sans défaut et dans lequel nous pouvons nous regarder à toute heure » (108).

Nous regarder à toute heure, ce qui n'est y regarder Dieu que pour autant qu'il s'y reflète, que nous le reflétons, le révélons. Böhme enseigne bien la nouvelle naissance, par le sacrifice suprême de la volonté. Grâce à l'imagination, « nous entrons avec notre vouloir dans le vouloir de Dieu et nous approprions entièrement et remettons à lui » (109). (Comment l'imagination ne serait-elle pas agissante, puisqu'elle actualise ?) Et si l'homme recèle le grand arcane, la fin du texte que nous avons cité précise que c'est au seul esprit de Dieu qu'il incombe de l'ouvrir. Mais, en fait, n'y aurait-il pas risque de prendre le miroir pour le reflet, par l'effet d'un volontarisme non mitigé ?

Il y a ce risque. Sans décider (je n'oserais) si Böhme y succombe, constatons que Saint-Martin en est indemne, et je crois que, chez le Philosophe inconnu, c'est le mystique qui l'en protège. Il échappe ainsi à l'accusation qui a pu être portée contre Böhme (et dont l'équité exige qu'elle soit débattue contradictoirement) de n'avoir été, dans sa « praxis d'auto-salvation » (110), qu'un « autosophe » (111). En tant que mystique, Saint-Martin réalise la plénitude de la théosophie.

Cependant, Divonne, ami et confident de Saint-Martin, conclut, avec une originalité de bon aloi, sur le rapport de celui-ci à ses deux maîtres humains, par conséquent subsidiaires : « Vous aurez sans doute été frappé de la lacune qui existe entre *l'Esprit des choses* et les ouvrages qui l'ont précédé : en effet *l'Esprit des choses* fut comme le produit d'une effervescence résultant du contact de son esprit avec celui de Böhme. Mais alors il n'avait pas encore [c'est-à-dire en 1800] approfondi ce disciple de la sagesse, et conséquemment trouvé le point de réunion de ses principes à ceux de l'école de M. Pasqually, ce qui semble l'avoir jeté dans le doute sur certains points de la doctrine de son premier maître. Dans les derniers temps de sa vie, nos conversations et nos correspondances avaient principalement pour but de concilier ces deux hommes admirables. — La méprise vient de ce qu'on

ne les envisage pas réciproquement sous le véritable point de vue : l'un a été appelé à fonder une école régulière et exacte ; l'autre a écrit des ouvrages profonds mais où il ne faut pas chercher la même régularité et la même exactitude ; ils sont destinés pour le travail et la nourriture des disciples, mais c'est l'école seule qui apprend à les lire et à les comprendre — hors d'elle il a presque impossibilité de ne pas tomber dans quelques notions fausses.

« Quant aux pouvoirs de M. de Saint-Martin, ils étaient plutôt intellectuels que sensibles, c'est pourquoi il occupait dans la loge une place plus élevée, car les phénomènes de l'intelligence sont bien au-dessus de ceux de l'ordre sensible et formel » (111*). La couronne, vous dis-je, la couronne.

La voie martiniste dont il fut opportun de rappeler qu'elle est voie de volonté, tandis que mon discours tourne autour de l'intelligence — fou à délier —, c'est aussi voie du cœur. Saint-Martin s'efforce, travaille, agit, opère, lit en l'homme, lit en soi, y cherche Dieu, comme de nécessaire et prescrit par Dieu. Il l'y trouve, mais c'est après l'avoir aussi imploré dans un aveu d'impuissance, qu'on dirait tout mystique — et pourquoi pas quiétiste ? — si le contexte théorique et pratique ne le rendait théosophique. Voici cette prière.

« Est-ce moi qui puis aller à votre rencontre ? Lié à la terre comme l'herbe des champs, ne suis-je pas condamné comme elle à toute l'aridité de l'hiver ?

Ne me faut-il pas attendre que la douce chaleur du printemps vienne fondre les eaux salutaires suspendues en durs glaçons sur les montagnes, et les fasse couler abondamment pour désaltérer l'humble plaine ?

Vous avez fait faire un grand deuil au jour où je suis tombé ; vous m'avez couvert de l'abîme. Vous avez arrêté les fleuves qui m'arrosaient, vous avez retenu les grandes eaux.

Mais *les arbres d'Eden* sont descendus avec moi jusqu'aux lieux les plus profonds de la terre. Ils me ramèneront à la région de l'air libre et pur. [...]

Ce ne sera pas moi qui prendrai les clefs de la mort et de la vie, pour ouvrir les archives où sont déposés les secrets et les volontés du Seigneur.

La sève des arbres d'Eden, opérera pour moi toutes ces merveilles. Elle est la lumière, elle est la vie. Elle mettra sous mes yeux tous les tableaux de l'histoire naturelle de l'homme ;

Et elle m'apprendra quelles sont les fonctions que j'aurai à remplir pour concourir au grand œuvre de notre Dieu » (112).

Or donc, je crois que Saint-Martin lui-même et la grâce de Dieu en Saint-Martin, agissant pour son profit et pour le profit des « poulets » auxquels il aurait à distribuer, et auxquels il distribua « la becquée » (113), Saint-Martin lui-même, de son expérience personnelle, induisit les thèmes majeurs sur lesquels travaillèrent son imagination et son entendement, en son cœur, et que son existence consista à réaliser.

(à suivre)

DOSSIER "D'HAUTERIVE"

Lettres autographes¹

9.

AU CONSEILLER DU BOURG

du 7 mars 1783

Ce 7 mars 1783

Je savais déjà, Mon Cher Maître, l'arrivée du F. Castillon, j'attends même une de ses réponses. Je viens d'avoir encore des accès de fièvre, il faut savoir souffrir.

L'abbé Rozier a beaucoup plus de bonhomie que de morgue académique, vous serez liés dès le premier jour comme si vous aviez vécu toujours ensemble, et vous le verrez suivre les assemblées, car il aime la chose. Il sera bon de lui faire observer qu'il n'a plus de raison valable pour se dispenser de la suivre avec tout le zèle possible, puisqu'il est trois fois plus riche qu'il ne le désirait il y a dix ans.

M. Argant sait bien la physique et les langues, mais il est un peu bête sur les objets de raisonnement. Je ne sache pas que sa république ait produit au delà d'un seul homme d'esprit. Encore était-il fol, comme vous savez, des savants, des érudits, grands amateurs de l'or. Il n'a pas pu se dépouiller de sa pierre alchimique, j'espère peu de lui. J'ai même à me plaindre de ses procédés. Il faut le tenir en mesure et lui faire voir qu'on sait classer sa séance dans sa juste place, et qu'on l'apprécie ce qu'elle vaut : peu de chose.

Je suis très fâché qu'on vous envoie Sweden..[borg]. Vous devriez en défendre la lecture à tous les FF. Il y a infiniment à perdre avec lui et peu à gagner. Il faut être toujours sur ses gardes, en le lisant. Le pour et le contre partent souvent pour lui de la même source. C'est un livre bon à tenir sous la clef et je ne sais pas s'il ne vous ferait pas de mal à vous-même. Combien de têtes il va tourner ! Je vous assure qu'il fera beaucoup de mal. Les alchimistes l'ont épousé, quoiqu'il dise expressément que leur œuvre est impossible. Tous les fatras de rêves sont selon eux autant de révolutions de leur œuf. D'ailleurs, ce mélange monstrueux de quelques vérités parmi un grand nombre d'erreurs de descriptions de palais remplis d'or et de pierres précieuses allèchent si bien les pauvres alchimistes qu'ils l'ont adopté pour un de leurs patrons. Cela ne m'étonne pas plus que M^{me} de La Croix qui dit hautement que tout ce que nous avons vient du diable. Le blanc, le noir, le

¹ Voir *EdC*, n° 25-26, 192-195 ; n° 27, 185-186 ; n° 28, 185-187.

gris, pour et contre, tout vient du diable et le pauvre Cazotte croit cela de la meilleure foi du monde. Il m'aime cependant toujours beaucoup et fait ses efforts pour m'attirer auprès de lui. Pour m'enrichir me marqua-t-il du grand nombre de faits dont il est riche et tous les faits viennent selon lui du diable. Ne voilà-t-il pas une belle richesse ? J'ai cependant gagné un peu de terrain avec lui, mais la prêtresse domine toujours.

Le F. Joano doit être, au moment que vous lisez ma lettre, immatriculé. Dieu le bénisse, et surtout qu'il le prie sans manquer, ce qui n'est pas une petite affaire quand on a perdu cette habitude plus nécessaire que celle de la pensée. Je le salue de tout mon cœur.

Je n'ai point reçu les écrits de l'abbé [Pierre Fournié], je ne sais même si je les recevrai. L'on me dit qu'ils tendent tous à prouver que l'esprit *n'est point matière et la matière n'est point esprit*. Je ne vois rien de merveilleux là-dedans ni rien qui ait besoin pour nous de preuve. Le M^e Desere a cependant bien fait de lui écrire et l'abbé a produit tout cela au tribunal de Saint-Martin que j'engage de lui répondre.

Je ne connais point du tout M. Vialé [sc. Etienne Vialetes d'Aignan] ; tout ce que je sais, c'est que nous ne sommes et ne serons jamais les directoires [du Rite écossais rectifié], ce dont vous devez assurer l'abbé Rozier. Puisqu'on leur a ouvert une porte, qu'ils y entrent ou, s'ils veulent en suivre une autre, qu'ils quittent donc celle-là. Reste à balancer et calculer s'ils sont assez bons sujets pour récompenser de la peine que doit causer l'inimitié qu'ils attirent sur nous par ceux qu'ils viennent de quitter.

Je crois donc qu'il faut qu'un sujet directorien ait le double de vertu et d'intelligence d'un autre homme pour être reçu chez nous. Il ne faut pas se laisser séduire à leurs discours. Tout le monde peut maintenant tenir, s'il lui plaît, notre langage et ce serait une maladresse que de se laisser prendre désormais par là. Il faut étudier désormais les sujets par leurs œuvres, par leurs connaissances acquises par la bonne voie, et point par celle de la mémoire, les repousser constamment. S'ils vont de bonne foi, ils reviennent toujours.

Vous ne m'avez pas marqué si la Hantéleuse a retrouvé son mari.

Je pense que vous voilà tous réunis à demeure fixe. Ainsi vous pouvez aller ensemble avec bien plus de force que séparés.

J'ai beaucoup de plaisir d'apprendre par vos lettres tout ce qui se passe, un petit article sur chaque chose.

Adieu, mon cher maître, je prie toujours l'[Éternel] d'être sans cesse à votre garde et celle du troupeau. A. A. A. A.

[Adresse :]

[CP Beaugency; sceau aux armes familiales]

A Monsieur / Monsieur Dubourg Conseiller au / Parlement place St Carbes / À Toulouse

(à suivre)

LES OEUVRES POSTHUMES (1807)

Selon le programme d'édition des *Œuvres complètes* (suite des *Œuvres majeures*), de Saint-Martin, l'éditeur Georg Olms (Hildesheim, RFA) publiera dans le courant de l'année 2003 un fac-similé (vol. VIII) des deux volumes de mélanges intitulés *Œuvres posthumes* et parus à Tours en 1807. Selon le plan chronologique la collection, la présentation s'efforcera d'éclairer le sort des manuscrits posthumes de l'auteur, précédemment évoqué au fil des publications de l'éditeur, les conditions d'édition, les circonstances de l'édition de ces *Œuvres posthumes*, où interviennent parents et amis de Saint-Martin, la bibliographie des ouvrages et opuscules ainsi rassemblés et souvent repris depuis le début du XIX^e siècle, enfin le sens théosophique des principaux textes, notamment en matière de littérature (cf. vol. VII, *Poésies et écrits politiques*).

[illegible]

Louis-Claude de SAINT-MARTIN

Quatre lettres et un billet inédits de 1803²

à

Joseph GILBERT

(suite)

1. Amboise, le 6 juillet 1803. – 2. Amboise, le 12 juillet 1803. – 3. « ce jeudi » [Amboise, le 1^{er} septembre 1803]. – 4. Sl. [près Paris : Châtillon-sous-Juvisy ?], le 21 septembre 1803. – 5. Billet slnd [Paris, septembre ?, 1803].

2.

Le 12 juillet

Cette fois-ci les frais de poste seront tout entiers à votre charge, mon très cher frère, et même je vous recommanderai l'incluse pour que vous ayez la bonté de la jeter dans la première boîte. Je vous remercie de votre exactitude à me donner de vos

² D'après l'autographe (FZ VI, G, 115-124). Voir le début dans *EdC* n° 28, 172-174.

nouvelles. J'ai reçu les deux expéditions que vous m'avez adressées. Je serai bien aise de voir à mon retour les détails sur le zodiaque en attendant l'ouvrage anglais que l'auteur annonce sur les éclipses. Quant à l'Espagnol incombustible, c'est une curiosité dont nos savants auront peine à se tirer. Il me tarde de savoir ce qu'il y a là-dessous. Est-ce une simple disposition physique et naturelle, comme voudraient l'insinuer nos docteurs ? Y a-t-il en outre quelque chose de surnaturel ? Ce surnaturel est-il purement astral ? S'il est plus qu'astral, est-il bon, est-il mauvais ? Y aurait-il là quelque concours de l'élément pur ? La connaissance du moral du personnage, l'historique de sa vie tant spirituelle que temporelle aideraient l'intelligence des observations, et j'espère trouver sur cela en arrivant assez de données pour diriger un peu mes conjectures. Quant à vous, mon très cher frère, je fais des vœux bien sincères pour que vous puissiez dire comme le sage : *Quand mon âme commande*, etc., mais notre âme toute seule est bien faible ; et si c'est avec ses seules forces qu'elle veut vaincre, il est rare qu'elle y réussisse. Voilà pourquoi tant de gens restent en arrière. Mais si nous sentons notre faiblesse et que nous ayons bien réellement l'envie de battre, et non pas l'envie opposée, nous trouvons mille alliés toujours tous prêts à renforcer notre armée. Seulement, ils exigent que nous traitions de bonne foi avec eux et non pas à la manière des Anglais. Tâchons de sentir que ces bons alliés-là ne peuvent et n'aiment sympathiser qu'avec ceux qui leur ressemblent. Portez vos pensées vers cette divine Sophie, qui ne peut se marier qu'avec la pureté et qui se retire dans son éther quand elle ne la rencontre pas. Je le répète, il vaut mieux se marier que de brûler [1^{re}.Épître de Paul aux Corinthiens, VII,9] ; et quelques sacrifices humains et temporels qu'il dût vous en coûter, ces maux-là seraient moindres que les retards que vous vous causeriez par une vie de péché.

Adieu, mon cher frère, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Je compte toujours être à Paris dans les premiers jours de la semaine prochaine ; en conséquence je ne vous demande plus de m'écrire. / . *Ora pro nobis*.

1 f. 22 x 17,5 cm, écrit au r°, adresse au v°.

[Adresse (2 CP dont l'un porte « Amboise » ; l'autre « 25 M^{or} an 11 [= 14 juillet 1803] ». Un sceau brisé) :]

À Monsieur / Monsieur Gilbert / rue du Lycée n° 1079 chez / M^r Malherbe
Bibliothécaire du / Tribunat / À Paris.

(à suivre)

ANNEXE

(d'après les manuscrits de la Bibliothèque municipale de Grenoble)

Pour la dignité non moins que pour l'équitéⁱ, la CSM se doit de produire ci-dessous, en primeur deux documents inédits tirés du fonds Prunelle de Lière et relatifs à la succession littéraire de Saint-Martin, où Gilbert tint une place centrale : le premier contient les corrections proposées par Prunelle de Lière à un fragment de la traduction *de la Triple Vie* de Boehme par Saint-Martin ; le second consiste en une lettre de Maxime de Puységur à Gilbert, concernant l'édition des *40 Questions* du même auteur et du même traducteur.

REMARQUES DE PRUNELLE DE LIÈRE SUR LA TRADUCTION DE LA TRIPLE VIE PAR SAINT-MARTIN

Vérifier
Triple vie

2^{de} feuille

3^{me} page

M^r Maxime
M^r Migneret
M^r Barrois l'aîné

Ch.1 § 33 page 6 et nous entendons ici la sensibilité, et cependant il n'y en a point, car il n'y a aucune matière mais seulement l'originalité de l'esprit.....

Je pense que originisation exprimerait mieux le sens de Behme. Voir l'allemand.

Ch. 3 § 29 p. 24 Lorsque tu veux entendre les hauts secrets tu n'as besoin de mettre sur ton nez une académie, ni d'employer des lunettes, ni de lire plusieurs docteurs et plusieurs livres.

N^a Il y a apparence que le mot académie est transposé ; et qu'ainsi l'on doit dire : tu n'as pas besoin d'académie, ni de mettre sur ton nez des lunettes, ni de lire plusieurs docteurs, &c. – et enfin qu'il faut retrancher le mot employer.

Voyez 1^{re} page.
? pages à vérifier.

ch. 4 § 73..... il (le son) est aussi la cause du sentiment en ce qu'il conduit une essence dans l'autre, alors l'une sent l'autre ; il est aussi la cause des pensées (sensations) car les essences saisissent le son, de façon qu'ainsi chaque essence est une volonté, &c.

117. Massimo la sensibilité, et cependant il n'y en a point, car il n'y a
 118. Mignot aucune matière mais seulement l'originalité de l'esprit...
 119. Barrois d'après je pense que originalité exprimerait mieux le sens
 de Brehm. voir l'allemand.

ch. 3. §. 29. p. 24. lorsque tu veux entendre les hautes secrets tu n'as
 besoin de maître sur ton nez ni d'académie ni d'employer des
 lunettes, ni de lire plusieurs docteurs et plusieurs livres.

114 il y a apparence que le mot académie est trop prisé; et
 qu'ainsi l'on doit dire: ... tu n'as pas besoin d'académie,
 ni de maître sur ton nez des lunettes, ni de lire plusieurs
 docteurs etc. — et en fin qu'il faut retrancher le mot
employer

voyez l'usage
 page 29 p. 29. ch. 4. §. 73. ... il (le son) est aussi la cause du sentiment,
 en ce qu'il conduit nos organes par l'air, alors l'âme sent l'air;
 il est aussi la cause des pensées (sensation) car les organes saisissent
 le son, de façon qu'ainsi chaque organe est une volonté, etc.
 114 Le traducteur paraît avoir ajouté le mot (sensation)
 entre deux guillemets; il me semble qu'on peut le supprimer.
 — corriger le texte allemand.

ch. 5. §. 10. p. 32. ... le monde est devenu corporel hors de la nature supérieure,
 de la forme de la septième forme, ou la teinture du soleil la rend
 de nouveau corporelle et agrippable.
 voir le texte allemand pour fixer les points qui viennent au
 bout des paragraphes.

voir l'usage
 ch. 5. §. 11. p. 42. ... car la mer est l'esprit d'eau qui dans
 l'origine de la nature est la parole astringente et reçoit cependant de
 la lumière du dieu un Scherack (regard) ou cette forme se
 partage; et le Scherack en soi-même dans les ténèbres devient un
 précipité de la mort; mais cependant le Scherack enfermé
 dans la lumière, et qui maintenant s'appelle joie, est aussi dans le
 précipité et se change en douleur dans lequel la lumière
 paraît et est comme une mer de verre.

114 (2) le mot Scherack, consacré de l'allemand par le traducteur,
 est souvent répété dans le chapitre 5^{me} où il précède le mot regard
 pour l'exprimer en français: celui offre l'idée qu'un Scherack veut
 dire que l'esprit d'eau ou la parole astringente reçoit un regard, un éclat
 un coup de lumière qui le pénètre etc. — il y a je pense, à propos de voir
 les divers sens de ce mot ou figures dont le mot Scherack est
 susceptible en allemand, et en fait peut être en faire une note
 pour l'ajouter en marge du texte.

ch. 5. §. 32. p. 45. nous devons abandonner notre propre raison
 et ne point faire attention à l'industrie artificielle de ce monde.

vérifier dans l'allemand si le mot artificielle ne conviendrait
 mieux ou bien l'industrie de l'homme de ce monde.

voir l'usage
 ch. 5. §. 35. p. 49. ... la raison dit qu'il y a de la création de dieu
 la parole Scherack — quoiqu'il y ait un mot Scherack fort usé dans la traduction pour
 un mot de la langue de la nature, j'ai cru qu'il fallait donner au moins de la marge puisqu'
 selon le dictionnaire l'usage commun de la langue de la nature §. 86.

N^a Le traducteur paraît avoir ajouté le mot : (sensations) entre deux parenthèses ; il me semble qu'on peut le supprimer. Consulter le texte allemand.

Ch. 5 § [sic] page 43. Car ce monde est devenu corporel hors de ou par la nature du père, de la colère de la septième forme, où la teinture du soleil la rend de nouveau corporelle et agréable.

Voir le texte allemand pour fixer l'expression qui convient au sens du paragraphe.

Vérifier

Ch. 5 § 11 , p. 42car la mer est l'esprit d'eau qui dans l'origine de la nature est la forte astringence et reçoit cependant de la lumière de Dieu un Scherack^(a) (regard) où cette forme se partage ; et le Scherack en soi-même dans les ténèbres devient un précipitement de la mort : mais cependant le Scherack enfermé dans la lumière, et qui maintenant s'appelle joie est aussi dans le précipitement et se change en douceur dans lequel la lumière paraît et est comme une mer de verre.

N^a (a) Ce mot Scherack, conservé de l'allemand par le traducteur, est souvent répété dans ce chapitre 5^{me}. Ici il présente le mot regard pour l'exprimer en français : ce qui offre l'idée qu'ici Scherack veut dire que l'esprit d'eau ou la forte astringence reçoit un regard, un éclat, un coup de lumière qui le pénètre, &c. — il est, je pense, à propos de voir les divers sens propres ou figurés dont le mot Scherack est susceptible en allemand, et ensuite peut-être d'en faire une note, pour ajouter en marge du texte.

Ch. 5 § 32 p. 45. Nous devons abandonner notre propre raison et ne point faire attention à l'industrie artificieuse de ce monde.....

Vérifier dans l'allemand si le mot artificielle ne conviendrait pas mieux, ou bien l'industrie de l'art de ce monde.

vérifier

Ch. 5 § 85 p. 49. - « Lors la raison dit qu'est-ce donc qu'a été le créant de Dieu ? la parole Schuff » - quoique le mot Schuff soit mis dans la traduction pour un mot de la langue de la nature, je crois qu'il le faut traduire au moins dans la marge puisque selon Behme toutes les langues connaissent la langue de la nature, § 86.

[Dans la marge extérieure à l'équerre :] La raison dit qu'est-ce donc qu'a été le créant de Dieu ? Le mot créer l'a dans son sens particulier selon le langage de la nature.

Paris ce mercredi 3 xbre 1868

J'ai reçu Monsieur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 Octobre, dans laquelle vous m'avez dit que M. de la Roche.

La crainte d'une responsabilité de comptable envers les héritiers de son père, notre ami St Martin, me paraît très naturelle; elle n'est d'ailleurs pas générale: l'on voit en effet même la délicate d'une conscience irréprochable de l'éléger pour en être assuré pour le service d'un: M. de la Roche donne une bien grande preuve de clair tête en voulant bien se charger des frais d'impulsion des 40 questions dont je suis convaincu que la sorte de quelques exemplaires ne pourra jamais le couvrir: ainsi j'en ai jamais entendu, ni même l'ombre d'un reproche une si noble condition.

C'est près la première fois que les meilleurs intentions se défont en passant par l'opposition de la parole et surtout de l'écriture. Mais c'est moi qui ai écrit cette petite Rabel et je me hâte de la dévaliser.

Je vous demande pardon de vouloir bien presser M. de la Roche de me permettre de l'appeler avec vous le jour et à l'heure que il lui conviendra et de lui en prévenir d'avance beaucoup de faire la connaissance.

La gravure du globe lithographique me paraît bien nette et bien rendue: Mais c'est encore un Enigma pour moi, dont je ne puis vous la clef qu'en lisant l'Explication. J'en ai jamais pu trouver le N° 28. Je vous engage à voir si vous savez plus tard que moi, ou bien si il n'aurait pas été oublié.

J'ai l'honneur de vous saluer

Maxime de Ruyque



Hotel des ministres rue de l'université
N° 36.

D. 3

Monsieur Gilbert
rue Faurberg St Martin N° 159
Paris 11^e arrondissement
A. David

PHOTO. V. RAMBAUD, GRENOBLE.

MAXIME DE PUYSÉGUR À JOSEPH GILBERT

Paris, ce mercredi 3 décembre 1806

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 30 novembre, dans laquelle incluse était celle de M^r de Lieres.

La crainte d'une responsabilité de comptable envers les héritiers de feu notre ami S^t Martin me paraît très naturelle ; elle serait d'autant plus gênante que l'on sent en soi-même la délicatesse d'une conscience inséparable du zèle pur dont on est animé pour le service de Dieu. M^r de Lieres donne une bien grande preuve de son zèle en voulant bien se charger des frais d'impression des 40 *Questions* dont je suis convaincu que la vente de quelques exemplaires ne pourra jamais le couvrir ; ainsi je n'ai jamais entendu ni ma belle-sœur imposer une semblable condition.

Ce n'est pas la première fois que les meilleures intentions se défigurent en passant par l'expression de la parole et surtout de l'écriture. Mais c'est moi qui ai construit cette petite Babel et je me hâte de la démolir.

Je vous demande, monsieur, de vouloir bien prier M^r de Lieres de me permettre de l'aller voir avec vous le jour et à l'heure qu'il lui conviendra et de m'en prévenir, désirant beaucoup de faire sa connaissance.

La gravure du globe philosophique me paraît bien nette et bien rendue³ : mais c'est encore une énigme pour moi, dont je ne puis exposer (?) la clef qu'en lisant l'explication. Je n'ai jamais pu trouver le n° 38. Je vous engage à vérifier si vous serez plus heureux que moi, ou bien s'il n'aurait pas été oublié.

J'ai l'honneur de vous saluer

[Signé :] Maxime de Puysegur

[De la main de Prunelle :] Hôtel des ministres, rue de l'Université n° 36

[Adresse (3 CP ; 2 mentions : « audes », « absent ») :]

À Monsieur / Monsieur Gilbert / rue Faubourg S^t Martin n° 159 / près l'Homme du bois / À Paris

³ Certes, la réédition des *Quarante Questions* reviendra sur cette merveilleuse gravure, de même que sur les autres détails, bibliographiques ou personnels, de la présente, mais, dès maintenant, indiquons qu'une bonne reproduction en est commodément disponible, encartée dans le *Bulletin martiniste*, n° 6 (1984).

ANGÉLIQUES IMAGES DU CULTE THÉURGIQUE

Première édition intégrale d'après les manuscrits de Louis-Claude de Saint-Martin.
CIREM, 2001.

SOMMAIRE

N.B. Les titres originaux, parfois abrégés, sont en caractères italiques gras; les titres factices sont en romain maigre.

1. *TABLE ALPHABÉTIQUE DES 2 400 NOMS*
2. *RECUEIL D'HIÉROGLYPHES*
3. *PETIT REGISTRE*
4. SCEAUX ET ANGES DES PLANÈTES - PATRIARCHES, PROPHÈTES ET APÔTRES
5. *365 GÉNIES DES JOURS. 28 GÉNIES DES MOIS*
6. MAÎTRES ET SERVITEURS, MAÎTRESSES ET SERVANTES
7. *DES NOMBRES ATTACHÉS À CHAQUE CARACTÈRE ALPHABÉTIQUE*
8. *ÉCHELLE DES NOMBRES*
9. CORRESPONDANCES SCRIPTURAIRES ET LUNAIRES
10. *LES 22 LETTRES HÉBRAÏQUES ... ORIGINES DE TOUTES LES RACINES*
11. *44 RACINES DU CHRIST*
12. QUATRE-VINGT DIX NOMS DE DIEU
13. VINGT TABLEAUX PHILOSOPHIQUES
14. *TABLEAUX PHILOSOPHIQUES D'OPÉRATION. 1780*
15. *PANTACLE DES CHEFS DU SUD-EST ... 1767*
16. *MAG...*, avec TROIS FIGURES UNIVERSELLES
17. *LA QUATRIPLÉ ESSENCE DANS LES TROIS MONDES*
18. LA FIGURE UNIVERSELLE AUTREMENT

APPENDICE

19. LA FIGURE UNIVERSELLE AUTREMENT
20. TROIS TABLEAUX D'OPÉRATION
21. *SUBDIVISION DU NOMBRE SPIRITUEL DÉNAIRE*
22. *NOMBRES CABALISTIQUES*
23. CALCULS CABALISTIQUES
24. *ALPHABETUM HEBRAICUM*

COMPLÉMENTS

25. EN-TÊTE DU DIPLÔME DE *RÉAUX * ET D'ORIENT* DE J.-B. WILLERMOZ. 1768
26. CACHET DE MARTINES DE PASQUALY. 1768
27. SIGNATURES À HIÉROGLYPHES DE MARTINES DE PASQUALY
28. SIGNATURES À HIÉROGLYPHES DU DIPLÔME DE *RÉAUX * ET D'ORIENT* DE J.-B. WILLERMOZ. 1768
29. CERCLE DE SIMPLE ORDINATION AU GRAND ARCHITECTE. 1771
30. CERCLES DES R R * *. 1772
31. QUATRE TABLEAUX D'OPÉRATION
32. HIÉROGLYPHES D'OPÉRATION
33. PASSE À J.-B. WILLERMOZ. 1772
34. DEUX DESSINS SYMBOLIQUES DE L'ORDRE. 1763, 1764
35. *NOMBRES DES PLANÈTES MYSTÉRIEUSES*. 1763.
36. SIX FIGURES UNIVERSELLES
37. LA MATIÈRE AU SERPENT DANS LE MATRAS PHILOSOPHIQUE
38. LE BLASON DE L'ORDRE EN QUATRE VERSIONS

ⁱ Voir « Prise de partis » dans cette même CSM.